This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

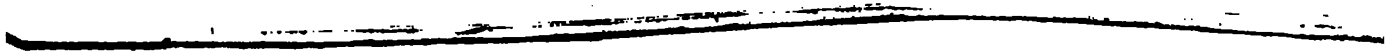
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



SERMONS

DE

M. HUGH BLAIR,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE,

MINISTRE de l'Égliſe Cathédrale, & Profeſſeur de Belles-Lettres dans l'Univerſité d'Edimbourg;

TRADUITS DE L'ANGLOIS,

Sur la onzieme Édition,

PAR M. B. S. FROSSARD, DOCTEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD, MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE, Membre des Académies & Sociétés Philoſophiques de Villefranche, Bourg en Breſſe, Mancheſter, Bath; Correſpondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, &c.

TOME III.

Avec un Diſcours préliminaire ſur l'Éloquence de la Chaire; & un Sermon du Traducteur.

A LYON,

De l'Imprimerie d'AIMÉ DE LA ROCHE.

Et ſe trouve à PARIS,

Chez PÉRISSE le jeune, Libraire, Marché-Neuf Notre-Dame.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

100. r. 290.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

L'ACCUEIL diſtingué qu'on a fait en France aux Sermons du Docteur BLAIR, & les juſtes éloges que cet éloquent Auteur a reçus dans tous les Journaux, étoient ſans doute bien ſuffiſans pour m'engager à publier au plutôt le troiſieme & dernier Volume que j'avois promis. Mais un long voyage, ſuivi de pluſieurs événemens trop intéreſſans pour ne pas fixer toute mon attention, ont retardé juſqu'à ce jour l'exécution de mon deſſein.

LES *Diſcours* renfermés dans ce Volume ne ſont pas moins eſtimables que ceux que j'ai déja fait connoître. Les ſujets en ſont grands & importans, le développement neuf & philoſophique, la morale douce & tolérante, l'expreſſion pleine de nobleſſe, de ſenſibilité. Point de raiſonnemens *abſtraits*, point de lieux communs, point de ſtériles déclamations. Tous les objets qu'ils renferment, tendent à porter dans l'ame la lumiere de la vérité, l'amour de la vertu. — Le I. Sermon

préſente la Religion comme un bienfait de la Providence qui doit nous combler de joie, & comme la loi d'un Dieu juſte qui doit nous pénétrer de crainte. — Le tableau des Vanités humaines offert dans les deux Diſcours ſuivans, n'eſt effrayant que pour l'homme dont le cœur eſt tout au monde, & qui n'eſt heureux que par ſes faveurs. Le Docteur BLAIR juſtifie la Sageſſe divine de ce déſordre apparent, en nous prouvant que la plupart des maux dont nous nous plaignons, ſont le réſultat des erreurs de notre eſprit, des caprices de notre humeur, de l'inſatiabilité de nos deſirs; & il conclut que, loin d'abandonner ici-bas l'homme vertueux, Dieu lui offre des jouiſſances bien dignes d'occuper une place diſtinguée dans l'appréciation de la vie humaine. — Le IV. nous conſole dans toutes nos peines, & nous raſſure dans toutes nos foibleſſes, en nous rappellant que notre Sauveur partagea notre nature, & qu'il compatit à nos infirmités. — Nous apprenons dans le V. & dans le VI, que le Gouvernement des penſées, des actions, de l'humeur habituelle, eſt la ſource de la vertu, de la félicité. — Le VII. nous fait enviſager la Mort comme le paſſage de l'épreuve à la récompenſe; il nous perſuade que le ſeul moyen de ne point en redouter les coups, c'eſt de nous y préparer par une conduite vertueuſe. — Les idées que l'Orateur Anglois nous

donne du Bonheur à venir dans le Diſcours ſuivant, ſont nobles & ſublimes. Les cieux, dit-il, ſeront le ſéjour d'une grande multitude. Nous y retrouverons ces amis, dont la ſéparation nous fut ici-bas ſi cruelle; & nous goûterons, dans la préſence du Roi de l'univers, dans la ſociété des juſtes de toutes les nations qui s'y repoſent de leurs travaux, une paix, une félicité inaltérables. — La penſée que Dieu eſt exempt de changement, développée dans le IX. Diſcours, eſt une ſource abondante de leçons utiles & conſolantes. Elle inſpire les ſentimens les plus élevés pour cet Être ſuprême qui, d'éternité en éternité, continue d'être le même. Elle corrige notre inconſtance. Elle nous encourage dans nos travaux, & nous fortifie au milieu des viciſſitudes de la vie. — Le Docteur BLAIR termine cet excellent Code de Morale, par le tableau des avantages précieux que la Connoiſſance de la Religion chrétienne offre à l'homme conſidéré ſous le double rapport d'individu & de membre de la ſociété. Elle éclaire ſon eſprit, elle adoucit ſes mœurs, elle le conſole dans l'affliction, & lui fait contempler la mort ſans horreur: elle eſt la baſe de l'union ſociale, la ſanction des loix, le plus ferme appui des bons gouvernemens. — En un mot, l'importance des ſujets renfermés dans ce Volume, & la ſageſſe avec laquelle ils

ſont préſentés, me font eſpérer qu'il ne contribuera pas moins que les deux premiers, aux progrès de la Religion & de la Vertu.

POUR concourir autant qu'il eſt en mon pouvoir à ces heureux effets, j'ai placé à la tête de ce Volume quelques Obſervations ſur l'Eloquence de la Chaire, & ſur les moyens de fournir avec ſuccès la carriere honorable de la Prédication. Je me flatte que ce petit Traité ſera lu avec d'autant plus d'intérêt, que la plupart des idées qui le compoſent ayant été puiſées dans un nouvel Ouvrage du Docteur BLAIR ſur les Belles-Lettres (*), il contient tous les principes de cet éloquent Moraliſte ſur un Art qu'il poſſede ſi bien. Mais, comme cet article prend dans l'original 150 pages *in-4°*, j'ai été obligé d'y faire de très-grands changemens, afin de ne point paſſer les bornes que je m'étois preſcrites.

SI j'ai terminé ce Volume par un Diſcours de ma compoſition, perſonne, je l'eſpere, ne m'attribuera le projet de me mettre en parallele

(*) Cet Ouvrage, en deux Volumes *in-4°*, juſtifie la réputation de ſon Auteur. Le ſtyle en eſt élégant, la critique judicieuſe & ſavante, les préceptes dictés par une bonne logique, par un goût éclairé. Je prépare une traduction de cet excellent Guide des jeunes Rhétoriciens.

avec le Docteur BLAIR. Car le temps conſidérable que j'ai conſacré à le traduire, eſt l'aveu le plus formel que je puiſſe faire de ſon éminente ſupériorité. Mais le ſujet que je traite m'excuſera aux yeux du Public. En effet, pourroit-on trop ſouvent recommander la Bonté, cette vertu des belles ames, cette premiere loi de la Nature & de la Religion? Pourroit-on trop ſouvent combattre le ſyſtême barbare de l'Egoïſte, ce ſyſtême qui rétrecit le cœur, qui éloigne l'homme de l'homme, qui enſeigne qu'on peut être heureux en exigeant tout & en n'accordant rien? Je me flatte donc que le Public recevra cette foible apologie de la Bonté avec d'autant plus d'indulgence, que n'ayant d'autre prétention que celle d'être utile, j'ai cherché à parler au cœur, plutôt qu'à plaire à l'eſprit.

E R R A T A.

Page 73, *ligne derniere*, graces de ſon éducation; *liſez* de ſon élocution.

Page 79, *ligne* 11, puiſez en vous-mêmes; *liſez* dans vous-mêmes.

Page 104, *ligne* 15, puiſſions; *liſez* puſſions.

Page 124, *ligne* 9, que nous ayons; *liſez* que nous euſſions.

Page 215, *ligne* 16, loi de ſageſſe; *liſez* de la ſageſſe.

Page 234, *ligne* 13, acérans; *liſez* acérés.

Page 302, APOCALYPSE VI; *liſez* VII.

Page 309, *ligne* 8, nuls rivaux, &c.; *liſez* point de rivaux.

OBSERVATIONS

SUR L'ÉLOQUENCE

DE LA CHAIRE.

ON a ſouvent mis en parallele l'Eloquence de la Chaire & celle du Barreau, pour en marquer les différences & les difficultés reſpectives. Sans doute le Prédicateur a de grands avantages ſur l'Avocat. Les ſujets qu'il traite ont une majeſté, une importance dont nulle matiere civile n'eſt ſuſceptible; il eſt donc ſûr d'inſpirer un intérêt général, & de trouver aiſément le chemin du cœur. Il peut allier la ſublimité du ſtyle au coloris des images, la force des raiſonnemens les plus profonds à la chaleur des exhortations les plus pathétiques.

tiques. Il ne s'adreſſe pas à des Juges ſouvent prévenus contre ſa cauſe, mais à un Auditoire qui deſire d'être éclairé. Il eſt à l'abri de toute interruption. Il n'eſt point obligé de faire des efforts de génie, pour répliquer ſur le champ à des objections imprévues. Il choiſit ſes idées dans le calme du cabinet; & il ne paroît en public qu'après s'y être préparé par une profonde méditation.

Mais, à côté de ces avantages, l'Orateur ſacré trouve des écueils très-difficiles à éviter. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas appellé à combattre un adverſaire redoutable; mais les débats enflamment le génie, & fixent l'attention. Il eſt vrai que perſonne ne lui diſpute le champ de bataille; mais peut-être le poſſede-t-il trop paiſiblement. Il eſt vrai que les ſujets qu'il préſente ſont nobles & importans en eux-mêmes; mais ils ſont ſi familiers & ſi rebattus: ils occupent, depuis pluſieurs ſiecles, tant d'Orateurs & d'Ecrivains; l'oreille du public en eſt tellement fatiguée, qu'il faut un talent fort au deſſus du médiocre pour captiver l'attention. Rien n'eſt plus difficile que de donner

à un ſujet très-connu les charmes de la nouveauté. Nul genre de compoſition ne demande des talens plus conſommés que celui dont le mérite eſt tout dans l'exécution; que celui qui a pour objet, non des détails piquans ou des inſtructions nouvelles, non de convaincre les hommes de ce qu'ils refuſent de croire, ou de leur apprendre ce qu'ils ignorent; mais de peindre les vérités qu'ils ont admiſes de tout temps, & les devoirs dont ils n'ont jamais contredit l'utilité, avec des traits ſi brillans & ſi vrais, qu'ils puiſſent irréſiſtiblement frapper leur imagination, & gagner leur cœur. C'eſt ce que la Bruyere obſerve dans le parallele qu'il fait de l'Eloquence de la Chaire avec celle du Barreau. « Le Prédicateur, dit-il, » n'eſt point ſoutenu, comme l'Avocat, » par des faits toujours nouveaux, par » différens événemens, par des avantures » inouies; il ne s'exerce point ſur des » queſtions douteuſes, il ne fait point » valoir les violentes conjectures & les » préſomptions: toutes choſes néanmoins » qui élevent le génie, lui donnent de la

» force & de l'étendue, & qui contraignent » bien moins l'Eloquence qu'elles ne la » fixent & ne la dirigent. Il doit au contraire » tirer ſon diſcours d'une ſource commune, » & où tout le monde puiſe ; & s'il s'écarte » de ces lieux communs, il n'eſt plus » populaire, il eſt abſtrait ou déclama- » teur. » — Et quelle eſt la conſéquence que ce fameux Peintre du cœur tire de ces réflexions ? — « C'eſt qu'il eſt plus aiſé » de prêcher que de plaider, mais plus » difficile de bien prêcher que de bien » plaider. » L'Orateur ſacré eſt borné à parler ſur des qualités abſtraites de l'ame, ſur des vertus ou des vices ; l'Avocat accuſant ou défendant un individu, inſpire un intérêt prochain ; il peut, par ſes détails, éblouir l'imagination, & parler à la ſenſibilité. L'emploi du Prédicateur eſt de faire aimer la vertu & déteſter le vice ; celui de l'Avocat eſt de faire aimer l'homme vertueux & déteſter le criminel : & comme il s'attache à peindre une perſonne vivante, il parvient ſans peine, ſoit à enflammer l'indignation de ſon Auditoire, ſoit à exciter

ſa pitié. Telle eſt la raiſon pour laquelle, ſur un grand nombre de bons Prédicateurs, il en eſt ſi peu qui jouiſſent d'une réputation diſtinguée. Cet art eſt encore très-éloigné de la perfection; il eſt même un de ceux qui y parviendront le plus difficilement. Convenons cependant, avec un Auteur très-judicieux, que ſi l'on conſidere d'un côté combien le talent de la vraie Eloquence eſt rare, de l'autre, combien il eſt difficile que les Miniſtres de la Religion, qui ſont obligés de prêcher ſouvent, & de remplir outre cela des devoirs très-différens, quoique très-eſſentiels, puiſſent faire de grands pas dans la carriere de la diſtinction, on a lieu d'être étonné de ce qu'on entend un ſi grand nombre de Sermons éloquens.

Mon plan n'eſt point de donner un traité complet de l'Eloquence de la Chaire. Cependant, pour préſenter avec ordre les réflexions auxquelles je me propoſe de me borner, j'expoſerai, I. la Nature & l'Objet de la Prédication. II. J'établirai quelques regles ſur la Compoſition & ſur le Style

des Sermons. III. Je mettrai en parallele les Prédicateurs François & les Anglois. IV. J'indiquerai les diverſes Parties qui conſtituent un Diſcours Sacré. V. Je propoſerai quelques avis ſur l'Action Oratoire. VI. Je terminerai cet Eſſai par le tableau des Qualités de l'Orateur, & des Moyens de le devenir. Puiſſent ces réflexions être utiles à ceux qui ſe conſacrent à cet auguſte miniſtere !

I.

Nature & Objet de la Prédication.

QUELQUES perſonnes prétendent que la Prédication n'eſt point du reſſort de l'Eloquence. Celle-ci, diſent-elles, n'a pour baſe que des études & des inventions humaines ; mais plus on met de ſimplicité dans l'expoſé des vérités de la religion & de la morale, mieux on réuſſit à les graver dans l'eſprit & dans le cœur. — Cette objection auroit quelque poids, ſi l'Eloquence étoit réellement un art faſtueux & trompeur, une étude de mots & d'argumens ſpécieux, dont l'unique objet fût

de frapper agréablement l'oreille. Mais cette opinion eſt auſſi fauſſe que dangereuſe. La vraie Eloquence enſeigne à placer la vérité dans le jour le plus avantageux; c'eſt l'art de convaincre, de perſuader. Voilà ce que tout homme de bien, qui prêche l'Evangile, peut & doit avoir conſtamment en vue. Voilà ce qui lui aſſure le plus grand ſuccès dans ſon miniſtere; & s'il étoit néceſſaire de pouſſer plus loin la démonſtration, j'en appellerois aux diſcours des Prophetes & des Apôtres, dont l'Eloquence ſublime & perſuaſive eſt ſi propre à frapper l'imagination, & à parler au cœur.

On ne ſauroit bien prêcher, ſi l'on n'a pas une juſte idée du but de la Prédication. Il en eſt de même de tous les arts : pour s'y diſtinguer, il faut en avoir profondément médité l'objet & la fin. Or, quel eſt le but de tout Orateur ſacré? de perſuader les hommes à devenir meilleurs. Un Sermon ne peut donc être vraiment utile, qu'autant qu'il eſt un Diſcours perſuaſif. Je ne dis pas que le Prédicateur

doive négliger d'inſtruire & d'enſeigner; de raiſonner & de combattre. Toute perſuaſion eſt fondée ſur la conviction. Il faut ſe rendre maître de la raiſon, avant d'entreprendre de gagner le cœur : & l'Orateur qui ſe flattera de diriger à ſon gré les paſſions & la conduite des hommes, ſans avoir poſé de juſtes principes, ſans avoir éclairé leur entendement, ne ſera qu'un déclamateur frivole & bourſoufflé. Il pourra faire naître dans l'ame une émotion momentanée, mais il n'y produira point une impreſſion profonde. Qu'un Prédicateur n'oublie donc jamais que l'unique but de ſes inſtructions doit être de faire aimer la vertu, & d'en perſuader la pratique. Qu'il ne monte point dans la Chaire pour diſcuter une queſtion abſtruſe, pour développer une vérité métaphyſique, ou pour fixer l'attention de ſes Auditeurs ſur un objet de pure curioſité; mais qu'il s'attache à leur donner des idées diſtinctes de la religion, à réformer leurs deſirs, à réprimer leurs paſſions, à reſſerrer les nœuds qui les uniſſent à la Patrie, à la Société, au

Genre humain. L'Eloquence de la Chaire doit donc être une Eloquence populaire ; non qu'elle exige que l'Orateur ſe conforme à l'humeur, aux préjugés, au langage du commun peuple, ce qui ne produiroit d'autre effet que de lui ravir la confiance de la partie éclairée de ſon Auditoire ; mais qu'il ordonne ſon Diſcours d'une maniere propre à faire une impreſſion générale, à frapper tous les eſprits, à ſubjuguer tous les cœurs. Je n'héſite donc point à affirmer qu'un Orateur abſtrait & accompagné d'un appareil ſcientifique, quoique ce genre ait ſouvent eu des admirateurs, s'eſt fait une idée très-fauſſe de l'Eloquence de la Chaire, & qu'il s'écarte en tout point de ſa vraie deſtination. Un Prédicateur doit parler à la raiſon, cela eſt inconteſtable ; il doit donner à ſon Auditoire une idée claire du ſujet qu'il traite ; il doit lui préſenter des choſes plutôt que des phraſes : mais un raiſonneur profond n'aura jamais un grand ſuccès, à moins qu'il ne joigne au talent de convaincre celui de perſuader.

Si nous ne nous trompons pas dans l'idée qu'un Sermon eſt un Diſcours perſuaſif, il en réſulte une conſéquence très-eſſentielle : c'eſt qu'un Orateur doit être un homme de bien. On ne ſauroit être éloquent, ſi l'on eſt obligé de feindre le ſentiment. Il n'y a que ces « veræ voces ab » imo pectore, » ce langage ſincere & ſans apprêts, cette voix intime de la conviction, qui aille au cœur, qui l'échauffe, qui l'émeuve. Pour être ſublime, l'Orateur doit éprouver une eſpece d'enthouſiaſme. Voilà le vrai talent de la perſuaſion ; voilà ce qui donne à l'homme vertueux cette force victorieuſe que le méchant ne ſauroit jamais avoir. Et comment pourroit-il y parvenir, lui qui eſt obligé de feindre une chaleur dont il n'eſt nullement ſuſceptible ? Voulez-vous donc fournir avec diſtinction la carriere de l'Eloquence ſacrée ? commencez par vous convaincre intimement de la vérité des principes dont vous deſirez d'établir l'empire. Ne vous bornez pas à les admettre dans la théorie, mais que votre cœur en aime l'application ;

qu'il trouve ſa félicité dans la vertu, & ſa gloire à en étendre l'empire. Ces nobles diſpoſitions donneront néceſſairement à vos diſcours une vivacité & une force, une ferveur de piété & de ſentiment ſupérieures, dans leurs effets, à tous les artifices de l'Eloquence la plus cultivée, & ſans leſquelles l'art le plus conſommé tenteroit en vain de maſquer le déclamateur. Une piété éclairée & ſans fanatiſme vous préſervera de tous les dangers qui vous environnent. Elle donnera à vos diſcours une ſolidité, une force, une onction qui en décideront le ſuccès; tandis qu'elle réduira au ſilence ces harangueurs frivoles & faſtueux, dont le ſeul but eſt d'étaler une éloquence pompeuſe, ou d'occuper la Chaire pendant un temps donné. Si juſqu'ici peu de Prédicateurs ſe ſont fait une réputation brillante & ſoutenue, quelle en eſt la véritable raiſon? c'eſt qu'il n'eſt rien de plus difficile que d'atteindre à ce haut degré de piété & de vertu, au deſſous duquel l'Eloquence ſacrée eſt toujours imparfaite, que d'unir à cette précieuſe diſpoſition,

& des talens variés, & une connoiſſance conſommée, ſoit du monde, ſoit du cœur humain.

Les caracteres particuliers de l'Eloquence ſacrée, ceux qui la diſtinguent eſſentiellement des autres genres, ſe réduiſent à deux, la Gravité & la Chaleur. La nature des ſujets portés dans la Chaire demande qu'ils ſoient traités avec Gravité; leur importance, qu'ils ſoient préſentés avec Chaleur. Mais on ne peut négliger l'une ou l'autre ſans nuire à l'effet total. Si le ſtyle eſt toujours grave, il riſque de tomber dans une dignité uniforme & languiſſante; s'il eſt toujours ardent, & qu'il manque de Gravité, il approche du théatral ou du ſuperficiel. Les Prédicateurs doivent donc faire tous leurs efforts pour unir, ſoit dans leur compoſition, ſoit dans leur débit, la Gravité à la Chaleur. Lorſque ces deux qualités marchent d'un pas égal, elles produiſent ce qu'on nomme l'*Onction;* cette maniere affectueuſe, inſinuante, perſuaſive, qui eſt le réſultat d'une forte ſenſibilité, d'une intime conviction que les

vérités & les devoirs de la religion ſont la ſource du bonheur, & d'un deſir ardent qu'elles faſſent une impreſſion profonde ſur tous les hommes.

II.

Compoſition & Style d'un Sermon.

APRÈS s'être formé une juſte idée de la Nature & de l'Objet de l'Eloquence ſacrée, le Prédicateur doit s'appliquer avec ſoin à faire un choix judicieux dans les divers ſujets que la religion lui préſente. Je n'entreprendrai pas de donner aucune regle là-deſſus; & je me bornerai à cette maxime générale, que l'Orateur ſacré doit traiter les ſujets qu'il croit les plus utiles & les plus conformes aux circonſtances de ſon Auditoire. On ne donnera jamais le titre d'éloquent à un homme qui entretient une Aſſemblée ſur des matieres, ou dans des termes trop au deſſus de ſon intelligence. Le ſens commun & les premiers principes du goût apprennent à mépriſer ces applaudiſſemens ridicules, que l'ignorant vulgaire prodigue à ce qu'il ne comprend pas.

L'utilité eſt le caractere diſtinctif de la vraie Eloquence. Nul homme ne conſervera long-temps la réputation de bon Prédicateur, s'il ne mérite pas celle de Prédicateur utile.

Je recommanderai donc d'abord à l'Orateur ſacré d'obſerver ſcrupuleuſement l'Unité. L'Unité convient à tous les genres de compoſition. Dans les Diſcours où le choix & la conduite du ſujet ne dépendent point de l'Orateur, il n'eſt ſouvent pas en ſon pouvoir de ſuivre cette loi. Mais le Prédicateur eſt toujours le maître de la maintenir; & s'il la viole, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. J'entends par Unité ce point fixe où viennent ſe réunir toutes les idées qui compoſent un Sermon; ce qui en fait un ſujet unique & ſans ceſſe dominant, plutôt qu'une ſuite de ſujets liés enſemble par des tranſitions. La regle de l'Unité eſt fondée ſur cette vérité d'expérience, que l'eſprit ne peut s'occuper à la fois que d'un objet capital. Plus on diviſe, plus on affoiblit l'impreſſion; & un Sermon ſans Unité, n'a ni de grandes beautés, ni une grande force. Gardons-

nous cependant de croire, que pour obſerver cette loi dans ſa rigueur, il faille écarter du diſcours toute diviſion, tout chef ſéparé, pour n'y faire entrer qu'une ſeule penſée retournée de pluſieurs manieres, & préſentée à l'Auditeur ſous divers points de vue. L'Unité de ſujet n'exclut point la variété des idées; elle exige ſeulement que leur liaiſon ſoit ſi bien conſervée, que tous les détails concourent à faire ſur le cœur une impreſſion unique, mais profonde. Je puis, par exemple, employer pluſieurs preuves pour établir la néceſſité d'aimer Dieu; je puis auſſi rechercher les cauſes qui rendent cette vertu ſi rare, ſans préſenter à l'eſprit deux objets. Mais parce que mon texte dit: « Celui qui aime Dieu, » doit auſſi aimer ſon frere, » ſi je développois dans le même diſcours les motifs de l'amour de Dieu, & ceux de l'amour du prochain, je violerois la loi de l'Unité, je laiſſerois dans l'ame de mes Auditeurs une impreſſion confuſe & indéterminée.

En ſecond lieu, plus le ſujet d'un Sermon eſt particulier, plus il eſt frappant, & par

conſéquent utile. Cette regle eſt une conſéquence immédiate de celle que je viens d'établir. Quoiqu'on puiſſe traiter un ſujet général ſans violer l'Unité, ſon développement ne préſente jamais d'intérêt, & l'impreſſion qui en réſulte eſt toujours foible, ſans profondeur. Les jeunes Prédicateurs choiſiſſent, pour l'ordinaire, des ſujets vaſtes & généraux, tels que les avantages de la Religion, les délices de la vertu, &c. parce qu'ils ſont plus brillans, plus faciles à manier; & ſans doute on ne doit point négliger de conſidérer la Religion ſous un point de vue général, parce qu'il eſt des cas où ces tableaux deviennent auſſi utiles qu'intéreſſans. Mais ces ſujets ne ſont point propres aux grands effets qu'un Prédicateur du premier ordre ambitionne de produire. Celui qui les traite, s'égarant pour l'ordinaire dans un labyrinthe de lieux communs, n'inſpire à ſon Auditeur qu'ennui, que dégoût. Au lieu qu'il fixera néceſſairement ſon attention, en conſidérant un grand ſujet ſous un point de vue particulier, en choiſiſſant un trait unique & frappant,

frappant, & en dirigeant vers ce centre toutes les forces du Raiſonnement & de la Perſuaſion. Recommander une vertu, ou s'élever contre un vice, c'eſt choiſir un ſujet qui ne manque ni d'unité, ni de préciſion; mais conſidérer cette vertu ou ce vice ſous un aſpect très-particulier; mais indiquer avec énergie comment ils modifient certains caracteres, comment ils amenent telles ſituations de la vie, c'eſt mériter d'être écouté avec autant d'intérêt que de fruit. L'exécution eſt plus difficile, je l'avoue; mais le mérite & l'effet en ſont bien plus excellens.

En troiſieme lieu, ne vous croyez pas dans l'obligation de tout dire. Choiſiſſez ce que votre ſujet offre de plus utile, de plus frappant, de plus perſuaſif, & n'allez point au delà. Si les matieres que les Orateurs ſacrés portent en Chaire étoient abſolument neuves, ils ſeroient obligés de leur donner toute l'étendue dont elles ſont ſuſceptibles; ſans cela ils courroient riſque de ne pas offrir à leurs Auditeurs une inſtruction complete. Mais leur but doit

être de perſuader autant que d'inſtruire; & rien n'eſt moins perſuaſif qu'une abondance faſtidieuſe & ſans choix. Il y a beaucoup de choſes qu'ils doivent regarder comme connues; il en eſt d'autres qu'ils ne doivent toucher que légérement. S'ils prennent à tâche de ne rien omettre, s'ils chargent leur diſcours de détails inutiles, ils en détruiront tout l'effet. Voulez-vous éviter ce défaut? Lorſque vous méditez votre ſujet, mettez-vous à la place d'un Auditeur ſérieux & réfléchi. Suppoſez que le Sermon vous eſt adreſſé à vous même: recherchez ſous quels points de vue il vous frappera le plus vivement; quels argumens réuſſiront le mieux à vous perſuader; quels détails ſe graveront le plus profondément dans votre eſprit. Alors mettez en œuvre ces matériaux, bien aſſurés que ce ſeront ceux-là que vous traiterez avec le plus de vigueur, & qui produiront le plus grand effet. Les longueurs, les amplifications énervent les penſées les plus ſublimes. Loin d'établir ſur chaque texte un ſyſtême complet de Religion, il eſt plus ſimple,

plus naturel d'en choiſir l'idée principale, de s'y borner, de la développer avec profondeur, ſans faire d'écarts, ſans ſe permettre de digreſſions, ſans craindre de ne pas tout dire. C'eſt une grande erreur d'imaginer que, pour prêcher avec profondeur, il faille ne rien omettre de ce qu'un ſujet offre de remarquable. Ce circuit faſtidieux, que quelques Prédicateurs ſe permettent dans leurs éclairciſſemens, annonce ou qu'ils manquent de diſcernement pour voir ce que le ſujet préſente d'intéreſſant, ou qu'ils manquent d'habileté pour le placer dans le jour le plus favorable.

En quatrieme lieu, cherchez à jeter le plus grand intérêt ſur vos inſtructions. Voilà le triomphe de l'Eloquence. Voilà la vraie marque du génie. Rien n'eſt ſi oppoſé au ſuccès d'un Prédicateur qu'une maniere ſeche & ſans mouvement. Un Sermon froid n'eſt jamais bon. Il eſt vrai que l'intérêt d'un diſcours dépend en partie du débit; & que l'Orateur qui poſſede un organe touchant & harmonieux, lui

doit une partie de l'impreſſion qu'il fait ſur ſon Auditoire ; mais la compoſition influe encore plus eſſentiellement ſur le ſuccès. Un ſtyle correct, des tableaux élégans, ne ſont encore que des inſtrumens ſecondaires de l'Eloquence. Le grand ſecret conſiſte à s'ouvrir adroitement l'entrée du cœur de ceux qui écoutent, de maniere que chacun penſe que l'Orateur s'adreſſe à lui en particulier. Pour y réuſſir, évitez tout raiſonnement abſtrait & compliqué, toutes propoſitions générales & ſpéculatives, tout étalage d'érudition. Adreſſez-vous directement à votre Auditoire. Soyez ſimple, lumineux, à la portée de tout le monde ; & terminez votre diſcours par une exhortation vive, pathétique, par une peinture frappante & vraie des mœurs ou des vices régnans.

Un Prédicateur ne doit jamais oublier que ſon Auditoire eſt compoſé d'individus qui different eſſentiellement par l'âge, l'état, le caractere, & qu'il doit les inſtruire, les perſuader tous également. Or rien n'aſſure ce genre de ſuccès comme l'étude

du monde & celle du cœur humain. Un Orateur qui parvient à me parler le langage de mon propre cœur, à me tracer le tableau de ma conduite, à placer mon caractere dans un jour où je ne l'avois jamais vu auparavant, eſt ſûr de m'intéreſſer, de me toucher, de produire en moi une révolution étonnante. Mais s'il erre ſans ceſſe dans un cercle d'obſervations générales, s'il n'entreprend jamais de peindre les mœurs régnantes & les vices particuliers, loin de m'appliquer cette deſcription vague, indéterminée, avec les meilleures intentions, je ne retirerai aucun fruit de ſes leçons. Un Prédicateur ne peut être perſuaſif & utile, qu'autant qu'il offre un tableau frappant des divers caracteres moraux qu'offre la ſociété. Il en réſulte que des exemples fondés ſur des faits hiſtoriques relatifs à la vie privée, tels que l'Ecriture ſainte en fournit un grand nombre, fixent toujours l'attention, s'ils ſont bien choiſis & bien appliqués. Ne négligez donc aucune occaſion d'en faire uſage; par-là vous donnerez à votre diſcours un intérêt que n'offrent point des

vérités abſtraites, ou des vertus générales. Vous placerez la Religion dans ſon jour le plus favorable; vous augmenterez la force & la clarté de vos préceptes, & vous vous ferez écouter avec le plus grand fruit. Peut-être le Sermon le plus beau, le plus utile, mais le plus difficile à compoſer, eſt celui qui développe avec profondeur un caractere particulier, mais commun dans la ſociété, ou celui qui éclaircit un trait remarquable de l'Hiſtoire ſainte; parce qu'un tel diſcours, s'il eſt bien fait, manque rarement de découvrir à chaque individu quelques ſinuoſités de ſon propre cœur. Les autres genres ont été mille fois rebattus; celui-ci offre un champ vaſte & fertile, mais preſque inculte. Il réunit aux avantages de la nouveauté, ceux de l'intérêt & de l'utilité la plus générale (*a*).

En cinquieme & dernier lieu, je recommanderai aux jeunes Orateurs de ne pas

(*a*) Le Docteur Blair offre un excellent modele de ce genre de diſcours dans les Sermons ſur le caractere de Joſeph, & ſur celui d'Haſaël.

ſe ſoumettre ſervilement à la mode régnante. La mode eſt un torrent qui ſe forme aujourd'hui, & qui s'épuiſe demain. Tantôt elle conſacre le ſtyle poétique, tantôt le ton philoſophique. Ce Prédicateur préconiſe le genre ſentimental, cet autre le genre ſérieux & raiſonné; & celui qui eſt le plus couru, remporte la victoire ſur ſes rivaux. Chacune de ces modes eſt mauvaiſe, ſi elle donne dans l'extrême; celui qui la ſuit aveuglément, gêne ſon génie, & ſe gâte le goût. Il n'y a que le vrai beau, toujours à l'abri des caprices de la mode, qui mérite de faire autorité; & l'on ne peut donner ce nom qu'au genre fondé ſur la nature humaine, lié avec l'utilité publique, & conforme à l'idée qu'on doit ſe former d'un Sermon, c'eſt-à-dire, d'un diſcours perſuaſif prononcé devant un Auditoire nombreux, afin de l'enflammer d'amour pour la vertu. Que l'Orateur ſacré ne s'écarte donc jamais du goût général, & il marchera d'un pas plus ſûr à la réputation, que s'il conſultoit avec une complaiſance adulatrice le goût

particulier, ou l'humeur éphémere de ſon Auditoire. La véritable éloquence repoſe ſur des principes immuables; la mode ou le caprice ſont foibles & vacillans. Ne ſuivez jamais d'autre impulſion que celle de votre génie. Gardez-vous d'imiter ſervilement aucun modele, lors même que celui que vous auriez choiſi ſeroit le juſte objet de l'admiration publique. Vous y trouveriez ſans doute beaucoup d'idées & de moyens; vous pourriez même en emprunter des morceaux propres à embellir votre diſcours : mais une ſervile imitation éteint le génie, ou plutôt elle eſt la preuve que celui qui ſe la permet, en manque totalement.

Le Style de la Chaire doit être clair, énergique, animé. Tous les diſcours qu'on y prononce étant deſtinés à l'inſtruction d'un aſſemblage d'Auditeurs de toutes les claſſes, la préciſion & la ſimplicité doivent en être le caractere diſtinctif. Les expreſſions ampoulées ou peu connues, doivent en être bannies, ainſi que les termes particuliers aux ſciences, aux arts, ou à la

poéſie. Les jeunes Prédicateurs ſe laiſſent aiſément ſéduire par le faux brillant, & leur erreur eſt excuſable; mais c'eſt une erreur qui prouve que leur goût n'eſt point encore formé. L'Eloquence de la Chaire demande, il eſt vrai, une expreſſion noble; elle n'admet ni termes bas & groſſiers, ni tours de phraſe communs & vulgaires. Mais cette élévation peut ſe concilier avec la ſimplicité. Les termes peuvent tous être précis, aiſément entendus, & d'un uſage général, ſans que le ſtyle manque de dignité, ſans qu'il ſoit moins vif, moins animé. Un ſtyle vif & animé eſt celui qui convient le mieux aux Diſcours ſacrés. L'eſpece d'enthouſiaſme que le Prédicateur doit éprouver, la grandeur & l'importance du ſujet qu'il traite, juſtifient, exigent même des expreſſions chaudes & impétueuſes. Non ſeulement il peut employer des métaphores & des comparaiſons, mais il peut apoſtropher l'homme de bien ou le pécheur; il peut perſonifier des objets inanimés; il peut faire des applications pathétiques; il peut offrir des tableaux agréables ou

lugubres, ſelon l'occaſion ou les circonſtances; il peut en un mot faire uſage de toutes les reſſources de l'art Oratoire. Mais le vrai goût lui preſcrit de n'employer des figures fortes, ou le ſtyle pathétique, que quand ſon ſujet le demande, & qu'il y eſt porté par un enthouſiaſme naturel & ſans déclamation.

Le langage de l'Ecriture ſainte, habilement encadré, contribue beaucoup à l'ornement d'un Sermon. On peut s'en ſervir, ou par citations, ou par alluſions. Des citations deſtinées à fortifier ce qui vient d'être avancé, donnent de l'autorité à la doctrine, & rendent le ſtyle plus majeſtueux. Des alluſions à des paſſages remarquables, lorſqu'elles ſont introduites judicieuſement, produiſent un très-bon effet; elles fourniſſent un fonds d'expreſſions métaphoriques qui donnent de la vigueur à la compoſition, qui ſervent à varier, à animer le ſtyle. Mais ces alluſions doivent être naturelles & bien ménagées; car, ſi elles ſont forcées, elles ont tous les défauts de l'affectation.

Un Sermon ne doit renfermer ni pointes, ni ſaillies, ni expreſſions ſubtiles ou recherchées. Ce genre ne convient en aucune maniere à la dignité de la Chaire; il donneroit au Prédicateur un air ridicule, qu'il doit éviter avec le plus grand ſoin. C'eſt un ſtyle nerveux & expreſſif, plutôt que brillant & bourſoufflé, qui fait le charme d'un diſcours, & qui décide de ſon ſuccès. Loin de le rendre tel, des épithetes accumulées en détruiſent la chaleur & la beauté. Les épithetes ont quelquefois autant d'agrément que de force. Mais ſi l'on en gliſſe dans chaque phraſe, ſi l'on en applique pluſieurs au même objet, loin de fortifier *le ſtyle*, on l'énerve; loin d'ajouter de l'éclat à une image, on la rend froide & ſans vigueur. Celui, par exemple, qui, pour peindre l'inconſtance du monde, le qualifie « de monde périſſable, changeant » & paſſager, » ne préſente point une image auſſi vive, en employant ces trois épithetes, que s'il s'étoit borné à une ſeule. Je terminerai cette article par un avis, c'eſt de n'avoir jamais ce qu'on nomme une

expreſſion favorite, parce qu'elle ſent l'affectation, & devient fatigante. Une expreſſion remarquable par ſa force ou ſon éclat, ne doit jamais entrer deux fois dans le même diſcours; en la répétant ſouvent, on annonce & qu'on deſire de briller, & qu'on a une grande ſtérilité d'invention.

On peut répondre d'une maniere déciſive à cette queſtion: Faut-il écrire mot à mot ſes diſcours, ou vaut-il mieux ſe borner à en méditer le plan & les principales penſées, & renvoyer le développement des idées à l'inſtant du débit? Les Prédicateurs peuvent choiſir entre ces deux méthodes, ſelon leur génie & les circonſtances. Les expreſſions qui partent d'un cœur échauffé par la ferveur de l'action, ont ſouvent plus de grace & d'énergie, que celles qui ont été préparées dans le ſilence du cabinet. Mais qui oſera toujours compter ſur l'abondance & la force de ſes expreſſions? L'Orateur le plus conſommé peut être intimidé par la préſence d'un Auditoire redoutable; une diſtraction, un léger mal-aiſe peuvent interrompre le cours

de ſes idées, & le mettre dans le plus grand embarras. On ne doit donc haſarder cette maniere qu'après avoir acquis une grande pratique de l'art ; encore ne convient-elle qu'aux Prédicateurs qui parlent habituellement à un Auditoire peu difficile.

III.

Parallele entre les Prédicateurs François & les Anglois.

Les Prédicateurs François ont ſur l'Eloquence de la Chaire des idées très-différentes de celles des Prédicateurs Anglois. Un Sermon François eſt, pour l'ordinaire, une exhortation vive, touchante ; un Sermon Anglois, un raiſonnement inſtructif, mais ſans chaleur. L'Orateur François parle à l'imagination & au cœur ; l'Orateur Anglois ne parle qu'à l'eſprit & à la raiſon. Les Théologiens Anglois ſe ſont diſtingués par des compoſitions auſſi exactes que profondes. Mais la vraie Eloquence, ce talent précieux de la perſuaſion, a été juſqu'ici négligé parmi eux ; & leurs Sermons, loin d'être des diſcours

animés & pathétiques, paſſent rarement les bornes d'un raiſonnement correct, mais aride ; tandis que Boſſuet, Maſſillon, Bourdaloue & Saurin ont porté l'Eloquence de la Chaire à un degré de perfection où il eſt à craindre qu'elle ne revienne de long-temps. Il réſulte de cette différence de goût, qu'un Sermon François paroît à une oreille angloiſe un diſcours fleuri & ſouvent enthouſiaſte, mais ſans profondeur ; & qu'un François éclairé, qui entend un Prédicateur Anglois, dit qu'il eſt Logicien & Philoſophe, mais qu'il n'eſt point Orateur. Le défaut eſſentiel de la plupart des Sermons François, vient de ce que les textes étant toujours tirés de la Leçon du jour, la liaiſon entre le texte & le ſujet eſt ſouvent forcée, & les alluſions à l'Ecriture plutôt imaginaires qu'inſtructives. D'ailleurs, l'habitude de diviſer toujours un Sermon en deux ou trois points, gêne le développement des idées, rend la compoſition diffuſe, & offre plutôt deux ou trois penſées travaillées avec beaucoup d'art, qu'une riche variété de tableaux &

de ſentimens. Enfin, ces Sermons ſont trop longs, prononcés avec une rapidité qui ne permet pas d'en graver les détails dans la mémoire, & avec une emphaſe qui approche ſouvent du théatral. Cependant, malgré ces défauts, on ne peut nier qu'ils ne rempliſſent, à beaucoup d'égards, l'idée d'un diſcours populaire, c'eſt-à-dire, d'un diſcours propre à perſuader, à conſoler, à encourager, & que leur lecture ne préſente de très-grands avantages. L'Orateur qui uniroit à la vivacité, au pathétique des François, l'exactitude, la profondeur des Anglois, offriroit, à mon avis, le modele le plus parfait de l'Eloquence de la Chaire, & il réuniroit les ſuffrages des deux Nations.

Avant le rétabliſſement de Charles II, les Sermons Anglois offroient le ridicule étalage d'une vaine érudition, d'une Théologie ſcholaſtique, & d'une controverſe inſidieuſe; mais ils étoient terminés par des exhortations très-pathétiques qui frappoient vivement la conſcience des Auditeurs, & les portoient à de ſalutaires retours.

Bientôt l'art de la Prédication prit une forme plus correcte & plus polie. On le dégagea du pédantiſme qui en faiſoit la baſe ; mais on ſupprima auſſi les exhortations qui finiſſoient chaque diſcours. Les Non-conformiſtes ayant conſervé ce que l'ancienne méthode avoit de meilleur, les Prédicateurs de l'Egliſe dominante s'en éloignerent de plus en plus. Tout ce que ceux-là mettoient d'ardent & de paſſionné, ſoit dans la compoſition, ſoit dans le débit de leurs Sermons, parut à ceux-ci dicté par l'enthouſiaſme & le fanatiſme ; & pour éviter ce double écueil, ils ſe bornerent à des raiſonnemens ſimples, mais froids, qui inſtruiſent toujours, mais ne perſuadent jamais. Pluſieurs Prédicateurs Anglois ont porté ce genre au plus haut degré de la perfection ; mais le genre en lui-même eſt défectueux. Le Docteur Clarke, par exemple, montre dans tous ſes diſcours un ſens droit, un raiſonnement judicieux. L'uſage qu'il fait de l'Ecriture ſainte eſt toujours juſte, ſouvent élégant ; il inſtruit, il eſt convainquant. Que lui manque-t-il donc

donc ? d'intéreſſer, de gagner le cœur. Il fait voir ce qu'on doit faire, mais il n'en excite pas le deſir. Il traite l'homme comme s'il étoit un être purement intellectuel, ſans paſſions, ſans imagination. La maniere de l'Archevêque Tillotſon eſt plus libre, plus animée ; & c'eſt le Prédicateur Anglois qui a le plus approché de la perfection du diſcours populaire. Mais il ne mérite pas le titre d'Orateur parfait : car ſa compoſition eſt lâche, négligée ; ſon ſtyle foible & ſouvent inſipide. Cependant pluſieurs de ſes Sermons ont tant de chaleur & de véhémence ; tous ont tant d'aiſance & de clarté ; ils ſont dictés par un jugement ſi ſolide, par une piété ſi ardente, qu'on peut le regarder comme un des meilleurs modeles que l'Angleterre ait jamais produits.

On admire dans le Docteur Barrow plutôt la prodigieuſe fécondité de ſon invention, & la force peu commune de ſes idées, que l'art de les préſenter & de les rendre intéreſſantes. Il a un génie rare, qui lui eſt même particulier ; mais ce

génie ſouvent ſauvage, n'a point été corrigé par l'étude de l'art Oratoire. Atterbury mérite d'être cité comme un modele de ſtyle; & pluſieurs de ſes Sermons ſont écrits avec une chaleur, une élégance, une correction très-rares en Angleterre. Si l'Evêque Butler, au lieu de diſſertations abſtraites & philoſophiques, avoit compoſé plus de Sermons dans le genre de ceux qu'il a publiés ſur les dangers de ſe tromper ſoi-même, & ſur le caractere de Balaam, nous le citerions comme un modele parfait des Sermons de caractere recommandés ci-deſſus.

Saurin tient le premier rang dans l'Egliſe Proteſtante Françoiſe. Il écrit avec chaleur, avec véhémence; il eſt ému, il enflamme. Mais ſes premieres parties ſont trop didactiques; ſes péroraiſons, quoique fort touchantes, ramenent trop ſouvent les tableaux lugubres de la mort; & ſon ſtyle, ſublime dans diverſes occaſions, approche dans d'autres de l'affectation. Parmi les Catholiques Romains, les trois plus éminens Prédicateurs, ſont Bourdaloue, Maſſillon

& Boſſuet. Les critiques ne ſont point d'accord ſur celui qui mérite la préférence. Ils attribuent à Bourdaloue un raiſonnement ſolide & précis ; à Maſſillon, une maniere touchante & perſuaſive ; à Boſſuet, une éloquence ſublime & de grands mouvemens. « Ce qui me plaît, ce que j'admire » principalement dans Bourdaloue, » dit l'Abbé Maury dans ſon excellent Diſcours ſur l'Eloquence de la Chaire, « c'eſt cette » abondance de génie qui ne laiſſe rien » à imaginer au delà de chacun de ſes » Diſcours : c'eſt la ſimplicité d'un ſtyle » nerveux & touchant, naturel & noble, » la connoiſſance la plus profonde de la » religion, l'uſage admirable qu'il fait de » l'Ecriture & des Peres : enfin je ne penſe » jamais à ce grand homme, ſans me dire » à moi-même : Voilà donc juſqu'où le » génie peut s'élever, quand il eſt ſoutenu » par le travail ! » Mais ſon ſtyle eſt ſouvent verbeux ; il eſt trop chargé de citations ; il manque d'imagination. Maſſillon a plus de graces, plus de ſenſibilité, &, à mon avis, toujours plus de génie. Il connoît

à fond le monde & l'organiſation du cœur humain. Auſſi eſt-ce de ce côté-là qu'il dirige tous ſes coups. Non ſeulement il convainc, mais il touche, il attendrit. Ses tableaux ſont vifs & naturels; ſon ſtyle tantôt noble & majeſtueux, tantôt pathétique & perſuaſif; & nul Ecrivain n'a porté la correction du langage à un plus haut degré de perfection. « Boſſuet, » dit encore l'eſtimable Auteur que je viens de citer, « a une éloquence toujours frappante, » parce que ce grand Orateur n'écrivoit » jamais que par une forte paſſion. Au lieu » de n'employer que des beautés acceſ- » ſoires, il les tire toutes du fond même » de ſes ſujets. — Dès ſon exorde, vous » voyez ſon génie en action; vous ne » rencontrez ni formules triviales, ni com- » mentaire des penſées d'autrui, ni lenteurs, » ni ſtérilité, ni redondance; il ne marche » pas, il court dans un ſentier nouveau » que ſon imagination lui ouvre; il ſe » précipite vers ſon but, & vous entraîne » avec lui. Peu à peu ſon ſtyle ſe paſſionne » & s'enflamme, ſon enthouſiaſme porte

» de toute part la conviction & la terreur ;
» & alors il n'eſt plus poſſible de le lire, il
» faut qu'on le déclame : voilà le triomphe
» de l'Eloquence écrite. Toute la véhé-
» mence du génie de Boſſuet éclate dans
» ſes Sermons, découverts & imprimés
» ſeulement depuis quelques années, &
» qu'on regardera ſans doute comme l'un
» de ſes beaux titres littéraires. Un Ecrivain
» qui en auroit fait l'unique objet de ſes
» travaux, ſeroit ſûr de l'immortalité ; mais
» Boſſuet eſt ſi grand, qu'il a pu perdre,
» impunément pour ſa réputation, tous
» ces chefs-d'œuvres ; & c'eſt le comble
» de ſa gloire de n'en avoir pas eu beſoin
» pour être compté parmi nos plus grands
» hommes. » Pour peindre d'un trait ces trois étonnans contemporains, Bourdaloue parle à la raiſon, Maſſillon au cœur, Boſſuet à la raiſon & au cœur.

I V.

Parties conſtitutives d'un Diſcours.

Un Orateur qui connoît & obſerve les regles de l'art, cherche d'abord à préparer

l'eſprit de ſes Auditeurs, à fixer leur attention, à leur donner une opinion avantageuſe & de ſon ſujet & de lui-même. Puis il établit l'ordre de ſes idées, & les place ſous un point de vue lumineux. Il démontre enſuite la vérité & l'importance de ſa doctrine, & détruit les objections qu'elle peut préſenter. Enfin il met en œuvre toute la force de ſon génie pour émouvoir, pour perſuader, pour laiſſer dans l'ame une impreſſion forte & durable. Un Sermon renferme donc en général un Exorde, une Diviſion, une Narration ou Explication, une ſuite de Motifs ou de Raiſonnemens, enfin une Péroraiſon vive & pathétique. Cette gradation néanmoins n'eſt pas rigoureuſement néceſſaire. Il y a d'excellens Sermons où elle n'eſt point obſervée; où le Prédicateur entre en matiere ſans Exorde; où il fond la Partie raiſonnée avec la Perſuaſive; où il n'indique même aucune Diviſion. Mais comme tout diſcours régulier réunit ces cinq chefs, & qu'un Sermon en admet néceſſairement la plupart, je vais donner quelques regles

générales ſur la maniere de les diſtribuer; regrettant vivement que mon plan ne me permette pas de les développer avec le ſoin qu'elles méritent.

L'Exorde n'eſt point une invention de Rhétorique. Fondé ſur la nature, il convient à tous les genres de diſcours; & s'il eſt ſimple, correct, élégant & modeſte, il contribue eſſentiellement au ſuccès. Vais-je chez quelqu'un dans le deſſein de l'éclairer ſur un objet important, ou de lui donner un conſeil utile? loin d'entrer bruſquement en matiere, je débute avec adreſſe par quelques paroles propres à fixer ſon attention, à préparer ſon cœur aux ſentimens que je veux lui inſpirer. Voilà l'uſage & le plan de l'Exorde: voilà ce que Cicéron & Quintilien font entendre, lorſqu'ils diſent que l'Exorde rend l'Auditeur « bénévole, attentif & docile. » Il arrive ſouvent que l'Orateur trouve ſon Auditoire dans les diſpoſitions qu'il deſire. Alors il peut ſe borner à quelques préliminaires ſur la grandeur & l'importance du ſujet qu'il va traiter.

Cette partie du diſcours doit être travaillée avec le plus grand ſoin. Il eſt très-important de bien commencer, afin de gagner la bienveillance de l'Auditeur encore ſans préjugés, & ſuſceptible de toutes les impreſſions. Que votre Exorde ſoit donc naturel, & qu'il paroiſſe, ſelon le précepte de Cicéron « effloruiſſe penitus ex re de » quâ tum agitut. » Loin de préſenter un lieu commun, applicable à toutes ſortes de ſujets, qu'il appartienne particuliérement à celui dont vous vous occupez, & qu'il ne puiſſe convenir à aucun autre. Pour cet effet, ne le compoſez qu'après avoir médité & claſſé toutes vos idées: ſans cela, où il rentreroit trop dans le ſujet, ou il lui ſeroit abſolument étranger. Lorſque vous aurez trouvé une idée heureuſe, attachez-vous à la préſenter avec clarté, avec élégance. Cela eſt d'autant plus eſſentiel, que votre Auditoire n'étant point encore occupé par les détails, tournera toute ſon attention vers le ſtyle & la maniere; & s'il commence par critiquer, vous aurez de la peine à le faire revenir

de ſon opinion. Cherchez donc à gagner ſes ſuffrages, mais avec délicateſſe & ſans affectation ; car ſi vous laiſſez paroître l'art, vous lui inſpirerez de la défiance, & il réſiſtera à tous vos efforts. « L'Exorde, » dit Quintilien, « doit être clair, mais » laconique ; ſimple, mais élégant. »

J'ajouterai qu'il doit être modeſte ; car ſi vous vous annoncez d'un ton d'arrogance & d'oſtentation, vous bleſſerez l'amour-propre de vos Auditeurs, & vous les préviendrez contre vous. Au lieu qu'en paroiſſant vous défier de vos talens, vous inſpirerez un intérêt général, & vous réunirez toutes les voix en votre faveur. Que la modeſtie regle donc non ſeulement vos expreſſions, mais vos regards, vos geſtes, le ſon de votre voix, tout votre enſemble. Cette timidité, qui naît d'une ſage défiance de ſes forces & du reſpect qu'inſpire un Auditoire nombreux, ne manque jamais de plaire & d'intéreſſer. Mais vous devez la modifier par le ſentiment de la grandeur, de la juſtice, de l'importance du ſujet que vous allez

préſenter. Ne promettez donc jamais trop. « Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo » dare lucem. » Ménagez vos forces dans le commencement, & ne vous élevez que par degrés, de peur d'être obligés de baiſſer avant la concluſion. L'Exorde n'eſt pas le moment de la chaleur. L'Auditoire doit être amené par gradation à des ſentimens vifs & paſſionnés. Il eſt des cas néanmoins où un Exorde véhément & majeſtueux produit un effet étonnant. L'Evêque Atterbury prêchant le jour de l'anniverſaire du ſupplice de Charles Ier, Roi d'Angleterre, commença ſon éloquent Sermon par ces mots pompeux : « Voici » un jour de trouble & de cenſure, un » jour de malédiction & de blaſphême, » un jour diſtingué dans le calendrier de » notre Egliſe, & dans les annales de notre » Nation, par les ſouffrances d'un bon » Prince qui tomba victime de la rage de » ſes ſujets rebelles, & qui, par ſa mort, » imprima ſur leurs perſonnes & ſur leur » coupable poſtérité un caractere de crime, » d'infamie & de miſere, &c. » Les Exordes

de Démoſthenes ſont courts & ſimples : ceux de Cicéron plus longs & plus travaillés. On admire avec raiſon le début de ſon diſcours contre Rullus, parce qu'il contribua puiſſamment à faire rejeter la loi Agraire. Maſſillon, Boſſuet, Fléchier, commencent ſouvent leurs Sermons par des morceaux pleins de ſublimité, de chaleur & de ſentiment. Mais ces exemples ne ſont pas loi ; & un Orateur doit éviter de monter ſon ſtyle ſur un ton qu'il ne peut ſoutenir long-temps.

Enfin, l'Exorde étant comme la clef du diſcours, il doit correſpondre, ſoit par ſon étendue, ſoit par ſon genre, aux objets dont il eſt le préambule : par ſon étendue ; car rien n'eſt plus abſurde que de placer un grand portique devant un petit bâtiment : par ſon genre ; car il n'eſt pas moins abſurde de ſurcharger d'ornemens le portique de la maiſon d'un particulier, ou de décorer l'entrée d'un ſépulcre comme celle d'un jardin. Chaque partie du diſcours doit répondre à l'ordonnance du tout.

L'Exorde eſt terminé par l'Expoſition

du ſujet, dont je ne dirai rien, ſinon qu'elle doit être courte, préciſe, exprimée avec clarté & ſans affectation. Elle eſt ſuivie par la Diviſion, qui demande quelques obſervations particulieres.

Fénelon, juge très-compétent dans l'art de l'Eloquence, qu'il connut ſi bien, s'éleve fortement contre l'uſage d'indiquer les chefs dont un Sermon doit être compoſé. Il obſerve que c'eſt une invention moderne, inuſitée parmi les Peres de l'Egliſe; qu'elle a pris naiſſance dans la pouſſiere de l'école; qu'elle rend la compoſition ſeche & froide; qu'elle détruit l'unité; & qu'il ſuffit de lier les idées par une chaîne ſecrete, pour ſoutenir juſqu'à la fin l'attention de l'Auditeur.

Malgré le reſpect que m'inſpire une autorité ſi puiſſante, je ſuis fort éloigné de blâmer l'uſage de diviſer les Sermons. Il eſt maintenant ſi général, qu'on ne peut le détruire ſans danger. D'ailleurs il a la raiſon de ſon côté. Sans nuire au tour oratoire, une Diviſion bien exprimée & bien ſuivie, rend le diſcours plus clair,

plus inſtructif, plus utile au peuple; & c'eſt le peuple qu'on doit toujours avoir en vue. Elle aide beaucoup ſa mémoire; elle lui permet de ſuivre pas à pas l'Orateur; elle forme des pauſes où il peut réfléchir ſur ce qu'il vient d'entendre, & ſur ce qui doit ſuivre; elle lui indique quelle ſera l'étendue du diſcours; par conſéquent elle fixe ſon attention juſqu'à la fin. « La concluſion de chaque partie, » dit Quintilien, « eſt un ſoulagement pour » l'Auditeur, ainſi que les pierres milliaires » placées ſur la route, diminuent la fatigue » du voyageur. On voit avec plaiſir ſes » travaux près de leur terme. Quand » on peut calculer combien il en reſte à » faire, l'on prend courage, & l'on finit » ſa tâche avec gaieté. »

Une Diviſion exacte & heureuſe eſt donc le premier pas vers le ſuccès. Celui qui a choiſi une bonne route & un guide prudent, arrivera heureuſement au terme de ſa courſe; celui qui ſe met en marche ſans avoir formé de plan, s'égare à tout inſtant. Une Diviſion bien faite jette de la

clarté ſur tout le diſcours. Si elle eſt mauvaiſe, ou qu'on ne la ſuive point, elle nuit au diſcours entier ; elle le rend diffus, languiſſant ; & ſans pouvoir dire où eſt le défaut, l'Auditeur reconnoiſſant qu'il y a du déſordre, n'eſt que foiblement affecté. Les Orateurs François mettent beaucoup plus d'élégance & de clarté dans l'expoſé de leurs Diviſions, que les Anglois, dont la diſtribution, quoique ſenſible & juſte, eſt ſouvent verbeuſe & ſans art. Mais ceux-là ſont trop maniérés, & ils ſe conforment trop ſervilement à l'ancien uſage de couper un ſujet en deux ou trois parties. On a beaucoup admiré cette Diviſion de Maſſillon ſur ce texte : Tout eſt accompli. « La mort de Jeſus-Chriſt, » dit-il, « renferme trois conſommations qui vont nous » expliquer tout le myſtere de la croix ; une » conſommation de juſtice du côté de ſon » Pere, une conſommation de malice de » la part des hommes, une conſommation » d'amour du côté de Jeſus-Chriſt. » On ne vante pas moins celle de Bourdaloue ſur ces paroles : La paix ſoit avec vous.

« Il faut premiérement, » dit cet éloquent Orateur, « que la foi gouverne notre eſprit, » ſi nous voulons qu'il ſoit dans le calme. » Il faut en ſecond lieu que la loi de Dieu » regne dans notre cœur, ſi nous voulons » qu'il jouiſſe d'un bonheur ſolide. »

Voulez-vous donc diviſer votre Sermon de la maniere la plus exacte, & en même temps la plus utile ? que toutes les parties que vous annoncez ſoient parfaitement diſtinctes, & qu'elles ne rentrent jamais l'une dans l'autre. Suivez, pour y parvenir, l'ordre de la nature ; commençant par les objets les plus ſimples, enchaînant avec art les raiſonnemens, finiſſant par des conſéquences judicieuſes & touchantes. Embraſſez dans votre Diviſion tous vos chefs, ſans cela elle ne ſeroit point complete. Exprimez-la en termes connus, ſans circonlocution, ſans redondance. C'eſt la préciſion qui fait la beauté d'une Diviſion. Si vous donnez à votre Auditeur une idée diſtincte de ce que vous allez lui dire, vous le préviendrez en votre faveur. Si vous énoncez votre plan en peu de mots, vous l'imprimerez aiſément dans ſon eſprit.

La troiſieme partie conſtitutive d'un diſcours eſt la Narration ou l'Explication. Je ne les ſépare pas, parce qu'elles ſont ſoumiſes aux mêmes loix, & qu'elles ont l'une & l'autre pour but d'éclaircir le ſujet avant de le développer, & de faire aucune tentative pour émouvoir l'Auditoire. Cette partie eſt une des plus eſſentielles du plaidoyer. Cicéron en donne un modele admirable dans ſon récit de la mort de Clodius, où il prouve avec un art merveilleux que les domeſtiques de Milon ne lui ôterent la vie qu'en défendant celle de leur maître, contre cet injuſte agreſſeur.

Les Sermons ont rarement beſoin de Narration; mais l'Explication du ſujet qui en prend la place, doit être ſur le même ton, claire, conciſe, d'un ſtyle correct, élégant; mais ſans avoir trop d'images & de métaphores. Développer la doctrine renfermée dans le texte; donner une idée complete de ſa nature & de ſes avantages, voilà le ſommaire de cette partie du diſcours, & ſon exécution influe puiſſamment ſur le ſuccès de celles qui la ſuivent.

Deſirez-

Deſirez-vous de préſenter votre ſujet de la maniere la plus lumineuſe ? méditez-le d'abord profondément, pour le conſidérer ſous toutes ſes faces. Recherchez enſuite quel jour l'Ecriture ſainte peut y jeter, quels rapports ou quelles différences il peut avoir avec d'autres ſujets ; puis augmentez la lumiere, en le comparant ou en l'oppoſant avec eux ; en développant ſes cauſes, ou en calculant ſes effets ; en propoſant des exemples, ou en appellant en témoignage les ſentimens de vos Auditeurs. Il faut que cet examen forme un tableau rapide, circonſtancié, où la vérité dogmatique ou morale que vous traitez, ſoit préſentée ſous un point de vue clair & bien ménagé. Si vous joignez dans cette partie la préciſion à la profondeur, vous vous attirerez de juſtes éloges comme Orateurs ; &, ce qui doit être encore beaucoup plus important à vos yeux, vous rendrez par-là tout votre diſcours ſolide & inſtructif.

La quatrieme partie conſtitutive d'un Diſcours eſt celle où l'Orateur développe

les Raiſonnemens & les Motifs néceſſaires pour porter la conviction dans l'ame. Elle eſt de la plus grande conſéquence dans quelque lieu & ſur quelque matiere qu'on parle. En effet, l'objet principal de tout homme qui fait un diſcours ſérieux, eſt de perſuader ſes Auditeurs que ce qu'il annonce eſt vrai, juſte ou utile, & d'influer par-là ſur leur opinion & ſur leurs mœurs. Or trois choſes ſont néceſſaires pour remplir cet objet : inventer les argumens les plus ſolides, les plus convaincans : les diſpoſer dans un ordre convenable, & les expoſer d'une maniere propre à en faire ſentir toute la force. Ce dernier article rentre dans ce que nous avons dit ſur le Style, & dans ce que nous obſerverons ſur l'action Oratoire.

L'Invention eſt ſans doute le principal de ces trois objets ; mais elle eſt au deſſus de tous les ſecours de l'art. Il y a une grande diſtance du talent de découvrir les raiſons propres à convaincre, à celui de les diſpoſer avec le plus grand avantage. Le premier eſt le réſultat du génie ; la

Rhétorique ne peut donner que le ſecond. Les anciens Rhéteurs prétendoient cependant que l'un & l'autre étoient de leur reſſort. Leur doctrine des lieux communs, qui fait une ſi belle figure dans les écrits d'Ariſtote, de Cicéron & de Quintilien, enſeignoit non ſeulement à préſenter les argumens dans toute leur force, mais elle en offroit pour tous les ſujets poſſibles. Elle alloit même juſqu'à indiquer comment on peut devenir Orateur ſans aucun génie. Ces beaux ſyſtêmes produiſoient peut-être des déclamations brillantées & emphatiques, mais jamais des diſcours utiles & perſuaſifs. Ce qui eſt vraiment utile & perſuaſif, doit ſortir « ex viſceribus cauſæ, » d'une connoiſſance intime du ſujet; & l'on n'y parvient que par une méditation profonde. Preſcrire aux jeunes Orateurs d'autres regles d'Argumentation, c'eſt les tromper. Etendre les limites de la Rhétorique au delà du terme que lui aſſigna la raiſon, c'eſt en faire un art puérile, faſtidieux. Démoſthenes ne conſulta ſûrement pas ces « loci » communes, » & ces « ſedes argumen-

» torum, » lorſqu'il perſuada les Athéniens de prendre les armes contre Philippe. Les diſcours les moins eſtimés de Cicéron, ſont ceux où il a ſuivi cette méthode abſurde.

La Diſpoſition des Argumens conſiſte à ne mettre en œuvre que ceux qui paroiſſent les plus ſolides, & à les développer d'une maniere perſuaſive. Pour y réuſſir, que l'Orateur ſe mette à la place de celui qui l'écoute, & qu'il recherche s'il ſeroit vivement affecté par les moyens qu'il ſe propoſe d'employer pour affecter les autres. Qu'il ne ſe flatte point d'en impoſer par un ſtyle fleuri. L'Auditoire, en apparence le moins inſtruit, manque rarement de ſagacité. Un Orateur peut être loué de tout le monde ſur ſon beau diſcours, ſans avoir perſuadé perſonne. Le ſuccès des Argumens ou des Motifs dépend, à bien des égards, de leur diſpoſition reſpective. Il faut qu'ils ſoient enchaînés de maniere que, loin de s'embarraſſer, ou de ſe détruire, ils ſoient tous dirigés vers un centre commun. Il faut encore les diſtinguer & les développer ſéparément, afin qu'ils s'aident & ſe fortifient

réciproquement, mais ſans les trop multiplier. Il faut ſur-tout réſerver pour les derniers ceux qui ont le plus de force, « ut augeatur ſemper & increſcat oratio. » Vérité, Devoir, Intérêt, voilà l'analyſe de tous les raiſonnemens, & l'ordre naturel dans lequel ils doivent être préſentés. Un Prédicateur veut-il, par exemple, recommander l'amour du prochain ? s'il expoſe premiérement la ſatisfaction intérieure qu'éprouve un cœur diſpoſé à la bienveillance ; s'il preſſe en ſecond lieu l'obligation de ſuivre l'exemple de Jeſus-Chriſt ; s'il peint enfin les heureux effets de cet amour, ſes motifs ſont bien choiſis, mais ils ſont mal enchaînés ; car le premier & le dernier ont pour baſe l'Intérêt, & le ſecond le Devoir. Il auroit dû finir par le premier, afin de ſéparer ceux qui ſont fondés ſur des principes différens, & de terminer par celui qui eſt le plus propre à toucher le cœur humain.

La cinquieme partie conſtitutive d'un Diſcours eſt le Pathétique. C'eſt-là que l'Eloquence doit réunir toutes ſes forces.

Quelques perſonnes mettent en doute, s'il eſt bienſéant à un Orateur d'échauffer les paſſions de ſon Auditoire. Mais la difficulté n'exiſte que dans les mots, & le ſens commun ſuffit pour y répondre. Si l'on n'a d'autre but que de convaincre, c'eſt à l'entendement ſeul qu'on doit parler : mais deſire-t-on de perſuader ? alors il faut émouvoir l'homme, le toucher, exciter ſon indignation, ſon amour, ſa pitié. Et je le demande, ne ſont-ce pas là des paſſions ?

Les Anciens ont fait ſur cette partie du diſcours des recherches auſſi profondes, auſſi ridicules que ſur la précédente. Ils ont défini toutes les paſſions ; ils ont développé leurs cauſes, leurs progrès, leurs ſuites, leurs acceſſoires, & ils ont fondé là-deſſus tous leurs préceptes. Leurs écrits, & ſur-tout celui d'Ariſtote, peuvent être regardés comme d'excellens traités de philoſophie morale ; mais rendront-ils un Orateur plus pathétique ? Le meilleur ſyſtême ſur les paſſions pourra-t-il même produire cet effet ? C'eſt la nature ſeule

c'eſt une heureuſe & forte ſenſibilité, c'eſt un cœur droit, c'eſt l'enthouſiaſme de la vertu qui poſſedent excluſivement ce privilege. On peut connoître à fond la ſcience ſpéculative des paſſions, & néanmoins parler ſans intérêt, ſans chaleur. Les regles qu'on donne à ce ſujet, ainſi que toutes celles de l'Art Oratoire, n'ont nullement pour but de ſuppléer au génie, mais de diriger ceux qui en ont, de leur apprendre à s'en ſervir avec avantage, de prévenir les erreurs où ils peuvent tomber, & les écarts qu'ils peuvent faire. Voici donc quelques conſeils que je me contenterai d'énoncer, laiſſant à vos réflexions le ſoin de ſuppléer aux détails.

Recherchez d'abord ſi le Pathétique convient au ſujet que vous traitez, & quel eſt l'inſtant où il aura le plus de ſuccès. Beaucoup de diſcours n'en ſont point ſuſceptibles ; & quand votre ſujet le demande, ſi vous le placez mal, vous vous expoſez à manquer votre but. Afin que l'émotion que vous cherchez à exciter ait un effet durable, commencez par gagner

l'eſprit & la raiſon. Juſtifiez à votre Auditeur la paſſion dont vous le pénétrez, pour qu'il puiſſe ſe rendre le témoignage qu'il n'eſt point ſéduit par de fauſſes apparences. Si ſon ame n'a pas reçu cette conviction préliminaire, en vain ſon cœur s'ouvre-t-il au ſentiment; dès que vous ceſſez de parler, l'impreſſion s'efface, & l'ame demeure vuide. C'eſt ce qui a conduit beaucoup d'Ecrivains à décider que le Pathétique doit terminer le diſcours, afin de fixer dans le cœur l'émotion qu'il a produite; au lieu qu'elle s'effaceroit bientôt, ſi l'Orateur revenoit à une ſuite de raiſonnemens utiles ailleurs, mais très-nuiſibles quand ils tiennent la place du ſentiment. Mais, quelque part que vous le placiez, gardez-vous,

En ſecond lieu, d'avertir que vous allez être pathétiques, & d'exhorter qu'on vous ſeconde dans votre deſſein; car vous manqueriez votre but: loin d'échauffer votre Auditoire, vous le refroidiriez, vous lui donneriez de la défiance, & vous le diſpoſeriez à la critique plutôt qu'à l'émotion.

Prenez-vous y donc d'une maniere indirecte. Saiſiſſez le moment favorable à l'attendriſſement. Sans annoncer votre deſſein, préſentez des images ſi frappantes, qu'elles enflamment les paſſions avant même qu'on s'en doute. On y réuſſit ſouvent mieux par une période courte, mais pleine de ſentiment, que par une exhortation très-longue & toujours ſur le ton pathétique.

En troiſieme lieu, n'oubliez point qu'il y a une grande différence entre prouver à l'Auditoire qu'il doit être ému, & l'émouvoir en effet. La nature a fixé à chaque émotion une ſuite d'objets correſpondans; & ſi l'Orateur ne ſait les choiſir avec art, & les préſenter dans leur ordre naturel, il n'excitera jamais dans l'ame des mouvemens paſſionnés. Nul être n'eſt ſi propre à inſpirer de la reconnoiſſance que le Pere commun des hommes; nul objet ne parvient plus aiſément à toucher le cœur que le malheureux. Si l'Orateur perd ſon temps à me prouver que ces ſentimens ſont juſtes, nobles, & dignes d'un cœur ſenſible; s'il ſe borne à déclamer contre

ſimple, mais ardente & paſſionnée. Qu'il écrive « fervente calamo. » Loin de courir après l'eſprit, qu'il laiſſe parler ſon cœur. Au lieu qu'en ſe bornant à orner, à fleurir ſon ſtyle, il le refroidira, ſa compoſition deviendra languiſſante, & ſon langage ſera celui d'un homme qui décrit, mais qui ne ſent point. Les tableaux qui plaiſent à l'imagination ne ſont pas ceux qui touchent le cœur. Ceux-là peuvent être travaillés froidement & à loiſir : la main qui peint ceux-ci eſt toujours rapide & brûlante. L'art peut paroître dans les premiers : ceux-ci ne produiſent nul effet, ſi l'on y voit autre choſe que la nature.

En ſixieme lieu, qu'aucun objet étranger ne coupe & ne refroidiſſe le Pathétique d'un diſcours. Evitez toutes les digreſſions qui pourroient détourner le cours des ſentimens que vous deſirez d'exciter dans l'ame de vos Auditeurs. Sacrifiez même les beautés les plus nobles, les plus brillantes, ſi elles riſquent de diſtraire l'ame de ſon principal objet, & de plaire à l'imagination, lorſqu'il faut toucher le cœur. Les comparaiſons

ſont déplacées & même ridicules dans le feu de la paſſion. Il n'eſt pas moins dangereux de differter au moment où l'on veut exciter des émotions vives & profondes.

Enfin, ne prolongez jamais trop le Pathétique. Etudiez le moment de faire retraite, ou en terminant votre diſcours, ſi vous avez conſommé votre plan, ou en paſſant du ton paſſionné à un ton plus calme, mais toujours ſentimental, s'il vous reſte encore quelque choſe à dire. Deſcendez ſans tomber, & conſervez le même genre, mais en l'exprimant avec plus de modération. Toute émotion violente ne peut ni ne doit durer long-temps. Pouſſée trop loin, elle ſort de la nature, & devient enthouſiaſme. Il faut toucher le cœur, mais non le déchirer. En vous efforçant de l'échauffer plus que de raiſon, vous courez le riſque de le glacer complétement.

La Partie pathétique termine ordinairement les Sermons. Quelques-uns néanmoins demandent une Péroraiſon. Elle eſt néceſſaire quand le raiſonnement a dominé; alors elle eſt conſacrée ou à récapituler les

preuves & les motifs, ou à tirer des conſéquences de ce qu'on a dit. Mais il faut que ces conſéquences ſoient naturelles, aſſorties au diſcours, & conformes à la loi de l'Unité. Car ſi elles diſtraient l'attention, en expoſant un objet nouveau, quelque intéreſſant qu'il puiſſe être, elles affoibliſſent l'impreſſion du diſcours, & n'en laiſſent qu'un ſouvenir vague & ſans ſolidité.

C'eſt un grand art que celui de ſavoir ſaiſir le moment de conclure, ſans ſurprendre les Auditeurs en le faiſant trop bruſquement, ſans attendre pour le faire qu'ils ſoient fatigués. Retirez-vous donc à propos & de bonne grace. Concluez, non par une ſentence triviale & languiſſante, mais avec feu, avec nobleſſe, de maniere que votre Auditoire, conſervant toute la chaleur que vous lui avez inſpirée, emporte l'idée la plus favorable & du ſujet & de l'Orateur.

On ne ſauroit trop admirer la maniere dont Boſſuet, le plus éloquent des Orateurs François, & peut-être de tous les Orateurs modernes, termine l'Oraiſon funebre du

grand Condé, & l'art avec lequel il tourne l'attention de l'Auditoire ſur ſon grand âge. « Agréez ces derniers efforts d'une » voix qui vous fut connue : vous mettrez » fin à tous ces diſcours. Au lieu de » déplorer la mort des autres, grand Prince, » dorénavant je veux apprendre de vous » à rendre la mienne ſainte. Heureux ſi, » averti par ces cheveux blancs, du compte » que je dois rendre de mon adminiſtra- » tion, je réſerve au troupeau que je dois » nourrir de la parole de vie, les reſtes » d'une voix qui tombe, & d'une chaleur » qui s'éteint! »

V.

Action Oratoire.

Mais en vain obſervera-t-on toutes les regles que je viens d'indiquer, ſi l'on n'étudie avec ſoin l'Action Oratoire, ſans le ſecours de laquelle le diſcours le plus parfait n'auroit qu'un ſuccès équivoque. Démoſthenes, le plus grand des Orateurs, interrogé quel étoit le premier point de de l'Art Oratoire, il répondit : l'Action.

On lui demanda quel étoit le ſecond & le troiſieme, il fit la même réponſe. Il n'eſt pas étonnant qu'il l'ait recommandée ſi particuliérement, & qu'il ait fait tant d'efforts pour corriger ſon organe, pour le rendre diſtinct & gracieux; car c'eſt la partie la plus importante de l'Art Oratoire. En vain alléguera-t-on que le ſoin de ménager ſa voix & ſon geſte, rend la déclamation théatrale, & fait négliger les vrais principes de l'Eloquence, pour fixer toute l'attention vers le faux brillant. Le but de tout Orateur eſt la Perſuaſion, & l'Action eſt un des plus puiſſans moyens de perſuader. Elle convient donc au genre ſérieux comme à celui qui n'eſt deſtiné qu'à amuſer. Quand nous adreſſons la parole à quelqu'un, c'eſt dans le deſſein de lui communiquer nos idées & notre émotion. Or le ton de notre voix, nos regards, nos geſtes, ajoutent beaucoup à l'expreſſion de nos ſentimens; l'impreſſion qu'ils produiſent eſt même auſſi forte que celle de nos paroles. Un regard expreſſif, un cri paſſionné, ſans qu'ils ſoient accompagnés d'aucun

d'aucun ſon articulé, ſont ſouvent naître dans l'ame des idées plus rapides, ils inſpirent des paſſions plus vives que ne pourroit le faire le diſcours le plus éloquent. Ce langage eſt d'autant plus énergique, que c'eſt celui de la Nature, & qu'il eſt entendu de tous ſes enfans; tandis que les mots, n'étant que des ſignes arbitraires conſacrés par l'uſage, ſont moins propres à faire impreſſion ſur le cœur; ils n'en produiſent même aucune, ſi on ne leur donne pas le ton qui leur eſt propre. Il y a une telle liaiſon entre le ſentiment & la maniere de l'exprimer, que celui qui n'a point cette maniere, ne ſauroit perſuader qu'il ſent ce qu'il dit. Callidius accuſant un homme d'avoir voulu l'empoiſonner, parloit ſans vivacité, ſans chaleur. Cicéron, qui défendoit l'accuſé, tira de la froideur de ſon adverſaire une preuve frappante de la fauſſeté de ſon imputation. « T'ex- » primerois-tu ſi froidement, Callidius, ſi » tu ne feignois pas? » Dans la tragédie de Richard II, par Shakeſpear, la Ducheſſe d'York dément la ſincérité de ſon époux

en ces termes : « Plaide-t-il ſa cauſe avec » véhémence ? Regardez ſa phyſionomie : » ſes yeux ne ſont point mouillés de larmes ; » ſes prieres ne ſont qu'un jeu, ſes paroles » ne ſortent que de ſa bouche, tandis que » les nôtres ſortent du fond du cœur ; il » prie ſans chaleur, tandis que nous prions » comme doit le faire une ame vivement » affectée. »

L'Action, que les Anciens connoiſſoient ſi bien, & qu'ils employoient avec tant de ſuccès, exige de l'Orateur deux qualités eſſentielles ; l'une, qu'il parle d'une maniere diſtincte ; l'autre, qu'il s'énonce avec grace, avec force. Pour réuſſir dans le premier objet, prenez un ton de converſation, le ſeul que vous puiſſiez ſoutenir juſqu'à la fin. Une voix trop baſſe ne ſauroit être généralement entendue. Une voix trop haute déchire l'oreille, fatigue l'attention, & ne permet pas de varier les tons. Si vous articulez diſtinctement, vous réuſſirez mieux à vous faire entendre, même avec une voix foible, que par des efforts pénibles, pour en augmenter le volume.

Prononcez donc chaque mot, ſur-tout les monoſyllabes, ſans en omettre aucun, ſans négliger les liaiſons. Que votre meſure ne ſoit ni précipitée, ni trop lente : car ſi vous parlez trop vîte, vous confondrez toutes les articulations, & l'on ne pourra vous ſuivre ; ſi vous parlez trop lentement, votre ton deviendra monotone & faſtidieux. Mais en évitant ces deux extrêmes, vous ménagerez vos forces ; il vous ſera facile de prononcer diſtinctement, de varier votre ton, d'élever ou de baiſſer la voix à volonté, d'aſſortir votre action & votre geſte aux divers mouvemens de votre diſcours. « Promptum ſit os, » dit le grand Maître de l'Art Oratoire, « non præceps ; » moderatum, non lentum. » Attribuez enfin à chaque mot le ſon proſodique fixé par les meilleurs Grammairiens. Corrigez ce que votre accent peut avoir de vulgaire ou de provincial. Une prononciation correcte donne au débit de la préciſion & de la grace. Elle plaît, elle prévient en faveur de l'Orateur. Sans elle, le plus bel organe ne ſervirait qu'à faire mieux reſſortir ſa

négligence ou ſa mauvaiſe éducation. Et comme chaque province a un accent qui lui eſt propre, il faut que celui qui ſe deſtine à parler en public, corrige de bonne heure les défauts de prononciation qu'il a contractés dans l'enfance.

A l'ambition de vous faire entendre diſtinctement, uniſſez celle de vous énoncer avec force, avec grace. Marquez chaque période par un ton particulier qui donne de l'ame au diſcours. Si vous n'aſſortiſſez pas votre action aux penſées que vous voulez exprimer, elles n'auront ni énergie, ni beauté. Mais, en la variant ſelon les ſentimens dont vous êtes animés, vous donnez une preuve éminente de jugement & de goût; vous montrez que vous ſentez avec délicateſſe, que vous connoiſſez bien ce qui va au cœur. Chaque partie exige une inflexion de voix aſſortie à la penſée & au ſtyle. L'Exorde ne doit point être récité comme le Pathétique. Les paſſions impétueuſes demandent une expreſſion très-différente de celle du ſentiment. Voulez-vous frapper la conſcience par une exhortation

pleine de chaleur ? que votre Action ſoit forte & véhémente, noble & majeſtueuſe. Voulez-vous toucher, arracher des larmes? que votre Action ſoit douce & pleine d'affection. En général, formez votre ton ſur celui d'une converſation intéreſſante, telle que celle d'une ſociété de gens inſtruits & ſenſibles, qui diſcutent des matieres importantes, qui le font avec liberté, avec intérêt, mais ſans prétention. Conſervez en Chaire le ſon de voix que vous employez dans le particulier, ayant ſoin ſeulement de l'élever ſuffiſamment pour être entendus. Evitez toute affectation, ſoit dans le geſte, ſoit dans la voix; toute expreſſion cadencée & ſymmétrique, tout ce qui tient du théatral, tout ce qui annonce de la prétention. Fuyez ſur-tout cette monotonie qui fatigue, qui endort l'Auditeur. Que votre langage ſoit celui du ſentiment, & il ſera plein de grace, de variété; on vous écoutera avec délices; vous toucherez, vous perſuaderez; & ſi votre diſcours eſt auſſi parfait que votre Action, vous ſerez ſuffiſamment récompenſés de

vos travaux par l'effet que vous produirez ſur votre Auditoire. Mais ſi vous avez un défaut capital, ſoit dans l'organe, ſoit dans le geſte, corrigez-le par des efforts ſoutenus, avant de vous hazarder de paroître en public. Car, quand vous ſerez en Chaire, il ne vous ſera plus permis de vous occuper de votre maniere, ce qui ſentiroit l'étude & l'affectation. Uniquement abſorbés par votre ſujet, & par les ſentimens qu'il doit vous inſpirer, ce ſera le moment alors de développer vos talens, plutôt que d'eſſayer vos forces.

VI.

Moyens de ſe former à l'Eloquence de la Chaire.

Il ne faut ni de grandes diſpoſitions, ni de vaſtes connoiſſances, pour compoſer un diſcours fleuri ſur un ſujet général, pour flatter l'oreille par des lieux communs agréablement préſentés. Mais la vraie Eloquence eſt auſſi rare que ſublime. Elle met en activité toutes les facultés de l'ame. C'eſt

l'art non ſeulement de plaire à l'imagination, mais de parler à l'entendement & au cœur, d'intéreſſer un Auditoire entier, de commander ſes ſuffrages, de le perſuader, de lui laiſſer une impreſſion profonde & durable. Combien ne faut-il donc pas de talens naturels & acquis, pour la porter au plus haut degré ? Une imagination impétueuſe, une ſenſibilité exquiſe, un jugement ſolide, un goût délicat; le tout perfectionné par une longue étude de la compoſition, des beautés du ſtyle, & vivifié par une maniere gracieuſe, par un geſte naturel & varié, par un organe net & touchant; tels ſont les vrais caracteres de l'Eloquence...., Pouvons-nous donc être étonnés qu'un Orateur accompli ſoit un phénomene auſſi rare qu'admirable ?

Ne déſeſpérons cependant pas. Un intervalle immenſe ſépare la médiocrité de la perfection; & cet intervalle renferme pluſieurs places honorables. Plus il eſt difficile d'atteindre au premier degré, plus il eſt glorieux d'en approcher. Les Orateurs qui y ſont parvenus, ſont peut-être moins

nombreux que les Poëtes, dont le nom eſt immortel. Mais l'Eloquence a cet avantage ſur la Poéſie, que celui qui n'eſt pas bon Poëte, n'eſt pas ſupportable:

——— Mediocribus eſſe Poetis
Non homines, non Dî, non conceſſere columnæ.

Tandis que l'Orateur peut occuper avec diſtinction une place intermédiaire. L'Eloquence ſe reproduit ſous une infinité de formes. Elle eſt ſimple & ſans ornement, comme ſublime & pathétique; & celui qui ne ſauroit réuſſir dans le ſecond genre, peut briller & ſe rendre utile dans le premier.

Peu importe que ce ſoit la Nature ou l'Art qui forme l'Orateur. Dans tout ce qui demande de l'eſprit & de l'imagination, c'eſt la Nature qui fait le premier pas. Elle donne les diſpoſitions primitives; elle ſeme les germes du talent: mais il faut une bonne culture pour les conduire à leur maturité. La Nature a donc beaucoup à faire, mais elle laiſſe beaucoup à l'Art. Il eſt vrai que l'étude des bons modeles ſert plus à l'Orateur

qu'au Poëte. Quoique celui-ci tire un grand parti de la critique, il peut néanmoins, ſans étude, ſans art, & par la force ſeule de ſon génie, aller beaucoup plus loin qu'un Orateur qui n'aura jamais médité les regles de la Compoſition & du Style. Homere s'eſt formé lui-même; Démoſthenes & Cicéron ne ſe formerent que par un long travail, & par le ſecours qu'ils tirerent de celui des autres.

La premiere condition néceſſaire pour ſe diſtinguer dans l'art Oratoire eſt d'avoir toutes les qualités qui conſtituent l'honnête homme, le citoyen. C'étoit un axiome parmi les anciens Rhéteurs « non poſſe » Oratorem eſſe niſi virum bonum. » Il eſt bien intéreſſant de voir régner une liaiſon ſi intime entre le plus ſublime des arts libéraux, & les vertus les plus excellentes. En effet, nul langage ne ſe fait mieux entendre que celui du ſentiment. L'Orateur auquel il eſt naturel, trouve bien facilement le chemin du cœur. Son ame noble & généreuſe ajoute au talent de ſon eſprit, & aux graces de ſon éducation, un feu

qui ſaiſit & embraſe. Voilà ce qui donne à l'Eloquence cette énergie irréſiſtible, ce pouvoir ſi vanté de convaincre & d'attendrir; que dis-je! de tranſporter l'Auditoire le plus nombreux. L'Art & l'Imitation produiront-ils ſeuls ces effets étonnans? L'affectation du ſentiment remplacera-t-elle jamais le ſentiment lui-même? Cicéron, Démoſthenes, Fénelon, d'Agueſſeau, tous les Orateurs célebres, ne ſe ſont pas moins illuſtrés par leurs vertus publiques & privées, que par la force de leur éloquence. C'eſt même à ces vertus qu'ils doivent leurs plus grands ſuccès; & les diſcours où ils offrent le tableau touchant de leur patriotiſme, ſont ceux qui leur aſſurent l'admiration de tous les âges. Deſirez-vous donc de marcher ſur leurs traces? diſtinguez-vous d'abord par un amour inviolable pour la juſtice & l'ordre, pour la vérité & les bonnes mœurs; par un zele ardent pour le bien public, & pour le ſuccès de tous les projets qui s'y rapportent; par une ame ferme & courageuſe, diſpoſée à admirer les objets ſublimes que la Nature vous offre,

& à reſpecter tout ce qui porte le caractere de la célébrité. A ces vertus héroïques, joignez une piété douce & ſans fanatiſme, une tendre ſenſibilité pour les malheurs que vos ſemblables éprouvent, un cœur facile à émouvoir. Heureux par une conduite ſage, cherchez à partager le bonheur avec tous vos frères; employez, pour les perſuader, le langage irréſiſtible de votre propre exemple; afin que, tirant de votre cœur les motifs que vous leur préſentez, vous puiſſiez leur dire: « Confiez-vous en » moi; j'ai pour garans la raiſon, l'expé- » rience, & la Volonté divine. »

Mais ces vertus perdroient une partie de leur éclat, ſans la modeſtie qui en fait le plus bel ornement, qui accompagne toujours le génie, dont l'apparence même eſt ſi intéreſſante. Que cette modeſtie n'aille cependant pas juſqu'à la timidité. Raſſurez-vous par le témoignage intérieur que vous n'annoncez rien que de juſte & d'utile, & que vous avez pour objet le bien public, plutôt que votre avantage particulier.

A un cœur ſenſible & vertueux, uniſſez, en ſecond lieu, un riche fonds de connoiſſances, & une étude ſoutenue de la Philoſophie & des Arts libéraux. N'oublez jamais que,

Scribendi rectè ſapere eſt & principium & fons.

En vain auriez-vous étudié toutes les regles de l'Eloquence, vous ne ſerez éloquent qu'autant que vous aurez profondément médité le genre auquel vous vous deſtinez, & que vous y joindrez toutes les connoiſſances qu'il exige. L'étude de la Rhétorique vous aidera ſans doute à mettre en œuvre les matériaux qui ſont ſous vos mains; mais elle ne vous fournira point ces matériaux, & vous ne pouvez les raſſembler que par un travail long & pénible. Si vous plaidez au Barreau, vous n'obtiendrez de ſuccès qu'autant que vous unirez à une connoiſſance profonde des Loix, toutes les lumieres, toute l'expérience néceſſaires pour préſenter votre cauſe dans ſon jour le plus favorable, & pour ſubjuguer vos Juges par la force de vos raiſonnemens.

Si vous vous deſtinez à la Chaire, il faut vous appliquer particuliérement à l'étude de la Théologie, de la Morale & du Cœur humain. Mais loin de vous borner à ces études préliminaires, fortifiez-les par l'influence de la Poéſie, de l'Hiſtoire, de la Philoſophie. La Poéſie embellira votre ſtyle par des images frappantes, par des alluſions agréables; l'Hiſtoire, ce tableau vivant des caracteres & des événemens humains, jettera le plus grand intérêt ſur vos détails; la Philoſophie unira le ſolide à l'agréable, & le gracieux des images à la profondeur des raiſonnemens. Mais, quand vous auriez l'eſprit le plus cultivé & le goût le plus délicat, vous ne ſerez jamais éloquens, ſi vous n'aimez avec paſſion votre état. On reconnoît celui qui ſe fera un nom dans l'Art Oratoire, à une ſorte d'enthouſiaſme pour cet Art; enthouſiaſme qui remplit ſon ame de l'objet qui l'occupe, qui le diſpoſe à tous les travaux néceſſaires pour s'y diſtinguer. Voilà ce qui caractériſoit les grands Orateurs de l'antiquité: voilà ce qui enflamme ceux qui marchent

ſur leurs traces. Celui qui ne l'éprouva point dans ſa jeuneſſe, ne ſortira jamais du cercle étroit de la médiocrité.

La Lecture des chefs-d'œuvre eſt, en troiſieme lieu, très-utile à ceux qui entrent dans la carriere honorable de la Prédication. Tout Orateur, il eſt vrai, doit ſe former une maniere originale. Mais quel eſt le génie ſi fécond, qui ne puiſſe gagner en conſultant de bons modeles? Ils ouvrent une nouvelle ſource d'idées; ils agrandiſſent & rectifient celles qu'on a. Ils accélerent le cours des penſées; ils enflamment l'émulation, ils préviennent les écarts. Mais il faut ne les conſulter qu'avec réſerve; il faut ſur-tout éviter de prendre l'habitude du plagiat. Car, ſi vous vous le permettez une fois, jamais vous ne parviendrez à vous faire un fonds qui vous appartienne en propre. Il vaut infiniment mieux paroître en public avec un ouvrage qui ſoit le fruit de votre travail, lors même qu'il ſeroit fort éloigné de la perfection, que de le parer d'ornemens empruntés, qui ne feroient que mieux appercevoir la ſtérilité de votre

génie. Lorſque vous avez choiſi votre ſujet, ne commencez donc point par conſulter les Auteurs qui l'ont traité avant vous. Si vous en liſez pluſieurs, ils jetteront beaucoup de confuſion dans vos idées, & d'embarras ſur votre choix : ſi vous n'en conſultez qu'un ſeul, vous prendrez inſenſiblement ſa méthode, qu'elle ſoit bonne ou mauvaiſe. Faites mieux : méditez d'abord votre ſujet avec tout le ſoin poſſible ; puiſez en vous-même vos matériaux ; recueillez, arrangez toutes vos idées ; formez-vous un plan exact & précis ; mettez-le par écrit, avec quelques réflexions ſur la maniere de l'exécuter, & ſur le ſtyle le plus propre à le produire avec avantage. Alors, mais jamais auparavant, la méthode & les penſées fondamentales vous appartenant en propre, vous pourrez les perfectionner, en les comparant avec les chefs-d'œuvre de l'art ; vous pourrez même, ſans danger & ſans blâme, fondre dans votre diſcours quelques-unes de leurs idées, tout en conſervant votre ſtyle & votre maniere. Ce travail eſt permis, & même louable ; tout ce qui eſt au delà, devient plagiat.

Je ne donnerai point ici le catalogue des Orateurs qu'on peut conſulter avec fruit. J'ai déja nommé les plus célebres. Je me bornerai à remarquer, pour l'inſtruction de ceux qui gliſſent dans leurs diſcours des périodes entieres de leurs Auteurs favoris, qu'il y a une grande différence entre le langage écrit & le langage parlé. Celui-là exige autant de correction que de clarté; il ne permet ni répétitions, ni redondances; il demande un fini parfait. Celui-ci admet un ſtyle plus abondant; il eſt moins aſſervi aux regles; il exige ſouvent des répétitions; il demande même que les penſées importantes ſoient placées ſous divers points de vue, pour ajouter à la préciſion & à la clarté; parce que l'Auditeur, obligé de ſuivre celui qui parle, ne peut revenir en arriere, & relire ce qu'il a mal ſaiſi. Une différence ſi marquée prouve combien il eſt dangereux d'imiter ſervilement les Sermons imprimés.

A une étude judicieuſe des bons modeles, joignez, en quatrieme lieu, l'habitude de compoſer & de parler en public. Exercez-

vous

vous fréquemment dans le genre d'Eloquence auquel vous vous deſtinez, mais ſans négliger les autres genres. Châtiez avec ſoin vos idées & votre ſtyle ; portez cette délicateſſe juſque dans la converſation, & ne vous permettez jamais dans le particulier des tours de phraſe & un ton qui ſeroient blâmés en public. Non que je prétende que vous deviez mettre de l'art juſque dans les plus petites choſes : car la prétention eſt moins excuſable encore que la négligence. Mais la même idée peut être exprimée avec une élégante ſimplicité, ou en termes impropres & groſſiers. La maniere la plus naturelle eſt toujours la meilleure ; mais il faut un goût fort exercé pour la connoître, & beaucoup de travail pour en prendre l'habitude.

Les jeunes gens qui étudient dans les Univerſités, & qui ſe deſtinent à parler en public, ne peuvent mieux ſe former à l'Art Oratoire, qu'en établiſſant des Sociétés dont l'amitié ſoit le lien, & la franchiſe la ſanction. Là, ſans prétentions, ſans amour-propre, qu'ils s'exercent

tour-à-tour ſur des matieres intéreſſantes. Que chacun choiſiſſe avec diſcernement les ſujets auxquels il eſt le plus propre, & qu'il les développe avec tout le ſoin qu'ils méritent. Qu'enſuite les autres membres de la Société diſent avec franchiſe ce qu'ils ont remarqué dans ſon diſcours de contraire aux regles de l'Eloquence & du goût; qu'ils s'éclairent réciproquement ſur leurs défauts d'invention, de ſtyle, de prononciation; qu'ils deviennent alternativement diſciples & maîtres, & qu'ils ambitionnent plutôt de ſages conſeils, que de fades applaudiſſemens, auſſi déshonorans pour ceux qui les prodiguent ſans raiſon, que nuiſibles à ceux qui les regardent comme la voix de la vérité. Alors ils prendront inſenſiblement une maniere correcte & perſuaſive; ils contracteront l'habitude de compoſer & de châtier leur ſtyle; ils découvriront le genre dans lequel ils peuvent ſe promettre le plus de ſuccès; ils dirigeront toutes leurs études vers ce centre commun; ils ſe formeront à une ſage critique; ils acquerront ce goût, ce

tact délicat qui diſcerne les défauts, & les évite; ils s'accoutumeront à parler en public, & devant des juges ſéveres; ils s'exerceront à l'Action Oratoire; ils applaniront les difficultés dont eſt hériſſée la carriere dans laquelle ils vont entrer, & ils ſe prépareront à la fournir avec diſtinction.

Enfin, n'oubliez jamais que le but unique de tous vos diſcours doit être d'inſpirer de vertueuſes diſpoſitions à votre Auditoire, de l'éclairer ſur ſes vrais intérêts, de le porter à l'amour de Dieu, & à des mœurs conformes à ſes loix ſaintes. Que cette idée ſoit préſente à votre eſprit toutes les fois que vous compoſez, ou que vous parlez en public. Alors vous embellirez la vérité dans le deſſein de l'inſinuer plus aiſément dans l'ame de vos Auditeurs; vos ornemens ſeront ſimples & naturels, votre ſtyle nerveux & animé, vos raiſonnemens convaincans, vos exhortations perſuaſives, vos travaux agréables & utiles. Le Prédicateur le plus utile, eſt toujours le plus éloquent. Son plus beau ſuccès eſt de bouleverſer les conſciences, d'arrêter les progrès de la

corruption, de changer les mœurs, de détrôner le vice, d'établir dans tous les cœurs l'empire de la vertu. Voilà le triomphe glorieux que remportoit chaque jour l'éloquent Evêque de Clermont. Après l'avoir entendu, l'on s'occupoit, non à faire l'éloge de ſon Sermon, mais à rentrer en ſoi-même, à réfléchir ſur ſa conduite paſſée, à former de ſalutaires réſolutions pour l'avenir. Lorſqu'il eut prêché ſon premier Avent à Verſailles, Louis XIV lui adreſſa ces paroles mémorables : « Mon Pere, j'ai » entendu pluſieurs grands Orateurs dans » ma Chapelle, j'en ai été fort content ; » pour vous, toutes les fois que je vous » ai entendu, j'ai été fort mécontent de » moi-même. » Mot ſublime, qui peint également & le goût du Monarque, & le talent du Prédicateur.

SERMON I.

Sur le MÊLANGE de JOIE & de CRAINTE dans la RELIGION.

Ps. XI, v. 11.

Réjouiſſez-vous avec crainte.

SERM. I.

LA Joie & la Crainte ſont deux reſſorts puiſſans du cœur humain. Mis en jeu par les changemens auxquels notre condition actuelle eſt expoſée, celui qui a le plus de force, devient la regle de nos actions. Ces ſentimens occupent donc une place diſtinguée dans le ſyſtême de nos devoirs. *Servir Dieu avec joie*, voilà l'exhortation du Pſalmiſte : *le ſervir avec reſpect & crainte*, tel eſt l'avis de S. Paul. Mais la nature humaine eſt trop imparfaite, pour ne pas les porter ſouvent à une extrêmité dangereuſe. Lorſque la religion n'a pour baſe que la joie, elle ſe change en extaſe : quand

SERM. I. elle ne repoſe que ſur la crainte, elle dégénere en ſuperſtition. Tel eſt le double écueil dont David cherche à nous détourner; & pour y parvenir, il établit cette maxime: Que la joie, tempérée par la crainte, eſt la diſpoſition la plus convenable à l'homme vertueux. Développons cette importante vérité; &, pour la mettre dans tout ſon jour, prouvons, en premier lieu, que la joie eſt eſſentielle à la religion. Nous expoſerons enſuite les motifs qui nous engagent à tempérer cette joie par la crainte; ce qui nous facilitera les moyens d'établir la nature de cet eſprit ferme & bien réglé, le ſeul conforme à notre ſituation actuelle, le ſeul digne de l'approbation divine.

I. La religion inſpire la joie; la religion l'exige. En d'autres termes, ſe réjouir eſt le privilege comme le devoir des gens de bien.

En premier lieu, la religion inſpire la joie. En effet, quelles ſont les conditions

requiſes pour qu'un homme puiſſe ſe livrer à une joie pure & durable? il faut que ſes affaires ſoient dans une ſituation favorable, & qu'il ait l'eſprit diſpoſé à jouir de cette ſituation. Or, tels ſont les avantages que la religion préſente à ceux qui reçoivent avec foi ſa doctrine, & qui obſervent avec régularité ſes loix ſaintes. SERM. I.

Lorſqu'ils examinent leur ſituation extérieure, ils ſe voient placés dans un monde, dont chaque partie porte l'empreinte d'une Providence pleine de bonté; dans un monde où brillent à l'envi l'ordre, l'abondance & la ſplendeur; dans un monde où tous leurs goûts ſont ſatisfaits; où, ſi quelqu'un les frappe, ils ont lieu de croire que c'eſt un Pere ſage qui ne veut que leur bonheur. Il eſt vrai que dans la foule qui les environne, ils ne diſtinguent que difficilement leurs amis de leurs ennemis; mais ne leur ſuffit-il pas, pour les raſſurer, de ſavoir qu'ils ſont ſous la protection d'un Maître inviſible qui veut leur bonheur, & qui a le pouvoir de les garantir de tout mal? Il ne leur eſt pas donné, il eſt vrai, de le ſuivre

SERM. I.

dans tous les détails de ſon adminiſtration: ils éprouvent même quelquefois des traverſes qu'ils ne ſauroient concilier avec la bonté de Dieu. Mais comme ils ſont convaincus que le ſyſtême de la Providence eſt fondé ſur la miſéricorde, nul événement n'eſt capable de détruire la paix de leur ame. *Car celui qui n'a pas épargné ſon propre Fils, mais qui l'a livré pour eux, ne leur donnera-t-il pas toutes choſes avec lui* ?* Si leur nature eſt foible, Dieu leur promet de la fortifier. Si leur vertu eſt imparfaite, Dieu leur offre l'eſpoir du pardon. Si les circonſtances ne leur ſont point favorables, c'eſt parce que Dieu pourvoit à des intérêts bien plus excellens. Ils ſont intimement perſuadés que *toutes choſes concourront à leur bonheur.* Sont-ils dans la proſpérité? c'eſt la bénédiction de Dieu qui repoſe ſur eux. Sont-ils dans l'adverſité? c'eſt l'eſprit du Tout-puiſſant qui les ſanctifie. La vieilleſſe détruit-elle les principes de leur vie? la mort prépare-t-elle ſon glaive fatal? leur foi, franchiſſant les limites de

* Rom. VIII, 31.

la nature, ouvre à leurs yeux la perſpective d'une félicité éternelle. Ils voient ſans inquiétude les diverſes époques de leur exiſtence actuelle ſe ſuccéder ; & ils ſe conſolent de ce qu'ils perdent, par la penſée de ce qui les attend dans l'éternité. SERM. I.

Si la ſituation extérieure du Chrétien eſt un fondement ſolide de joie, les ſentimens que la religion lui inſpire, le diſpoſent également à s'y livrer. C'eſt dans le cœur qu'eſt la principale ſource de nos jouiſſances ou de nos inquiétudes. L'ame du méchant eſt toujours en déſordre, & ſa vie ſe paſſe dans un trouble continuel. En vain fait-il réſonner *le pſaltérion & la harpe ;* en vain s'efforce-t-il *de ſe réjouir au ſon de l'orgue*, l'ennui, la mélancolie le pourſuivent juſque dans les bras du plaiſir. L'orgueil & la mauvaiſe humeur ſont ſon ſupplice. Ses eſprits ſont affaiſſés par le mécontentement, ſes ſens blaſés par la jouiſſance. Ayant épuiſé le plaiſir, il n'y trouve plus de charme. Mais la religion ſubjugue ces paſſions mal-faiſantes qui troublent le repos de l'homme, qui couvrent ſon ame d'épais

SERM. I. nuages, qui la livrent à l'agitation la plus violente; elle leur ſubſtitue ces diſpoſitions aimables & douces, dont l'effet naturel eſt de calmer l'eſprit, d'ennoblir tous les ſentimens. La candeur & la bonté, la modération & la tempérance, produiſent dans tous les cœurs où elles regnent la paix & la joie. La conſcience d'une conduite vertueuſe inſpire un enjouement, une liberté d'ame qui font le bonheur de la vie: elle diſpoſe à extraire de chaque objet toute la ſatisfaction qu'il peut offrir; & pour épurer les plaiſirs extérieurs, elle y ajoute le parfum de l'innocence.

Si la religion nous inſpire la joie, elle nous ordonne de plus d'entretenir ce ſentiment quand elle nous l'a inſpiré. Elle exige que nous aſſaiſonnions de gaieté l'obſervation de nos devoirs, comme le ſeul moyen de démontrer notre ſincérité; parce que ſi la Religion nous rend mélancoliques, c'eſt une preuve qu'elle n'eſt parfaite ni dans ſon principe, ni dans ſes effets.

L'obéiſſance religieuſe, lorſqu'elle eſt

dénuée de joie, eſt imparfaite dans ſon principe. En effet, que la foi ou l'eſpérance, l'amour de Dieu ou l'amour de l'humanité, gouvernent notre cœur ; alors ils jetteront la plus douce ſatisfaction dans l'exercice de la piété & de la vertu. Tous les ſujets de joie dont j'ai fait mention, ſe réuniront dans notre ame, & y exerceront leurs heureuſes influences. Les perſpectives que la religion ouvre devant nous, réjouiront notre cœur ; les affections qu'elle y fait naître, y répandront une ſatisfaction indicible. Nous ſervons avec délices le bienfaiteur que nous aimons ; nous pourſuivons avec ardeur toutes les études, toutes les recherches auxquelles nous prenons plaiſir. Si nous ne ſervons pas Dieu avec délices, c'eſt que nous ne le connoiſſons pas, ou que nous ne l'aimons pas. Si nous ne nous plaiſons point à pratiquer la vertu, c'eſt que nos affections ont un objet étranger, & que nos inclinations ſont dépravées. Nous donnons une preuve évidente, ou que nous n'admettons pas les principes de la religion, ou qu'ils n'ont nul pouvoir

SERM. I.

SERM. L. ſur notre ame. Excluez la joie de la religion, & vous ne lui laiſſerez d'autre ſanction que la contrainte ou l'intérêt. Mais quoi! ſeroit-ce ſur une baſe ſi fragile que repoſeroit notre obéiſſance envers l'Être ſuprême? *Mon fils, donne-moi ton cœur* *; telle eſt la voix de Dieu. Sans doute, ſi nous ne trouvons pas de ſatisfaction à exécuter ſes commandemens, nous ne pouvons lui donner notre cœur; & c'eſt en vain que nous immolerions ſur ſon autel *une multitude de ſacrifices.*

Si une religion dénuée de joie eſt imparfaite dans ſon principe, elle ne l'eſt pas moins dans ſes effets. En vain vous efforcez-vous de porter un homme à l'obſervation réguliere d'un devoir auquel il ne trouve nul attrait. Liez-le auſſi fortement qu'il eſt poſſible par l'intérêt ou la crainte, il trouvera toujours le moyen d'éluder ſes obligations. L'eſprit n'eſt jamais ſi fertile en faux-fuyans, que quand le plaiſir eſt tout d'un côté, & le précepte ſeul de l'autre. Cet homme peut s'étudier

* Prov. xxiii, 26.

à ſauver les apparences. Il peut diſſimuler & ſe contraindre; mais ſon cœur ſe révolte en ſecret. La violence de ſes inclinations l'entraîne irréſiſtiblement à les ſatisfaire. Tous les pas qu'il fait vers la vertu ſont foibles & chancelans. Il la regarde comme une tâche qu'il doit remplir. Il redoute le précepteur; mais il ne travaille pas plus que la néceſſité ne l'ordonne. Echapper à la punition, voilà ſon ſeul but. C'eſt pour s'en affranchir qu'il obſerve ſes devoirs; & tout ce qui n'eſt pas de ſtricte obligation, eſt un fardeau dont il ſe décharge bientôt. — Une telle religion n'eſt propre ni à purifier le cœur, ni à le préparer à la félicité céleſte. Elle peut être le refuge d'un eſprit abject & ſuperſtitieux; elle peut le ſéqueſtrer de la ſociété, & le reléguer dans les déſerts: mais elle ne ſauroit diriger le Chrétien qui adore Dieu en eſprit & en vérité. Les ſentimens de celui-ci ſont plus nobles, plus éclairés. *La joie du Seigneur eſt ſa force.* Cette joie lie ſon cœur à la religion; elle échauffe ſon zele; elle ſoutient ſa conſtance; elle accélere ſes progrès dans la vertu.

SERM. I.

SERM. I.

que toi? & qu'y a-t-il ſur la terre que je deſire que toi? Ils ne recevoient *pas l'eſprit de ſervitude, mais l'eſprit d'adoption. Leur foi les pénétroit de paix & de joie. Ils ſe réjouiſſoient dans l'eſpérance de la gloire de Dieu.* Auſſi-tôt que l'eunuque d'Ethiopie eut reçu la lumiere de l'Evangile, cette lumiere réjouit, vivifia ſon cœur. Un nouveau ſoleil lui ſembla éclairer l'univers; un nouveau ſang circuler dans ſes veines. La nature lui offrit l'aſpect le plus riant; *&, tout joyeux, il continua ſon chemin.* Tel eſt le modele de l'homme de bien; telle eſt la maniere dont il doit voyager ſur cette terre. Tranquille & ſatisfait, qu'il laiſſe la conſternation, le découragement aux eſclaves du péché; ils ont tant à craindre, ſoit dans ce monde, ſoit dans l'autre. Mais lui, s'il montroit un front abattu, il déshonoreroit la religion; il feroit ſoupçonner, ou qu'il en méconnoît la nature, ou qu'il n'en a jamais éprouvé la puiſſante influence.

La joie eſt donc le caractere eſſentiel de la religion, l'eſprit qu'elle inſpire, la diſpoſition

diſpoſition qu'elle exige. Mais les plus vertueux ſentimens peuvent être portés à un excès dangereux ; & la joie, comme tout autre plaiſir, a des limites qu'on doit reſpecter. Servir Dieu avec une ſatisfaction ſans mêlange, c'eſt un avantage réſervé aux eſprits qui habitent les régions de la félicité. Dans ce ſéjour de l'imperfection, notre joie ne ſauroit être pure ; elle eſt néceſſairement altérée par un ſentiment oppoſé. SERM. I.

II. CONSIDÉRONS donc la religion ſous un nouveau point de vue, & preſſons les motifs qui nous engagent à vous exhorter, quand vous *vous réjouiſſez*, à le faire *avec crainte.*

En premier lieu, tous les objets qui, dans la religion, nous invitent à la joie, tendent également à nous pénétrer de crainte. Nous ſervons, il eſt vrai, un Dieu puiſſant & bon, dont la protection eſt un juſte ſujet de confiance, dont les deſſeins ſont pleins de ſageſſe, dont les loix ont pour but notre félicité. Mais ce Bienfaiteur

SERM. I. eſt un Roi *éternel, immortel, inviſible*, à la voix duquel les montagnes tremblent, & la nature fait ſilence. *Tout ce que nous recevons de bon & d'excellent, vient*, il eſt vrai, *du Pere des lumieres*; mais nous ne ſaurions appercevoir la main qui diſtribue ces bienfaits; une obſcurité myſtérieuſe enveloppe ſon eſſence; il habite le *ſéjour ſecret du tonnerre*; les nuages & les ténebres l'environnent. Il écoute, il eſt vrai, *nos prieres*; mais nous ne les lui adreſſons que d'un éloignement immenſe; nous n'avons nul accès auprès de ſa Perſonne; la dévotion la plus ardente ne peut établir entre lui & nous la moindre familiarité. *Dieu eſt au Ciel, & toi ſur la terre; c'eſt pourquoi uſe de peu de paroles.* Sa toute-ſcience nous conſole, il eſt vrai, dans nos afflictions ſecretes; mais lorſque nous faiſons le compte de nos œuvres, elle nous pénetre de terreur; *car s'il ſait de quoi nous ſommes faits, s'il ſe rappelle que nous ne ſommes que poudre*; d'un autre côté, *nos péchés ſont tous devant lui; nos iniquités ſont dans la lumiere de ſa face.* Dans toutes les diſpenſations de ſa

providence, Dieu nous donne, il eſt vrai, des marques éclatantes de ſon amour, mais il unit toujours la grandeur à la bonté; & ſi nous voyons en lui un Pere, nous voyons auſſi un Légiſlateur. Jeſus-Chriſt, mourant pour rendre la vie au pécheur qui ſe repent de ſes fautes, eſt, il eſt vrai, un ſolide fondement de joie & d'eſpérance, mais il ne l'eſt pas moins de reſpect & de crainte; puiſque cet auguſte dévouement nous apprend que Dieu eſt auſſi ſévere en ſa juſtice, que grand en ſa bonté. *Moi, l'Eternel, je fais miſéricorde à mille de ceux qui me craignent; j'oublie leurs tranſgreſſions: mais je ne veux en aucune maniere juſtifier le pécheur impénitent.* Lorſque nous ouvrons le livre de la Loi, nous trouvons dans la même page la promeſſe & la menace. D'un côté, nous voyons les cieux étaler toute leur gloire; de l'autre, l'enfer dévoiler toutes ſes terreurs. En un mot, ſous quelque point de vue que nous conſidérions la religion chrétienne, elle ſe montre à nous ſous un aſpect auguſte & vénérable. C'eſt un temple

SERM. I.

SERM. I.

majeſtueux, dont les vrais adorateurs de Dieu peuvent s'approcher avec confiance, dans l'eſpoir d'*obtenir miſéricorde*. Mais ils ne ſauroient pénétrer dans ſon Sanctuaire, ſans être ſaiſis de crainte. S'il nous étoit permis de repréſenter les objets ſpirituels par ceux qui frappent nos ſens, nous comparerions la Religion, non point à ces tableaux que nous offre la nature, où tout eſt agréable, où tout eſt riant; non point à ce payſage délicieux, à ce fleuve bienfaiſant, à ce champ fertile, à cette prairie ſemée de fleurs; mais à ces objets auguſtes & ſublimes qui nous frappent d'admiration, à ces montagnes couvertes d'une neige éternelle, à cet immenſe océan, à ce firmament étoilé, qui rempliſſent l'ame de crainte & de délices, & qui, par la réunion de la grandeur & de la beauté, produiſent une émotion tout-à-la-fois agréable & ſérieuſe.

Si les objets que la religion nous offre ſont propres à tempérer notre joie par la crainte, l'union de ces deux ſentimens

n'eſt pas moins néceſſaire pour régler notre conduite, & nous porter à la vertu. Lors même que notre joie émaneroit de la ſource la plus abondante & la plus pure, ſi elle demeure long-temps ſans mêlange, elle finira par détruire nos principes, par corrompre notre cœur. Ainſi que les eaux qui ne ſont jamais agitées, dépoſent un ſédiment qui les putréfie; ainſi une chaîne non interrompue de ſenſations agréables, développe dans l'ame les germes funeſtes du déſordre. C'eſt donc avec beaucoup de ſageſſe que Dieu a ordonné qu'ici-bas la joie ſeroit balancée par la crainte, & le plaiſir par la douleur; afin que ces deux principes ſe corrigeant réciproquement, aucun ne nous ſubjugue & ne nous porte à des excès que notre conſtitution phyſique & morale ne pourroit ſoutenir. Le danger rend circonſpect; ſans lui l'homme le plus ſage deviendroit imprudent; & le plus modeſte, préſomptueux. Cette vie eſt un voyage dont le terme eſt l'immortalité. Si les ſentiers que nous ſuivons pour y parvenir étoient tous unis & ſemés de fleurs,

SERM. I.

SERM. I.

nous ſerions bientôt tentés d'abandonner notre guide, & d'oublier le but de notre voyage.

La vigilance & la crainte ſont la ſauvegarde du bonheur. Une joie immodérée conduit à l'indolence, l'indolence à la ſécurité, la ſécurité à l'imprudence, à la ruine. Pour nous réjouir long-temps, il faut nous réjouir *avec crainte*. Si nos premiers parens avoient obſervé cette loi de la prudence, nous habiterions encore le ſéjour du repos. *Celui qui dit en ſon cœur: Ma montagne s'éleve ſolidement, je ne ſerai jamais ébranlé*, peut être aſſuré que ſa proſpérité ne ſera pas de longue durée. La religion agit donc avec la plus grande bonté, lorſqu'elle nous exhorte à tempérer notre joie par la crainte. Elle attache un plaiſir inexprimable à ſervir le Seigneur. Elle fait de la joie le premier mobile de nos actions, mais elle l'affermit, en lui donnant la crainte pour appui. Elle n'interdit pas la joie, mais elle en réprime l'excès. Elle nous ordonne de nous livrer à la joie comme des perſonnes qui ont

trouvé un tréſor, mais un tréſor que nous ſommes en danger de perdre, ſi nous manquons de vigilance pour le conſerver. Des êtres dépendans doivent vivre dans une ſoumiſſion continuelle; & la ſoumiſſion eſt inſéparable de la crainte. *L'Eternel regne; terre, ſois joyeuſe!* Nous ſommes les ſujets de Dieu, nous pouvons donc nous réjouir; mais nous ſommes des ſujets, par conſéquent notre joie doit être modérée par la crainte. SERM. I.

En troiſieme lieu, l'inſtabilité des choſes humaines place naturellement la crainte à côté de la joie. Les ſentimens que la religion inſpire doivent être relatifs à notre état actuel, & aux fonctions qu'il nous impoſe. Or, la premiere idée que préſente notre état actuel, eſt celle-ci: Que le péché nous a dégradés de notre dignité primitive; que nous ſommes appellés à faire dans ce monde l'épreuve de notre vertu; & que, pour nous réhabiliter dans les privileges de notre nature, Dieu nous a ordonné *de travailler à notre ſalut avec crainte &*

SERM. I.

tremblement. Cette idée ne doit ni nous effrayer, ni nous abattre. Loin d'exiger que nous abandonnions triſtement toutes les affaires, ou que nous regardions avec mépris les amuſemens de cette vie, elle nous diſpoſe à l'humilité; elle fortifie le ſentiment de notre dépendance; elle nous engage à élever à Dieu nos ſupplications & nos prieres. Dans une ſituation ſi critique, & quand il s'agit d'intérêts ſi importans, tout homme raiſonnable avouera que la gaieté doit être tempérée par des réflexions ſérieuſes.

S'il étoit ſur cette terre un aſyle dans lequel nous puiſſions nous réfugier, aſſurés, dès que nous y ſerions parvenus, d'être à l'abri de tout danger, ſoit pour notre corps, ſoit pour notre ame, alors je l'admets, il nous ſeroit permis de bannir toute crainte, & de nous livrer à la joie avec une entiere ſécurité. Mais, hélas! comment pourrions-nous trouver une telle retraite au milieu dn déſordre dans lequel nous ſommes plongés, & dans l'état de guerre où nous vivons? & s'il en exiſtoit une,

y repoſerions-nous avec aſſurance? La vie SERM. L.
eſt un mêlange de biens & de maux, d'épreuves & de conſolations. L'homme le mieux intentionné eſt quelquefois entraîné au crime; le plus prudent eſt ſouvent accablé ſous le poids du malheur. Le monde eſt une roue dont le mouvement perpétuel éleve & abaiſſe ſucceſſivement toutes les choſes humaines. Les jours de notre exiſtence, qui ſe ſont écoulés, ont été très-diverſifiés; ceux qui nous reſtent à parcourir, ne ſont encore que ténebres, qu'incertitudes. L'avenir eſt une région que nous ne pouvons pénétrer ſans être ſaiſis de crainte; parce que nous ne ſaurions prévoir quels dangers nous menacent, & à quelles épreuves nous ſommes appellés. Ce que nous ſavons très-bien, ce que l'expérience nous confirme tous les jours, c'eſt que le ſentier du bonheur eſt eſcarpé, & la pente qui entraîne à la perdition très-facile à franchir. Nous n'avons élevé l'édifice de notre félicité qu'avec beaucoup de travail, de ſoins, de vigilance: mais une action imprudente, mais un revers

SERM. I. de fortune ſuffiſent pour le renverſer. La baſe ſur laquelle repoſe la confiance humaine eſt peu ſûre ; la ſphere des plaiſirs humains très-circonſcrite. Tandis que nous formons des plans pour affermir l'une, & pour agrandir l'autre, le temps s'enfuit d'un cours rapide, quoique inſenſible. Tel qu'une riviere qui mine peu à peu les rives qu'elle arroſe, il altere par degrés notre conſtitution. Chaque année il nous enleve une partie de nos forces, de nos amis, de nos jouiſſances, juſqu'à ce qu'enfin notre machine, totalement dégradée, tombe & ſe réduiſe en pouſſiere. Ainſi, que nous conſidérions la vie ou la mort, le temps ou l'éternité, tout concourt à nous confirmer ce conſeil de David : *Réjouis-toi avec crainte.*

La religion nous inſpire donc tout-à-la-fois la joie & la gravité ; elle nous place dans la ſituation la plus propre à faire naître la joie dans notre ame ; elle nous fournit tous les ſecours néceſſaires pour la fortifier ; elle nous invite à l'entretenir,

elle l'exige même comme le ſeul moyen de prouver la ſincérité de nos principes, & de nous affermir dans la vertu. Si elle nous ordonne de tempérer cette joie par la crainte, c'eſt qu'une joie immodérée nous expoſeroit aux plus grands dangers, & que nous commettrions une imprudence inexcuſable, en nous y livrant ſans réſerve, malgré l'inconſtance de la fortune, malgré les périls qui nous environnent. La *crainte* preſcrite dans notre texte n'eſt point un abattement puſillanime, c'eſt une ſage prudence abſolument néceſſaire à des créatures mortelles. En aſſociant cette *crainte* à notre joie, la religion a pour but de nous inſpirer une humeur gaie, mais tranquille; également éloignée de l'abjection ſervile qui naît de la crainte, & de la légéreté ſémillante que l'on confond ſouvent avec la joie. Se réjouir ſans ceſſe, c'eſt l'action d'un fou; trembler toujours, c'eſt celle d'un eſclave. Une gaieté modeſte, une joie innocente, une gravité courageuſe, voilà les diſpoſitions qui conviennent aux ſerviteurs de Dieu.

SERM. I.

SERM. I.

MAIS, demandera-t-on peut-être, eſt-ce à cela que ſe réduiſent ces jouiſſances ſi délicieuſes dont la religion nous flatte? eſt-ce là l'unique dédommagement de tous les travaux qu'elle exige, de tous les ſacrifices auxquels elle nous ſoumet? Ne ſont-elles pas beaucoup plus ſéduiſantes les promeſſes du vice, lui qui donne un libre eſſor à tous nos deſirs; lui qui, en retour des efforts que nous faiſons pour ſurmonter les ſcrupules d'une conſcience timorée, nous aſſure une joie, une ſatisfaction ſans mêlange? — Le vice peut éblouir par ſes promeſſes magnifiques; mais, pour juger combien il eſt éloigné de les réaliſer, conſultons l'homme le plus ſenſuel; interrogeons-le au moment où, prêt à finir ſa carriere, il fait la revue des jouiſſances qu'il a éprouvées; demandons-lui s'il voudroit recommander à ſes enfans, à ſes amis, de ſuivre la même route; demandons-lui s'il oſeroit ſoutenir juſqu'au lit de mort, qu'il n'eſt de vraies jouiſſances que dans le libertinage. Quelque flatteuſes que ſoient les illuſions que le vice offre dans

son début, ceux qui s'y livrent, acquierent, dès la premiere épreuve, la cruelle certitude que les plaisirs criminels sont la perte du bonheur, le poison, plutôt que le baume de la vie, & les plus grands ennemis de notre tranquillité actuelle. Ce sont des plaisirs, mais ils sont achetés par une infinité de peines: ce sont des momens de jouissance, mais ils sont suivis par des années de regrets. Ils sont payés au prix d'une réputation flétrie, d'une santé ruinée, de la paix du cœur; & quand ils n'auroient pas ces funestes conséquences, ne sont-ils pas pour la plupart, trompeurs & dangereux? ne sont-ils pas troublés, au milieu même de la possession, par le regret ou le chagrin? N'est-ce pas souvent le sourire de la gaieté qu'on affecte, tandis que le cœur est rempli de terreurs? Quoique le fou rie du crime, & qu'il brave le remords, en est-il moins inquiet, moins bouleversé? Concluons qu'une religion qui, sans proscrire le plaisir, en corrige le délire, & qui, sans interdire la joie, la tempere par la prudence, n'est autre chose que la sagesse

SERM. I.

elle-même, introduiſant ſur la terre l'ordre, la paix, le bonheur.

Si la religion condamne les plaiſirs oppoſés à la ſaine morale, elle ne proſcrit point ceux qui ſont compatibles avec l'innocence & la vertu. Elle nous renferme dans l'enceinte de la tempérance, mais elle ne nous interdit ni la gaieté, ni de décentes récréations. C'eſt une erreur d'imaginer que le ſouverain bonheur réſide dans les tranſports d'une joie turbulente, dans cette agitation d'eſprit où jette une ſuite non interrompue de diſſipations. Si cela étoit ainſi, il en réſulteroit que l'homme frivole & déſœuvré ſeroit plus près du bonheur que l'homme ſage & laborieux; & que celui-ci conſulteroit mieux ſes vrais intérêts, en conſacrant tout ſon temps à ſatisfaire ſes paſſions, & en occupant chaque jour la premiere place dans les maiſons de plaiſir, qu'en faiſant les plus grands efforts de génie pour accroître la proſpérité des nations. Une conſéquence ſi abſurde ſuffit pour démontrer la fauſſeté du principe d'où elle émane. La religion fixe aux amuſemens de ce

monde le rang qui leur convient. Elle les permet, quand ils ſont renfermés dans de juſtes bornes, quand ils ſont un délaſſement plutôt qu'une occupation, quand ils ſervent à cimenter l'union qui doit régner entre les hommes, & à jeter de la variété dans leur commerce réciproque. Mais elle ne les propoſe point comme la récompenſe de l'homme vertueux, comme l'objet unique de ſes recherches. Elle offre à ſon ambition un but plus noble, plus excellent. Elle l'invite à puiſer la félicité dans des occupations honorables, & dans la douce ſatisfaction d'être utile. Elle recommande l'enjouement comme l'état habituel de l'ame; mais elle blâme, elle réprouve la légéreté.

Il y a une grande diſtinction à faire entre ces deux diſpoſitions d'eſprit. L'homme le plus porté à la légéreté, méconnoît ſouvent l'enjouement. Les tranſports d'une joie immodérée ne ſont pas plus durables que l'éclair qui ſort du nuage, & qui augmente l'obſcurité à raiſon de l'éclat momentané qu'il a répandu. La légéreté peut être le

SERM. I. maſque de la folie ou du vice ; l'enjouement eſt l'effet naturel de la ſageſſe, de la vertu. L'une eſt une agitation accidentelle, l'autre une habitude permanente ; l'une dégrade le cœur, l'autre ſied parfaitement à l'homme raiſonnable, au chrétien ferme & courageux. Prétendre à jouir ſans ceſſe des ſenſations les plus vives, & des plaiſirs les plus exaltés, c'eſt ſe former une idée chimérique du bonheur. Une jouiſſance calme & modérée, voilà le dernier terme de la félicité humaine. C'eſt en vain que nous nous efforcerions d'aller au delà, parce qu'au lieu d'augmenter la vivacité de nos plaiſirs, nous les affoiblirions. A l'eſpoir trompeur d'un feſtin perpétuel, dont le monde cherche à nous leurrer, la religion ſubſtitue une gaieté douce & tranquille. Loin de nous éblouir par des bluettes de joie qui étincellent & s'évanouiſſent, elle répand autour de nous une lumiere paiſible & durable. En uniſſant la *crainte* à la joie, elle rend cette joie plus égale, plus ſolide.

Voilà l'eſprit dans lequel nous devons ſervir

servir l'Eternel, & fournir notre carriere *ici*-bas. Approchons de l'Être ſuprême, comme d'un Souverain qui nous tient dans la crainte, & comme d'un Pere auquel nous nous confions. Soyons humbles & prévoyans, comme ayant de juſtes ſujets de crainte; ſatisfaits & joyeux, comme ayant les plus fortes raiſons de nous réjouir. Prouvons au monde qu'un cœur où regnent la piété, la vertu, eſt paiſible ſans être ſévere, & que la religion preſcrit une vie réguliere, plutôt que triſte ou hypocrite. Alors nous *uſerons du monde comme n'en abuſant pas.* Nous contemplerons ſes divers changemens ſans en être effrayés. Nous vengerons la Religion du reproche de ceux qui ne lui attribuent que des joies enthouſiaſtes, ou des terreurs ſerviles; & nous démontrerons par notre conduite, que ſes loix ſont raiſonnables, dignes des perfections de Dieu, parfaitement accommodées, ſoit à la nature de l'homme, ſoit à ſa deſtination.

SERM. I.

SERMON II.

Sur le VÉRITABLE PRIX de la VIE HUMAINE.

ECCLÉSIASTE, XII, v. 8.

Vanité des vanités, dit l'Eccléſiaſte, tout eſt vanité.

SERM. II.

NULLE maxime plus généralement adoptée que celle de notre texte. Dans tous les ſiecles, la vanité de la vie humaine, & l'inconſtance de ſes avantages, fournirent un ſujet abondant aux déclamations & aux plaintes des mortels. C'eſt une conſéquence qu'ont admiſe tous les âges, tous les rangs, tous les caracteres; le puiſſant & le foible, le jeune & le vieux, le chrétien vertueux & l'eſclave du plaiſir. Mais, quelque juſte qu'elle ſoit en elle-même, ſouvent rien de plus faux que le principe d'où elle émane. En effet, elle eſt toujours le réſultat,

ou de l'intérêt particulier, ou de la maniere dont on enviſage les choſes, pour l'ordinaire auſſi légere que variée. Tantôt c'eſt le langage qu'emploie le ſceptique pour blâmer la Providence, & contrôler la conſtitution de l'univers. Tantôt c'eſt le cri de l'homme ſans courage, qui voit ſes projets ſe renverſer, & ſes eſpérances s'évanouir. Souvent c'eſt le ſtyle du libertin, qui gémit ſur les maux où ſes vices l'ont plongé. Ces ſarcaſmes contre la vanité du monde, ſont d'autant plus mépriſables, qu'ils ſont toujours dictés par l'impiété, la mélancolie, ou la corruption des mœurs. Le ſeul cas où la maxime de notre texte ſoit vraie, c'eſt lorſqu'on l'avance, non pour ſe plaindre des décrets de la Providence, ou pour peindre la condition de l'homme pris en général; non pour exprimer un mécontentement perſonnel, ou pour déplorer les ſuites funeſtes du péché, mais pour apprécier à ſa valeur réelle la félicité qu'on puiſe dans les plaiſirs du monde. Ces plaiſirs ne ſont point ce qu'ils ſemblent être: ils ne donnent jamais toute SERM. II.

SERM. II.

la ſatisfaction qu'ils promettent. Par conſéquent celui qui ne ſait ſe créer d'autres jouiſſances, a de fréquentes raiſons d'en déplorer la vanité.

Rien n'eſt donc plus important à des hommes, à des chrétiens, que de déterminer le véritable prix de la vie humaine, de peur de lui attribuer des maux imaginaires, ou d'en attendre des prérogatives qu'elle ne peut leur offrir. Tel eſt l'objet important que nous allons préſenter à vos réflexions; & pour diſtinguer l'idée que tout homme juſte & religieux doit ſe former de la vanité du monde, d'avec les plaintes chimériques & déraiſonnables que nous entendons ſi ſouvent répéter autour de nous, examinons aujourd'hui dans quel ſens on peut dire que les plaiſirs humains ne ſont que vanité, & comment cette vanité du monde peut ſe concilier avec les perfections de ſon divin Auteur. Nous rechercherons dans le diſcours ſuivant s'il n'eſt point ici-bas de jouiſſances aſſez ſolides pour faire une exception à cette regle générale, *Tout eſt vanité*; & quels ſont les

moyens de tirer parti de notre condition, telle qu'elle eſt réellement. SERM. II.

Cet examen nous préſentera la vie humaine ſous ſon vrai point de vue; il réduira nos jouiſſances actuelles à leur valeur réelle; il déterminera le véritable but de nos privations, & nous convaincra que ſi Dieu a placé ici-bas le mal à côté du bien, s'il a imprimé un caractere de vanité ſur tout ce qui naît & meurt avec nous, c'eſt pour donner à notre ambition un objet plus noble, plus excellent. Suivez-nous donc, chrétiens, dans cette importante méditation; & puiſſiez-vous, répondant aux ſages vues de la Providence, dégager peu à peu vos cœurs de cette terre, pour les diriger vers le bonheur céleſte, dont la durée ſera éternelle, & la poſſeſſion ſans mêlange!

I. Voyons d'abord dans quel ſens on peut dire que les plaiſirs humains ne ſont que vanité. Ce ſujet eſt ſuſceptible des plus brillantes deſcriptions, & des tableaux les plus frappans des malheurs inſéparables

SERM. II.

de l'humanité. — Mais je m'abſtiendrai de toute exagération ; & je me contenterai d'indiquer trois caracteres de vanité, que tout obſervateur impartial ne peut manquer de découvrir dans les plaiſirs humains : contretemps dans leur pourſuite, mécontentement dans leur jouiſſance, incertitude dans leur poſſeſſion.

Contretemps dans leur pourſuite. Lorſque nous jetons les yeux autour de nous, nous voyons une multitude de gens occupés à réaliſer divers projets enfantés par leurs beſoins ou par leurs paſſions. Nous les voyons employer, pour parvenir à leur but, toutes les reſſources que l'imagination peut leur fournir ; celui-ci, une patiente induſtrie ; celui-là, les entrepriſes les plus hardies ; cet autre, les ſtratagêmes les plus adroits. Mais quel eſt le fruit d'une telle agitation, quel eſt le réſultat d'une activité ſi ſoutenue ? Qu'ils ſont peu nombreux ceux qui arrivent à leur but, en comparaiſon de ceux qui travaillent en vain ! ou plutôt quel homme peut ſe glorifier d'avoir exécuté ſon plan dans toute

ſon étendue, & d'être parvenu au comble de ſes vœux? Il n'a point encore été donné à l'homme, malgré tout ſon génie, de découvrir un ſentier qui conduiſe infailliblement au ſuccès. *Le prix de la courſe n'eſt pas toujours à l'homme léger, ni la victoire au courageux, ni les richeſſes à l'intelligent.* En vain nos plans ſont-ils combinés avec la plus profonde ſageſſe; en vain travaillons-nous avec une vigilance infatigable à écarter les dangers qui nous menacent de toutes parts; il ſuffit d'un événement imprévu pour mettre à bout notre prudence, pour faire échouer nos projets, pour nous ravir tout le fruit de nos travaux.

SERM. II.

Encore ſi ces traverſes étoient le partage excluſif de ceux qui aſpirent à augmenter leurs richeſſes, à étendre leurs domaines, à ſe décorer de nouveaux titres. L'humiliation de l'homme puiſſant, & la chûte funeſte de l'ambitieux, intéreſſent peu le genre humain en général. Semblables à des météores fort élevés, ces cataſtrophes ne peuvent être vues par le peuple que dans un grand éloignement; elles ſont même

SERM. II.

trop au deſſus de ſa ſphère pour qu'il en retire aucune inſtruction perſonnelle. Mais, hélas ! lorſque nous deſcendons dans la retraite de l'homme privé, nous y retrouvons les mêmes difficultés, les mêmes diſgraces, les mêmes contretemps. Ni la modération de nos deſirs, ni la droiture de nos prétentions, ne peuvent nous aſſurer le ſuccès. Le juſte ſe voit forcé, ainſi que le méchant, de lutter contre le torrent des événemens ; & ſouvent ils ſont également entraînés par ſon impétuoſité.

Le mécontentement que nous éprouvons dans le ſein du plaiſir, eſt encore une vanité attachée à la nature humaine. Après avoir réuſſi dans la recherche d'un avantage, la plus cruelle des mortifications eſt d'être trompé dans ſa jouiſſance. Cependant ce mal eſt encore plus général que le précédent. Quelques perſonnes peuvent être parvenues à leur but ; mais en eſt-il aucune qui y ait trouvé la félicité dont elle ſe flattoit de jouir ? Une eſpérance trompée eſt un malheur certain ; une eſpérance réaliſée

n'eſt qu'un bonheur imparfait. Parcourez tous les rangs de la ſociété ; étudiez les hommes qui ſont maintenant dans l'état le plus brillant, & vous reconnoîtrez bientôt qu'aucun ne jouit préciſément du bien qu'il ambitionne. Vivons-nous dans la retraite ? nous brûlons du deſir de paroître ſur le théatre du monde ; ſommes-nous dans les affaires ? nous nous plaignons d'en être ſurchargés. N'avons-nous rien qui nous diſtingue ? nous faiſons tout notre poſſible pour fixer l'attention publique ; occupons-nous des places éminentes ? nous ſoupirons après la liberté & le repos. Il nous manque toujours quelque choſe pour réaliſer le projet de bonheur que nous avons formé. Un deſir n'eſt pas accompli, qu'il naît à ſa place un nouveau deſir. Un vuide dans le cœur n'eſt pas plutôt rempli, qu'il s'en ouvre un ſecond. Un ſouhait appelle à lui un autre ſouhait ; & c'eſt toujours l'attente de ce qu'ils n'ont pas, plutôt que la poſſeſſion de ce qu'ils ont, qui occupe & intéreſſe ceux même qui paroiſſent les plus heureux. SERM. II.

ERM. II. Ce mécontentement, que l'homme éprouve au milieu de ſes jouiſſances, vient en partie de leur nature, en partie des circonſtances qui les corrompent. Il n'eſt ici-bas aucun plaiſir qui puiſſe ſatisfaire le cœur d'un être immortel. L'imagination leur prête de loin les couleurs les plus brillantes; mais la poſſeſſion ne tarde pas à détruire l'erreur. La vivacité du deſir les préſente d'abord comme des objets délicieux; mais l'uſage leur ôte bientôt tous leurs charmes; & la plupart font paſſer l'ame de la ſatiété au dégoût. Que je ſerois heureux, s'écrie le pauvre, ſi j'avois à ma diſpoſition les tréſors du riche! Il les obtient; & il trouve quelques inſtans le bonheur dans leur poſſeſſion: mais il n'a pas joui long-temps de ce nouvel état, qu'il s'y accoutume, qu'il s'en laſſe, qu'il reprend toute ſon ambition, tous ſes deſirs, toutes ſes inquiétudes.

Nos plaiſirs, peu ſatisfaiſans en eux-mêmes, ſont encore accompagnés de diverſes circonſtances qui manquent rarement de les corrompre. On ne les poſſede jamais

ſans mêlange. Il n'eſt pas donné à l'homme, même le plus fortuné, de goûter une joie pure & ſans altération. Le monde croit le contraire, parce qu'il ne juge que par les apparences, & qu'il ne voit pas que cet homme, dont il envie le ſort, gémit en ſecret ſous ſon propre fardeau. Une privation l'inquiete, une paſſion le tourmente; les diſgraces qu'il éprouve, ou les malheurs qu'il redoute, ſapent les fondemens de ſa proſpérité. S'il n'eſt rien au dehors qui puiſſe troubler ſon ame, il porte au dedans de lui un poiſon qui le ronge inſenſiblement. Car ce que le monde nomme bonheur, tend conſtamment à ſe changer en malheur. Ce bien chimérique corrompt le cœur, fomente des paſſions violentes, forme des habitudes dangereuſes, & donne à l'eſprit une fauſſe délicateſſe qui lui fait éprouver mille maux imaginaires. SERM. II.

Mais allons plus loin, & préſentons les choſes ſous leur jour le plus favorable. Eloignons des plaiſirs humains ces contretemps dans leur recherche, & ces illuſions

SERM. II. dans leur jouiſſance, qui les troublent; qui les corrompent; & ſuppoſons qu'on les a obtenus ſans difficulté, & qu'ils ſont complétement ſatisfaiſans : il leur reſtera toujours l'inconvénient de ne préſenter qu'une poſſeſſion incertaine, & de n'avoir qu'une courte durée. S'il étoit dans le monde un point fixe & ſtable, que nous ayons la poſſibilité d'atteindre, nous ſerions du moins fondés à eſpérer que notre bonheur portera un jour ſur une baſe ſolide. Mais telle eſt notre condition, que tout ce qui nous entoure eſt ſans ceſſe mobile & chancelant. *Ne te confie pas au lendemain, car tu ne ſais pas ce qu'un jour peut produire.* C'eſt beaucoup, ſi tu n'apprends pas aujourd'hui quelque choſe qui te trouble & t'alarme. La vie ne conſerve pas long-temps un cours uniforme & paiſible. Elle eſt conſtamment agitée par des événemens inattendus. Des ſemences d'altération ſont répandues autour de nous; & rien n'accélere leur développement comme l'éclat de la proſpérité. Si nos jouiſſances ſont nombreuſes, nous ſommes d'autant plus expoſés

aux traits du malheur. Si la fortune nous a comblés long-temps de ſes faveurs, nous avons d'autant plus lieu de craindre un changement prochain. La proſpérité s'avance à pas lents; la marche du malheur eſt rapide; il n'a pas beſoin de préparatifs pour frapper ſes victimes. L'édifice qui coûte le plus de temps & de travail à élever, un événement funeſte, un vent impétueux peuvent dans un inſtant le renverſer. Et quand nous ſerions à l'abri de tous ces accidens, notre bonheur ſeroit-il plus aſſuré, & n'éprouvons-nous pas des changemens inévitables dans nos opinions, dans nos ſentimens, dans notre conſtitution phyſique & morale? Nulle jouiſſance ne peut nous plaire long-temps. Ce qui amuſoit notre jeuneſſe, perd tous ſes charmes dans l'âge mûr. A meſure que nous avançons dans la carriere de la vie, nos facultés s'affoibliſſent, nos ſens ſe blaſent. A chaque pas de ſa courſe rapide, le temps nous enleve quelque choſe de nous-mêmes, juſqu'à ce qu'enfin il nous ait tout ravi. Cette fatale iſſue de tant de travaux, de

SERM. II.

SERM. II. tant de recherches, ne ſuffit-elle pas pour nous en démontrer la vanité? *Nos jours ne ſont que comme la paume de la main, & notre vie eſt comme rien.* Toutes nos entrepriſes ſont bornées à l'inſtant que nous paſſons ſur cette terre. Nous le rempliſſons de travaux & d'inquiétudes, de querelles & de différens. Nous formons de vaſtes projets; nous entretenons de brillantes eſpérances; nous abandonnons nos plans, ſans les avoir exécutés; & de nouveaux projets nous les font bientôt oublier.

J'en ai dit aſſez pour prouver la vanité de la vie humaine. Mais il ſuffit de conſidérer avec quelle facilité l'on ſe perſuade le contraire, pour juger ſi je me ſuis trop étendu ſur ce ſujet, toujours trop peu connu, quoique très-fréquemment offert à nos réflexions. En effet, combien d'hommes qui conſervent un attachement déraiſonnable pour le monde, malgré l'expérience réitérée qu'ils ont faite de la frivolité de ſes faveurs, & de l'inconſtance de ſes plaiſirs? Combien qui préferent un avantage

momentané, & preſque toujours chimé- SERM. II.
rique, à une jouiſſance plus éloignée, mais ſolide & durable ? Combien qui n'exiſtent que par le préſent, & qui ne portent jamais leurs regards, ſoit dans le paſſé, pour y puiſer des leçons utiles, ſoit dans l'avenir, pour ſe conduire avec plus de ſageſſe ? Combien, enfin, que leurs paſſions égarent au point de *changer le mal en bien*, & qui, loin de parvenir à ce bonheur ſi vanté dont le monde les flatte, ſe préparent les remords les plus amers, & les jours les plus malheureux ? Les inſenſés ! s'ils euſſent cherché, avant que l'habitude fût devenue une loi, & leurs paſſions un tyran deſpotique, à connoître le véritable prix de la vie humaine, la vanité de ſes avantages, & l'inſuffiſance de ſes plaiſirs, loin de conſumer tout leur temps à pourſuivre une ombre fugitive de bonheur, loin de préférer les jouiſſances des ſens à celles de la vertu, ils auroient appris à faire une grande différence entre les promeſſes de la religion & celles du monde ; & ils n'éprouveroient ni le regret de s'être

SERM. II.

trompés, ni la douleur de n'être déſabuſés qu'au moment où le mal eſt ſans remede.

Mais, dira-t-on peut-être, puiſque Dieu eſt bon, pourquoi tant de maux inſéparables de notre exiſtence ? pourquoi cette vanité qui empoiſonne toutes nos recherches, tous nos plaiſirs ? Une telle diſpenſation eſt-elle compatible avec les perfections adorables du Pere de l'univers, & ne mériteroit-il pas mieux notre reſpect, notre amour, s'il avoit aſſis notre bonheur actuel ſur une baſe ſolide, ou s'il avoit donné à nos deſirs un vol plus vaſte & plus ſublime ? Pour répondre à cette queſtion importante, qui occupa dans tous les temps l'homme ſage & religieux, obſervons,

En premier lieu, que notre condition actuelle n'eſt point celle que Dieu nous avoit fixée au commencement des ſiecles. La Révélation nous enſeigne qu'elle eſt une ſuite de la déſobéiſſance de l'homme, & de la perte de ſon innocence. Elle nous dit qu'à cette époque, notre nature ſe dégrada, nos facultés s'affoiblirent, la vanité,

vanité, le mécontentement s'emparerent de nos cœurs. La création entiere fut compriſe dans cet arrêt fatal; la terre fut maudite, & tous ſes habitans condamnés à travailler, à ſouffrir. SERM. II.

Quelque myſtérieuſe que cette dégradation paroiſſe maintenant, mille circonſtances s'uniſſent pour la confirmer. Tout nous démontre que l'homme a éprouvé, ſoit dans ſa nature, ſoit dans ſa condition actuelle, un changement très-fatal à ſon bonheur. Toutes les nations, toutes les religions ont reconnu ce fait. Il eſt aiſé de le diſcerner au travers des fictions du paganiſme. On retrouve ſur toute la terre cette tradition obſcure : Qu'après avoir tranſgreſſé les loix de ſon ſouverain Maître, le premier homme, déchu de l'état floriſſant où il avoit commencé ſon exiſtence, fut placé dans ce ſéjour d'exil où ſes enfans ſont maintenant. Si notre cœur conſerve des traces viſibles de la perverſité que nous avons reçue avec la vie, le globe que nous habitons n'offre pas des preuves moins évidentes d'un bouleverſement univerſel.

SERM. II. Les naturaliſtes s'occupent à en découvrir les cauſes, en étudiant ſes effets ; & il n'y a pas de ſiecle que le monde phyſique ne renouvelle le funeſte ſpectacle des commotions qu'il a éprouvées, & qu'il éprouvera avant de parvenir à ſon entiere diſſolution. Ces iſles ſéparées du continent ; ces montagnes qui lancent au loin des torrens de flamme, qui portent la terreur & le deuil dans tous les pays voiſins ; ces violens tremblemens de terre, qui renverſent les cités les plus floriſſantes, qui ſoulevent les mers, qui forment des abymes affreux, qui applaniſſent les montagnes, qui deſſechent les fleuves, qui engloutiſſent des nations entieres ; toutes ces révolutions qu'a ſubies notre globe, & celles qui ſe préparent ſous nos pieds, tendent à confirmer cette vérité : Que l'univers n'eſt point ſorti tel des mains du Créateur, mais qu'il n'offre que les décombres d'un édifice parfait qui a ſuivi le ſort moral de celui qui étoit deſtiné à l'habiter.

En ſecond lieu, ſi notre condition n'eſt

pas celle que Dieu nous avoit primitivement assignée, elle n'est point aussi celle où nous persévérerons pendant l'éternité. Quoique ce soit l'abus que l'homme a fait de sa liberté qui a introduit le péché dans l'univers, le dessein du Créateur n'est cependant pas qu'il y regne à jamais. Il a pourvu, de la maniere la plus sage & la plus généreuse, à la régénération de l'homme, à l'encouragement du juste, à la tranquillité du pécheur repentant. C'est par la miséricordieuse rédemption de notre Sauveur Jesus-Christ, *que la vie & l'immortalité ont été mises en évidence, & qu'elles deviendront le partage de l'homme vertueux.* C'est par lui *que seront fondés ces nouveaux cieux & cette nouvelle terre qu'habitera la justice.* C'est par la grace divine que la nature humaine reprendra sa dignité primitive, & que l'homme sera reçu de nouveau dans le paradis d'où il a été chassé. Sublime révélation de l'Evangile! loin de nous effrayer à la vue de notre condition, tu nous la représentes comme un état de préparation & d'épreuve : tu fais évanouir

SERM. II.

SERM. II.

ſa vanité : tu perſuades les gens de bien de ſe ſoumettre aux décrets de la Providence, & tu leur inſpires le courage d'attendre ſans murmurer l'époque où *tous les hommes vertueux reprendront* leur dignité primitive !

En troiſieme lieu, connoiſſant notre deſtination future, il nous eſt aiſé d'expliquer d'une maniere ſatisfaiſante les épreuves auxquelles nous ſommes expoſés dans cette vie, & d'écarter les objections qu'elles ſemblent fournir contre la Bonté divine. Ces épreuves nous ſont envoyées pour nous inſtruire, pour nous perfectionner. Dans ſa miſéricorde, Dieu tire ſouvent un bien réel d'un mal apparent ; & les afflictions, qui ſont la ſuite du péché, deviennent en ſes mains un remede propre à détruire la corruption de notre ame, à nous préparer à jouir d'une ſanté, d'un bonheur inaltérables. Des créatures auſſi imparfaites que nous le ſommes, ont beſoin de paſſer par le creuſet de l'expérience, avant d'être réhabilitées dans la perfection de leur nature

primitive. Ce ſont les épreuves & les diſ- SERM. II.
graces qui nous apprennent combien les avantages temporels ſont inſuffiſans pour le bonheur. Ce ſont elles qui nous portent à mettre notre ſeule confiance en Dieu, en la Vertu. Ce ſont elles encore qui purifient notre ame, qui la diſpoſent à la tempérance, à la réflexion : ce ſont elles enfin qui nous donnent l'habitude d'une vie active, & qui nous inſtruiſent dans le grand art de ſouffrir. En vain murmurerions-nous contre la vanité du monde, puiſque l'expérience nous démontre que ſi elle n'étoit pas auſſi grande, elle ne répondroit point au but auquel Dieu l'a deſtinée. Le monde, avec toute ſa vanité, n'a que trop d'empire ſur notre cœur ; il ne parvient que trop aiſément à le ſéduire, à le maîtriſer. Quelle ne ſeroit donc pas ſon influence, ſi ſes avantages étoient ſolides & ſans mêlange ? Puiſqu'il réuſſit ſans peine à nous attacher à lui, malgré toutes les inquiétudes, tous les regrets auxquels il nous expoſe, quels ravages ne feroit-il pas dans notre ame, ſi nulle diſgrace

SERM. II.

n'altéroit ſes jouiſſances ? Que ſes ſéductions ſoient moins vives, alors nous n'aurons nul mérite à y réſiſter. Qu'elles ſoient plus dangereuſes, alors elles ſurpaſſeront nos forces. Admirons donc la ſageſſe ineffable de Dieu, qui a pourvu, par la vanité du monde, à la perfection de notre nature, & au ſalut de notre ame; qui nous a ordonné de combattre, mais qui ne nous a point oppoſé des ennemis trop redoutables; qui nous a fourni des armes aſſez fortes pour réſiſter à leurs aſſauts multipliés; qui a placé la victoire à côté de l'épreuve, & qui nous a promis que ſi nous ſavons réſiſter aux charmes empruntés, aux careſſes hypocrites d'un monde brillant dans l'éloignement, mais peu fait pour ſatisfaire le cœur, cette ſage prudence, après avoir fait notre conſolation ſur la terre, nous aſſurera dans l'éternité un bonheur parfait.

Voilà les obſervations que nous croyons les plus propres à réſoudre les difficultés qu'on éleve contre la vanité apparente de la condition humaine; voilà comment on peut la concilier avec la ſageſſe, la bonté

du ſouverain Maître de l'univers. L'état actuel de l'homme n'eſt point tel que Dieu l'avoit primitivement ordonné ; il n'eſt point le dernier terme de ſon exiſtence ; les malheurs qu'il éprouve dans le cours de ſon voyage, purifient ſon cœur, & le ramenent à ſa perfection primitive. — Non! nous n'avons point été abandonnés de notre Créateur. Nous ſommes ſes enfans chéris, les objets particuliers de ſes bienfaits. Il dirige tous les événemens d'après le plan le plus ſage, le plus excellent ; & ſi nous plaçons en lui ſeul notre confiance, il nous guidera, au travers des vanités du monde, juſqu'à cette région des réalités, où ſes décrets généreux recevront leur accompliſſement ; où l'affliction ſera remplacée par l'alégreſſe, l'inquiétude par la jouiſſance, & la lumiere pâle & vacillante qui frappe maintenant nos yeux, par l'éclat éblouiſſant de ſon ſoleil de juſtice. La penſée de l'immortalité eſt donc bien propre à corriger la vanité du monde. Unie à toutes les vertus ſociales, elle ennoblit le caractere, épure les mœurs, & change tout le ſyſtême de la conduite.

SERM. II.

SERM. II. Elle eſt le triomphe de la Religion, le plus haut terme de l'eſpérance, la plus douce conſolation du malheureux. L'homme qui s'y livre, perd inſenſiblement le goût des frivolités que le monde encenſe, pour ne s'attacher qu'à ce qui eſt grand aux yeux de la raiſon. Il apprend à connoître l'excellence de ſon origine & de ſa deſtination. Il acquiert une noble fierté qui éleve ſes ſentimens, regle ſes goûts, rehauſſe tous ſes deſirs. Avec elle, en vain la fortune lui fait-elle éprouver ſes caprices; en vain renverſe-t-elle ſes projets, détruit-elle ſon crédit, lui enleve-t-elle ſes poſſeſſions; tout au bonheur qui lui eſt réſervé, & à l'eſpérance qui en eſt l'avant-coureur, il fait hommage à ſon Dieu de ſa réſignation, & il attend avec ſérénité qu'il donne le ſignal de ſon bonheur. Eſpoir de l'immortalité! idée ſublime & conſolante! tu es une bénédiction pour tous les temps, pour tous les états. Le méchant ſeul frémit à ton aſpect. Tu calmes les douleurs les plus aiguës. Tu adoucis les privations les plus cruelles. Tu inſpires à l'ame une paix, une

ſatisfaction que toute la vanité humaine ne ſauroit altérer. Les ſoucis, les inquiétudes, toutes les petites paſſions qui déchirent le cœur de l'homme du monde, ſe diſſipent comme une ombre légere au feu de tes rayons. Celui que tu vivifies gouverne ſa volonté, & regne ſur lui-même. Il ſe leve ſans crainte; il ſe couche ſans redouter la mort; il la regarde comme le terme de ſon épreuve; & lorſqu'elle donne le ſignal de ſon départ, raſſuré par le ſentiment de la Miſéricorde divine, il meurt en reconnoiſſant qu'il eſt heureux d'avoir vécu, & très-heureux d'avoir bien vécu.

SERMON III.

CONTINUATION du même SUJET.

ECCLÉSIASTE, XII, 8.

Vanité des vanités, dit l'Eccléſiaſte, tout eſt vanité.

SERM. III.

NOUS avons vu dans le Diſcours précédent, que les plaiſirs du monde ne préſentent en général que contretemps dans leur pourſuite, que mécontentement dans leur jouiſſance, qu'incertitude dans leur poſſeſſion : & nous avons démontré que, loin de fournir aucune objection plauſible contre la Providence, cette vanité eſt une nouvelle preuve de ſa ſageſſe, puiſqu'elle nous dégage peu à peu de cette terre que nous ne devons habiter qu'un inſtant, puiſqu'elle devient dans les mains de Dieu un remede propre à détruire la corruption de notre ame, à nous préparer à jouir d'une

ſanté, d'un bonheur inaltérables. Changeons maintenant de langage; &, pour remplir le plan que nous avons indiqué, recherchons ſi notre état actuel ne nous offre point de jouiſſances aſſez ſolides pour faire une exception à la regle générale que le Sage établit, lorſqu'il s'écrie : *Vanité des vanités, tout eſt vanité.* Nous terminerons ce diſcours par quelques conſeils ſur la maniere de tirer parti de notre condition, telle qu'elle eſt dans la réalité. SERM. III.

L'ARRÊT que Salomon prononce dans notre texte, regarde uniquement les gens du monde. Son but eſt de leur enſeigner par-là, que s'ils ne cherchent le bonheur que dans les avantages & les plaiſirs de cette vie, leur eſpoir ne ſera jamais réaliſé. Mais il eſt évident qu'il n'a point eu l'intention d'affirmer que tous les projets des hommes portent le même caractere de vanité, & que les gens vertueux ne goûtent pas mieux le bonheur ſur cette terre que les méchans. Car, indépendamment de l'objection ſans replique que cette aſſertion

SERM. III.

fourniroit contre la Providence, le prophete ſe contrediroit lui-même, puiſqu'il dit ailleurs, que *quoique Dieu donne au pécheur un travail pénible, cependant il accorde à celui qui lui eſt agréable, la ſageſſe, la ſcience & la joie.* * Sans doute on peut, on doit même reconnoître qu'il n'eſt point ſur cette terre de bonheur ſans mêlange. La meilleure conduite ne ſauroit totalement empêcher les paſſions de troubler notre repos, & les infortunes de bleſſer notre cœur. Mais, convenir de cela, eſt-ce admettre que cette vie ne nous offre aucun objet digne de fixer notre attention, & que toutes ſes jouiſſances deviennent mépriſables, par cela ſeul qu'elles ſont imparfaites? Conſidérons d'un œil impartial notre état actuel, & apprécions à leur valeur réelle les faveurs que le ciel nous diſpenſe. Quelque vanité qu'offre cette vie, lorſqu'on la conſidere en elle-même, les conſolations & les eſpérances de la religion ne ſont-elles pas ſuffiſantes pour la corriger, & pour donner de la ſolidité aux jouiſſances

* Eccléſ. II, 26.

de l'homme juſte ? L'exercice de ſes ſenti- SERM. III.
mens vertueux, & le témoignage d'une conſcience irréprochable ; la certitude de ſa paix, de ſa réconciliation avec Dieu par le Rédempteur du genre humain ; la ferme perſuaſion qu'il eſt dirigé, au travers de toutes les épreuves de cette vie, par une ſageſſe, par une bonté ſans bornes ; la perſpective ſatisfaiſante de la félicité qui lui eſt préparée ; toutes les pieuſes émotions que ſon cœur éprouve, ce culte ſolemnel qu'il rend à Dieu, ces prieres ferventes qu'il lui adreſſe, ce tribut d'actions de graces qu'il lui offre, ne lui aſſurent-ils pas un bonheur qui, deſcendant d'une région plus pure & plus parfaite que le monde, ne ſauroit participer ni à ſon inconſtance, ni à ſa vanité ?

A ces jouiſſances, particulieres à la religion, joignons celles que nous préſente notre état actuel. Quoique d'un rang inférieur, elles méritent d'occuper une place diſtinguée dans l'appréciation de la vie humaine. Il eſt eſſentiel de les conſidérer avec la plus grande attention, afin de

SERM. III.

corriger ce mécontentement, cette ingratitude que l'homme ne ſe permet que trop ſouvent. N'attacherons-nous pas, en effet, une valeur réelle aux avantages de la ſanté, aux plaiſirs purs des ſens, à la contemplation des tableaux magnifiques de la nature? N'attacherons-nous pas une valeur réelle aux travaux, aux devoirs, aux amuſemens de la vie ſociale, aux jouiſſances intérieures de la penſée & de la réflexion, aux douces émotions que font naître dans nos cœurs les perſonnes qui nous ſont cheres? Peres, époux, enfans, amis, nos larmes délicieuſes, nos ſentimens inappréciables, nos ſervices mutuels, ne ſont-ils pas de vrais plaiſirs, des bénédictions propres à réjouir notre ame, à la réconcilier avec la nature humaine? Mais hélas! ces conſolations, nous les portons au plus bas prix, parce qu'elles nous ſont communes avec toute l'humanité, parce qu'elles ſont toujours à notre portée, tandis que cette raiſon devroit nous les rendre plus précieuſes encore. Nous les retrouvons dans tous les états; nous en jouiſſons ſans en

priver aucun de nos freres ; nous les goûtons en ſociété avec eux ; elles jettent même le plus vif agrément ſur toutes les heures qui ne ſont pas conſacrées aux devoirs de la religion, ou aux travaux de notre état. SERM. III.

Que nous ſommes donc injuſtes envers la Providence, dans l'évaluation que nous faiſons de nos plaiſirs & de nos peines! Nous calculons avec ſoin tous les inſtans que nous avons paſſés dans le malheur & dans le chagrin : mais nous ne tenons aucun compte de ceux qui ſe ſont écoulés, je ne dirai point dans un bonheur parfait, mais dans ces ſenſations paiſibles, dans ces douces jouiſſances qui rendent l'exiſtence ſi délicieuſe. Nous nous plaignons des fréquens obſtacles qui nous arrêtent dans l'exécution de nos projets ; mais nous ne voyons pas que le plaiſir de former un projet eſt beaucoup plus grand que celui de le voir accompli. Nous ne voyons pas que l'emploi de nos facultés & de nos talens, que le travail & les efforts que nous faiſons pour réuſſir, nous cauſent une

SERM. III. ſatisfaction bien plus réelle que la poſſeſſion tranquille & uniforme de l'objet qui excite nos deſirs. Ce qui ſoulage l'eſprit dans toutes ſes fatigues, c'eſt l'eſpérance, & bien peu d'hommes en ſont totalement privés. Souvent le bonheur ne ſe montre qu'au travers d'un nuage épais; mais cette image légere ſuffit pour ranimer & réjouir le cœur le plus affligé. Il en eſt du plaiſir comme de la peine; il eſt le partage de toutes les conditions; nulle ne le goûte à l'excluſion des autres: au contraire, il habite ſouvent des demeures où l'on eſt très-éloigné de le ſoupçonner; il réſide dans des cœurs pour leſquels la fortune ſemble n'avoir rien fait. Ceux dont les circonſtances paroiſſent d'abord les plus fâcheuſes, s'accoutument peu à peu à leur état; ils finiſſent même par puiſer de vives ſatisfactions dans des ſources abſolument inconnues à l'homme du monde. Si la plupart des habitans de la terre conſentoient à compter les heures qu'ils ont paſſées dans la tranquillité, & même dans la jouiſſance d'un plaiſir réel, ils ſeroient forcés d'avouer qu'elles ſont beaucoup

beaucoup plus nombreuſes que celles où ils ont éprouvé des ſouffrances, ſoit corporelles, ſoit ſpirituelles. Mais afin d'apprécier d'un maniere encore plus exacte les avantages dont l'homme peut jouir, malgré la vanité dont il eſt environné, nous vous prions de donner une attention particuliere aux trois obſervations ſuivantes : SERM. III.

PREMIÉREMENT, la plupart des maux dont nous nous plaignons ſont purement imaginaires. Ils prennent naiſſance dans l'humeur, dans le mécontentement, ou dans une puérile condeſcendance aux opinions des autres. Le malheur qui en réſulte eſt, à la vérité, très-réel ; mais il ne tient point à la nature des choſes ; il vient du déſordre de notre imagination, que la plus légere habitude de réfléchir corrigeroit bientôt. Plus on s'écarte de la nature, plus on s'écarte du bonheur. Menez une vie ſimple & réguliere, telle que l'ordonne la nature, lorſqu'elle n'eſt point dégradée par le préjugé, & vous ſerez expoſés à peu de maux réels, à bien moins

SERM. III.

encore d'imaginaires. Ce n'eſt que dans les rangs élevés, ce n'eſt que chez les hommes du monde que ces maux ſont fréquens & dangereux. Leur goût inſatiable pour le plaiſir, leur délicateſſe exceſſive, leur ambition déſordonnée les expoſent à mille revers, à mille mortifications qui leur ſont particulieres. La vie leur paroît une vanité, parce qu'ils n'ont d'autre occupation que celle de ſuivre la mode; parce que, cherchant ſans ceſſe à varier leurs plaiſirs, & roulant conſtamment dans le même cercle, ils ne trouvent que fatigue, qu'ennui, où ils eſpéroient de ne trouver que joie, que diverſité; parce qu'eſtimant leurs jouiſſances, non ſur leurs ſenſations, mais d'après le tarif de la mode, ils ſe croient malheureux dès qu'ils ne ſont plus admirés. Ce n'eſt ni le beſoin, ni la douleur qui excitent leurs plaintes; mais, quelque étrange que cette aſſertion puiſſe paroître, c'eſt une trop grande privation du beſoin & de la douleur; c'eſt l'ennui de ne rien faire; c'eſt l'irritation produite par ces humeurs ſtagnantes que l'aiſance & la

flatterie ont accumulées au dedans d'eux. Qu'ils ne cherchent donc point la ſource de leurs peines dans la vanité du monde, mais dans la vanité de leur ame. C'eſt leur imagination qui enfante tous les ſpectres qui les épouvantent; c'eſt leur imagination qui forme tous les nuages qui roulent ſur leurs têtes. Qu'ils appellent à eux la lumiere de la raiſon, & bientôt tous ces ſpectres s'évanouiront, bientôt tous ces nuages ſeront diſperſés. SERM. III.

Observons, en ſecond lieu, qu'entre les maux qu'on peut nommer réels, parce qu'ils ne doivent point leur exiſtence à l'imagination, & qu'on ne peut les éviter en rectifiant ſa façon de penſer, il en eſt beaucoup qui ſont le réſultat d'une mauvaiſe conduite. Les maladies, la pauvreté, les diſgraces, le déshonneur, loin d'être, dans tous les cas, le lot inévitable de l'humanité, ſont pour l'ordinaire le fruit du vice & du déſordre. L'intempérance engendre les maladies, le déſœuvrement produit la pauvreté, l'orgueil crée les

SERM. III.

diſgraces, la mauvaiſe foi couvre de déshonneur. Les paſſions déréglées conduiſent aux plus grandes folies, ces folies au crime, le crime au malheur. Et cependant combien d'hommes qui, après avoir été les propres artiſans de leur infortune, oſent encore déclamer avec amertume contre la rigueur de leur deſtinée, l'attribuer à la Providence, & calomnier la nature humaine, en la taxant de vanité! *L'homme fou commence par pervertir ſes voies, puis ſon cœur s'éleve contre l'Eternel.*

Quoique nous ne devions ces maux qu'à nous-mêmes, j'avoue cependant qu'il n'eſt pas toujours en notre pouvoir de nous en garantir. La perfection, dans tous les genres, eſt fort au deſſus de l'humanité. Quel eſt le ſage qui ne s'eſt jamais égaré? Quel eſt le juſte qui n'eſt jamais tombé en faute? Malgré cela, notre ſort eſt, à bien des égards, en nos mains; &, quelqu'imparfaits que nous ſoyons, une bonne ou une mauvaiſe conduite mettent une grande différence dans notre condition actuelle. L'expérience nous apprend chaque

jour qu'un eſprit bien réglé, qu'un cœur vertueux contribuent puiſſamment à adoucir les peines de la vie. *Autant la lumiere eſt au deſſus des ténebres, autant la ſageſſe eſt plus excellente que la folie. Les voies des méchans ſont comme les ténebres, ils ne ſavent pas ce qui les fait broncher; mais la juſtice de l'homme doit régler ſes voies, & celui qui marche dans la droiture, marche en ſûreté.* L'un porte ſes pas vers une région fertile & riante; l'autre s'égare au milieu des ronces & des précipices. L'un peut rencontrer par accident quelques obſtacles; l'autre y eſt inévitablement expoſé. Ne plaçons donc plus les maux qui ſont le partage de toute l'humanité, au même niveau que ceux qui ſont de notre ſeule création, & que nous pouvons nous épargner en grande partie, en ſollicitant le ſecours de Dieu, en uniſſant la prudence à la vertu. SERM. III.

Dirigeons enfin notre attention vers ces maux auſſi réels qu'inévitables, dont toute notre ſageſſe, toute notre vertu ne ſauroient nous garantir; ce ſont les ſeuls

SERM. I. III.

qui ſoient véritablement marqués du ſceau de la vanité humaine. Mais ils nous laiſſent une conſolation, conſolation qui, ſans prévenir ces chagrins, eſt bien propre à en alléger le poids; c'eſt la religion. Ce puiſſant correctif des miſeres de la vie, cette douce voix d'un Pere tendre & bienfaiſant, porte dans l'ame un noble courage qui la ſoutient au milieu de l'affliction. Ses promeſſes, ſes eſpérances ſont un rayon de joie qui pénetre & diſſipe la nuit du malheur. Si elle ne peut garantir l'homme vertueux de tout contretemps dans ſes recherches, elle regle du moins ſon humeur, de maniere qu'il parvient beaucoup plus aiſément à les vaincre que le méchant. Si elle ne peut lui épargner ce mécontentement qui accompagne tous les plaiſirs temporels, elle le corrige du moins par la jouiſſance pure & délicate des plaiſirs du cœur. Si elle ne peut lui aſſurer une conſtante poſſeſſion de ce qu'il aime, elle le conſole du moins quand il en eſt privé. Si elle ne peut changer la vanité du monde, du moins elle la balance par la paix & le

contentement qu'elle établit dans ſon ame. SERM. III.
Si elle ne peut lui offrir ce bonheur que l'homme deſire ſi vivement, & qui lui échappe ſans ceſſe, elle le conſole du moins par la ſatisfaction qu'il goûte dans la pratique de la vertu, & par la certitude du bonheur éternel qui en ſera la récompenſe. Pour vous convaincre de l'influence de la religion dans le malheur, comparez la conduite de l'eſclave du plaiſir, avec celle de ce digne obſervateur des loix de la juſtice, de la tempérance, de la piété, lorſque l'un & l'autre ſont expoſés aux ravages de la vanité humaine. Le premier vous préſentera un eſprit abattu, une humeur farouche; le ſecond, une ame courageuſe & réſignée. L'un, par ſes lamentations, excitera dans votre ame autant de mépris que de pitié; l'autre, par la nobleſſe avec laquelle il ſoutiendra le malheur, vous inſpirera le reſpect le plus profond, l'intérêt le plus vif. Les ſouffrances de celui-là l'aigriront, le porteront au murmure; les peines de celui-ci adouciront ſon caractere, purifieront ſon cœur,

SERM. III.

augmenteront ſes vertus morales. Oui, l'influence de la religion ſur la vanité du monde eſt ſi certaine, ſi puiſſante, que je ne crains point d'affirmer qu'un homme juſte trouve plus de ſatisfaction dans le cours même d'une carriere en apparence infortunée, que le méchant ne ſauroit en goûter au milieu de l'abondance & du plaiſir. C'eſt ce que nous apprend S. Paul. Arrivé au dernier terme de l'affliction, cet Apôtre élevoit cependant une voix auſſi ſatisfaite, auſſi triomphante, que s'il avoit remporté une victoire complete ſur les maux de la vie. *Il étoit affligé de toute maniere, mais non pas accablé; réduit à de grandes extrémités, mais non pas ſans reſſource; perſécuté, mais non pas abandonné; abattu, mais non pas perdu: car, quoique l'homme extérieur ſe détruiſît, l'intérieur ſe renouvelloit chaque jour.* Tel, quoique peut-être à un degré inférieur, tel eſt le pouvoir de la religion ſur le cœur de tout bon chrétien. En eſſuyant les larmes de ſes yeux, elle commence, dès ici-bas, l'office bienfaiſant qu'elle remplira dans toute ſon

étendue, lorſqu'il ſera arrivé à l'époque de la conſolation éternelle. SERM. III.

VOILA l'idée la plus juſte que nous puiſſions nous former de la vie humaine. Elle renferme ſans doute beaucoup de vanité; mais cette vanité dépend en grande partie de notre façon de penſer & d'agir. A l'homme vicieux, elle offre une ſuite continuelle de diſgraces, de mécontentemens. Aux gens de bien, elle préſente une ſucceſſion d'événemens heureux & malheureux, beaucoup de jouiſſances réelles, de grandes reſſources, mais des peines inévitables; car le ſort de l'humanité eſt d'unir la peine au plaiſir. De tout ce que nous venons de dire, concluons,

EN premier lieu, qu'il nous importe beaucoup de ne point nous attendre à jouir ici-bas d'un bonheur ſans mêlange. Rappellons-nous ſans ceſſe ce que nous ſommes, le ſéjour que nous habitons, les cauſes pour leſquelles notre nature a été ſoumiſe à tant d'infirmités, & les motifs qui engagent la

SERM. III. Sageſſe divine à la maintenir dans le même état. Tels ſont cependant les preſtiges de l'amour-propre, que, malgré que tous les hommes s'accordent à reconnoître la vanité du monde, il n'eſt aucun d'eux qui ne ſe flatte de faire une exception à la regle générale. Chacun entretient les plus belles eſpérances; &, loin d'avoir le plus léger doute ſur leur accompliſſement, ſi le préſent ne s'accorde point avec ſes deſirs, il dirige ſes penſées vers l'avenir, & ſe conſole par la chimérique idée que toutes ſes entrepriſes ſeront couronnées du ſuccès. Voilà la ſource fatale de ces regrets amers qu'on éprouve à la ſuite d'un projet échoué, d'une eſpérance évanouie. Voilà pourquoi les maux attachés à la vie humaine, dèja ſi cruels en eux-mêmes, deviennent alors inſupportables à ceux qui, loin d'y être préparés, n'en avoient pas même la plus légere idée. Nous ne pouvons conſerver notre tranquillité qu'autant que nous conſidérerons ſouvent le monde ſous ſon vrai point de vue. En effet, c'eſt s'expoſer au malheur, que d'exiger de lui plus d'avantages qu'il

ne peut en accorder. C'eſt détruire nos plaiſirs, que de les dévorer d'avance avec trop d'impatience. C'eſt ruiner le bonheur de notre vie, que de vouloir le porter au plus haut degré. Des jours ſereins, des jouiſſances calmes & modérées, voilà tout ce qu'il nous eſt permis d'eſpérer ſur cette terre. La paix & le contentement ſont notre partage ici-bas, plutôt que les tranſports de la félicité. La joie parfaite eſt réſervée pour les cieux.

SERM. III.

Mais, en évitant de conſidérer la vie humaine ſous un jour trop brillant, craignons, en ſecond lieu, de tomber dans l'autre extrême, & de nous abandonner au mécontentement, au murmure. J'en ai dit aſſez pour vous convaincre que, malgré la vanité du monde, notre condition actuelle eſt ſuſceptible de grandes jouiſſances. Que cette idée nous réconcilie donc avec notre ſort, & qu'elle réprime l'arrogance de nos plaintes. — Et qui es-tu, fils de l'homme! toi qui n'es ſorti de la pouſſiere que du jour d'hier, pour élever une voix

SERM. III.

téméraire contre ton Créateur, pour blâmer ſa providence de ce qu'elle n'ordonne pas tous les événemens ſelon tes deſirs? Quels ſont tes titres pour critiquer l'arrangement de l'univers, toi dont le partage eſt ſi fort au deſſus de ce que ta vertu te donne le droit d'attendre? N'eſt-ce donc rien que d'avoir été placé dans un monde où tout eſt grand, où tout eſt admirable? N'eſt-ce rien que d'être un des ſpectateurs de la Sageſſe divine, & de ſes œuvres magnifiques? N'eſt-ce rien que d'avoir le privilege de jouir de toutes les richeſſes que la main bienfaiſante de la nature a ſemées autour de toi? As-tu déja oublié toutes les heures que tu as paſſées dans l'aiſance, dans le plaiſir, dans la joie? Regardes-tu comme une faveur légere de la Miſéricorde divine, que d'avoir ſans ceſſe l'œil ouvert ſur toi pour te préſerver de tous les dangers qui t'environnent, &, ſi tu ne rejettes pas les ſecours qu'elle t'offre, pour te conduire enfin dans un monde plus heureux? Compare donc ta condition avec ton mérite, & rougis de tes murmures. Garde le ſilence.

Adore ton ſouverain Maître. Reçois avec reconnoiſſance les bienfaits qu'il t'accorde. Reſpecte ſa providence, même dans ſes refus; & quoiqu'il y ait dans le monde beaucoup de maux réels, penſe que ton Créateur eſt ſage, qu'il veut ton bonheur, & ſoumets-toi avec confiance à ſes décrets. SERM. III.

En troiſieme lieu, l'appréciation que nous avons faite de la vie humaine, nous conduit naturellement à rechercher les moyens les plus propres à en corriger la vanité. Il y a deux grands ſyſtêmes de conduite entre leſquels il faut faire un choix. L'un mene à la perfection de l'eſprit; l'autre à l'augmentation de la fortune. Le premier, qui n'eſt adopté que par un petit nombre de gens, a l'avantage précieux de former de bons principes, de régler les goûts, de perfectionner toutes les facultés intellectuelles: le ſecond, qui, dans tous les temps, fut celui de la multitude, n'offre d'autre utilité que de procurer les commodités & les plaiſirs de cette vie. Il eſt viſible que, ſi nous ſuivons ce dernier ſyſtême,

SERM. III.

nous rencontrerons, à chaque pas que nous ferons dans le monde, quelques-unes de ſes vanités; car le monde eſt la région où elles regnent, où elles déploient leur pouvoir malfaiſant. Il eſt vrai que ce ſeroit en vain que nous eſſaierions de détourner totalement notre attention du monde. Les nœuds qui nous lient aux objets qui nous entourent, ſont trop nombreux, trop intimes, pour que nous puiſſions les rompre ſans danger. Mais, quoique le ſoin de notre ame ne doive point être le ſeul objet de nos travaux, cependant, plus nous travaillerons à la perfectionner, plus nous approcherons de cette heureuſe indépendance du monde, qui nous éleve au deſſus des ſouffrances attachées à ſa vanité.

Cette ſage éducation, qui calme l'impétuoſité de nos paſſions & de nos deſirs, qui enrichit notre eſprit de connoiſſances utiles, qui fortifie notre cœur par des principes ſolides, & qui nous fait trouver en nous-mêmes une ſource abondante de jouiſſances, contribue bien plus efficacement à notre bonheur, que les biens de

la fortune. Réuniſſons donc, pour y parvenir, tous les ſecours que la religion & la vertu nous fourniſſent. *Gardons notre cœur plus que tout ce qu'on garde; car de lui procedent les ſources de la vie.* Conſidérons-le comme le plus précieux dépôt qui nous ait été confié; &, s'il ne nous eſt pas donné de commander aux circonſtances, cherchons du moins à nous commander à nous-mêmes. Que notre ambition ait pour objet, non d'obtenir des avantages momentanés qui ne ſont point à notre diſpoſition, mais d'obſerver tous nos devoirs avec cette exactitude, cette force d'ame que le ſecours divin ne nous refuſe jamais. Cherchons le vrai bonheur dans l'approbation publique, & dans le témoignage d'une bonne conſcience, plutôt que dans les vains applaudiſſemens de la flatterie ou du menſonge. Ne regardons comme un mal réel que celui qui eſt inſéparable de notre nature; & ne rangeons dans cette claſſe ni les épreuves que la Providence juge nous être ſalutaires, ni les injuſtices que les hommes nous font.

SERM. III.

SERM. III.

MAIS, pour exécuter avec ſuccès ce plan raiſonnable & courageux, joignons aux motifs que nous préſente la morale, ceux qui ſont du reſſort de la religion. Notre vertu eſt maintenant ſi imparfaite, la vanité humaine nous porte des coups ſi nombreux & ſi violens, que nous ne ſaurions nous paſſer de ſecours ſupérieurs pour ſoutenir notre conſtance. Or, quels ſecours plus efficaces pourrions-nous choiſir, que ceux qui nous ſont offerts par la religion chrétienne? Celui qui bâtit ſur un autre fondement, reconnoîtra au jour du jugement que ſa *maiſon ne repoſoit que ſur le ſable.* L'homme eſt porté par un inſtinct naturel à rechercher la protection d'un Être dont le pouvoir ſupplée à ſa foibleſſe. Tous les conſeils que nous pourrions lui donner pour fortifier ſon ame, ſuppoſent cette reſſource, & en reçoivent leur principale efficacité.

Voulons-nous donc demeurer inébranlables au milieu des dangers & des malheurs inhérens à la condition humaine? ne perdons jamais de vue les objets ſublimes que le

le chriſtianiſme préſente à notre contemplation. Entretenons, autant que notre nature le permet, une correſpondance intime avec le Pere des eſprits, par la piété & la priere; par notre dévouement à ſa ſainte volonté, & notre confiance en ſes promeſſes; par le ſentiment de ſa préſence auguſte, & nos efforts continuels pour obtenir ſa grace & ſes faveurs. Offrons au bienheureux Rédempteur du monde un reſpect profond, une foi vive, une confiance ſans bornes, encouragés par les idées ſublimes qu'il nous a données de la Miſéricorde divine, & par la promeſſe poſitive qu'il nous a faite de nous préparer, dans le royaume de Dieu, une demeure plus honorable & plus heureuſe. Alors notre vertu, fondée ſur la piété, parviendra au plus haut terme; alors, animés par l'eſprit de la vraie religion, & guidés par les principes les plus raiſonnables, nous marcherons d'un pas aſſuré au travers de cette région, où le plaiſir eſt mêlé avec la peine, & l'eſpérance avec la crainte; juſqu'à ce

SERM. III.

SERM. III. que nous arrivions à l'époque heureuſe où le nuage, dont la vanité du monde couvre la vie humaine, ſera totalement diſſipé, & où la lumiere éternelle de la vérité éclairera toutes les œuvres de Dieu, & tous ſes deſſeins ſur nous.

SERMON IV.

JESUS COMPATISSANT aux FOIBLESSES HUMAINES.

Prononcé un jour de Communion.

HÉB. IV, 15.

Nous n'avons point un ſouverain Sacrificateur incapable de compatir à nos maux, puiſqu'il a été éprouvé comme nous par toutes ſortes de tentations, ſi l'on en excepte le péché.

LORSQUE nous comparons les conſeils de la Providence avec les projets humains, nous y remarquons une différence auſſi ſenſible qu'entre les productions de la nature & celles de l'art. Les ouvrages de l'art peuvent paroître, à la premiere vue, plus beaux, plus finis que ceux de la nature: mais ſi l'œil, aidé d'un inſtrument qui

SERM. IV.

SERM. IV.

groſſit les objets, en recherche la contexture, il découvre bientôt que ceux qui paſſent pour des chefs-d'œuvre, ſont rudes & couverts de taches. Il n'en eſt pas de même des productions de la nature; plus on les obſerve, plus on en admire la perfection; & celles qui ſemblent défectueuſes ou groſſieres, parce qu'on ne les conſidere que ſuperficiellement, offrent l'organiſation la plus ſymmétrique, & la délicateſſe la plus merveilleuſe, quand on en étudie les détails. Tel eſt encore le ſort de la plupart de nos ſyſtêmes ſur l'adminiſtration publique; ils paroiſſent, dans la théorie, également plauſibles & profonds: mais, quand on travaille à les exécuter, on reconnoît bientôt leurs défauts, & les bornes de la raiſon humaine. Au contraire, les diſpenſations de la Providence, qui, au premier coup d'œil, ſemblent fournir les plus fortes objections contre la bonté & la ſageſſe divine, mettent ces deux perfections dans le jour le plus frappant, lorſqu'on les conſidere dans leurs rapports & dans leurs conſéquences.

Dieu manifeſté dans la chair, fut un ſcandale pour les Juifs, & une folie pour les Grecs. Cet événement heurta tous les préjugés qu'une connoiſſance très-bornée de la religion & de la philoſophie entretenoit dans leur ame. S'ils ſentoient la néceſſité qu'un Être d'un ordre ſupérieur vînt rétablir l'homme dégénéré dans ſa dignité primitive, ils en concluoient qu'il deſcendroit des cieux avec tout l'éclat de la Majeſté divine. *Mais les penſées de Dieu ne ſont point les penſées de l'homme.* La Sageſſe divine jugea convenable que le Sauveur du genre humain fût ſemblable *en toutes choſes* à ceux qu'il venoit ſauver. Elle voulut qu'il vécût comme un homme parmi les hommes, afin de répandre l'inſtruction de la maniere la plus perſuaſive; qu'il ajoutât à cette inſtruction la grace & la force de ſon propre exemple; qu'il accommodât cet exemple aux ſituations les plus délicates & les plus difficiles de la vie humaine; qu'en ſouffrant une mort douloureuſe, il nous apprît comment il faut ſouffrir, comment il faut mourir;

SERM. IV.

& que, pour expier nos péchés de la maniere la plus efficace, il deſcendît ſur la terre, revêtu du même corps avec lequel nous offenſons la Divinité.

A ces deſſeins ſi dignes de Dieu, que le Chriſt accomplit par ſon incarnation, notre texte en ajoute un autre de la plus haute importance. La vie humaine eſt un état de ſouffrances & de douleurs pour les gens de bien, ainſi que pour les méchans. Leur fournir des conſolations & des encouragemens propres à les ſoutenir dans ces épreuves, voilà un des plus grands objets de la miſſion du Sauveur. Pour y parvenir, il s'eſt revêtu de l'emploi de ſouverain Sacrificateur, ou de Médiateur entre Dieu & l'homme; & les conſolations qu'il nous offre en cette qualité, ſont proportionnées à la fermeté avec laquelle nous nous confions en ſon pouvoir & en ſa compaſſion. Son pouvoir eſt déſigné dans le verſet qui précede notre texte. *Puiſque nous avons*, dit S. Paul, *un ſi grand ſouverain Sacrificateur qui a pénétré les cieux, ſavoir Jeſus le Fils de Dieu*, quel uſage

devons-nous faire de cette vérité importante ? *Demeurons inébranlables dans la foi que nous profeſſons.* Mais, quoique la certitude que notre ſouverain Sacrificateur eſt *le Fils de Dieu*, & qu'il *a pénétré les cieux*, ſoit bien propre à nous raſſurer, elle n'eſt cependant pas ſuffiſante pour nous engager à mettre en lui ſeul notre confiance. Car, comme l'Apôtre l'obſerve plus bas, il convient *qu'un ſouverain Sacrificateur ſoit pris entre les hommes, afin qu'il ait du ſupport & de la compaſſion pour ceux qui pechent par ignorance & par erreur, comme étant lui-même environné de foibleſſes.* En conſéquence, afin de nous convaincre que notre ſouverain Sacrificateur poſſede au plus haut degré cette miſéricorde & cette compaſſion, S. Paul nous dit qu'*il a été capable de compatir à nos maux, & qu'il a été éprouvé comme nous par toutes ſortes de tentations.* C'eſt cette diſpoſition de notre Sauveur adorable dont je me propoſe de vous faire ſentir aujourd'hui les heureux effets : & pour y parvenir, je développerai, en premier lieu, les faits indiqués dans notre

SERM. IV.

SERM. IV.

texte; je montrerai enſuite comment ils prouvent que Jeſus-Chriſt uſera de compaſſion à notre égard, & de quelle maniere il ſe ſervira de cette vertu pour conſoler les gens de bien, & pour fortifier leur courage au milieu des viciſſitudes de la vie humaine.

JESUS-CHRIST a compati à nos maux: Cette aſſertion de notre texte annonce clairement qu'il a éprouvé, & les douleurs phyſiques, & les peines de l'ame, qui ſont le partage de l'humanité. En prenant un corps ſemblable au nôtre, il ſe ſoumit à toutes les infirmités auxquelles notre nature eſt expoſée. Il ne choiſit point une condition illuſtre ou opulente, pour ſe garantir des privations qui aſſaillent l'homme ſur cette terre. Il ne rechercha ni la protection, ni l'amitié des perſonnes diſtinguées par leur rang ou par leur fortune, afin de partager leur pouvoir & leurs jouiſſances. Mais il naquit dans un état abject, il s'accoutuma dès l'enfance au travail, & ſe ſoumit à toutes les rigueurs d'une vie pauvre &

laborieuſe, parce qu'elle eſt celle de la claſſe la plus nombreuſe du genre humain. Tout ce que peuvent offrir de plus pénible le mépris des parens ou l'ingratitude des amis, les dédains de l'homme orgueilleux ou les inſultes de l'homme abject, les affronts les plus cruels ou les ſouffrances les plus aiguës, Jeſus l'éprouva dans toute ſon énergie. Quoique ſa vie ait été courte, il connut toutes les infirmités humaines. Nous ne ſaurions même être réduits à aucune ſituation ſi pénible, qu'il n'y ait paſſé avant nous. Dire que l'excellence de ſa nature le mit au deſſus de la douleur & de l'affliction, ce ſeroit avancer une abſurdité démentie par toutes les circonſtances de ſa vie & de ſa mort. Si cela eût été, il n'auroit ſouffert qu'en apparence ; ſa réſignation, ſon courage n'auroient aucun mérite, & ne pourroient nous ſervir de modele : ſuppoſition d'autant plus fauſſe, que pluſieurs faits prouvent que Jeſus étoit d'une ſenſibilité tendre & délicate. Jamais il n'affecta cette ſtoïque indifférence, dont pluſieurs philoſophes de l'antiquité ſe ſont

SERM. IV.

SERM. IV.

vainement glorifiés. Il ſentoit comme un homme, & ſympathiſoit aux émotions des autres hommes. En diverſes occaſions, il *eut l'eſprit troublé, il gémit, il pleura.* Son agonie, dans le jardin des oliviers, offre le tableau touchant de l'innocence aux priſes avec la douleur. Elle préſente les plus violens combats entre la crainte de ſouffrir, & le ſentiment du devoir ; l'homme luttant un inſtant avec la foibleſſe de ſa nature, mais revenant bientôt à la vertu, & s'élevant au deſſus des objets effrayans qui ſont devant ſes yeux. *Pere ! s'il eſt poſſible, que cette coupe paſſe loin de moi ; cependant, non point ce que je veux, mais ce que tu veux. Que ta volonté ſoit faite, & non la mienne.* Tel fut notre Sauveur. *Il compatit à nos infirmités. C'étoit un homme de douleur, un homme qui ſavoit ce que c'eſt que la langueur.*

Notre texte ajoute qu'il fut éprouvé par *toutes ſortes de tentations.* Nous ſommes *tentés*, ſelon le langage de l'écriture, lorſque notre vertu eſt ſoumiſe à des épreuves accompagnées de combats & de difficultés.

Quoique notre Sauveur n'ait pu être expoſé à aucune de ces épreuves, par la dépravation de ſon cœur, il ſe trouva néanmoins dans des ſituations où la vertu n'échoue que trop ſouvent. Toute ſa vie fut une ſuite de tentations; c'eſt-à-dire, ſa conſtance fut miſe à l'épreuve la plus dangereuſe, par les obſtacles qui l'arrêtoient à chaque pas. Il ſouffrit des affronts réitérés de ſes amis & de ſes ennemis. Son penchant à faire du bien rencontra toujours l'oppoſition la plus dure, la plus opiniâtre. Plus d'une fois ſollicité par une multitude ignorante, il fut tenté d'accepter les honneurs conférés aux monarques de la terre. Plus ſouvent, fatigué des inſultes d'une multitude aveugle & brutale, il fut tenté d'abandonner un emploi qui l'expoſoit à tant d'ennuis. Les puiſſances des ténebres réunirent leurs efforts à ceux du monde, pour le vaincre & le terraſſer. *Il fut conduit dans le déſert*, &, au milieu des horreurs de cette ſolitude, *il fut tenté par le démon.* Il ſemble que cet ennemi formidable du genre humain ait reçu de Dieu la permiſſion d'exercer

SERM. IV.

ſur le Chriſt, d'une maniere extraordinaire, ſa malice & ſon pouvoir, afin que l'épreuve du Sauveur fût plus complete, & ſa victoire plus ſignalée.

Notre Seigneur connut donc, par ſa propre expérience, tous les découragemens, toutes les tentations auxquels la vertu peut être expoſée. Quoiqu'il n'ait point participé à la corruption humaine, il en éprouva toutes les foibleſſes. Il ſentit la violence des paſſions. Il ne fut à l'abri, ni des combats opiniâtres que le monde & les puiſſances des ténebres livrent à l'homme, ni des commotions violentes qu'ils excitent dans ſon cœur. Nos tentations ont, il eſt vrai, une différence remarquable avec celles de J. C. Quoiqu'il *ait été éprouvé, comme nous*, de toute maniere, il faut cependant *en excepter le péché.* Quoique l'attaque ait été auſſi vive, l'iſſue ne fut point la même. Nous ſommes ſouvent vaincus : il triompha toujours. Mais cette différence n'affoiblit point ce que nous avons avancé. En effet, le péché reſſerre, endurcit le cœur. Chaque victoire qu'il remporte ſur notre ame, lorſqu'elle

cede à ſes tentations, dégrade ſes facultés, & en efface ce caractere de généroſité, de bienveillance, que la main de la nature y avoit gravé en traits de feu. Si nous ſommes fondés à croire, de ce que notre Seigneur *éprouva, comme nous, toutes ſortes de tentations*, qu'il verra nos foibleſſes d'un œil de ſympathie; comme il a été tenté, *ſans ſe livrer au péché*, nous avons lieu d'eſpérer que cette ſympathie nous ſera d'autant plus avantageuſe, qu'elle a été parfaite & ſans alliage.

APRÈS avoir développé les faits indiqués dans notre texte, voyons comment nous pouvons en conclure que notre Sauveur uſera de compaſſion à notre égard, & de quelle maniere il ſe ſervira de cette vertu pour conſoler les gens de bien au milieu des viciſſitudes de la vie humaine.

C'eſt une opinion auſſi vraie que générale, que l'expérience de l'infortune humaniſe le cœur. L'homme ne peut apprendre qu'à l'école de l'affliction à compatir aux maux de ſes ſemblables. C'eſt ce que Moïſe

SERM. IV.

nous enſeigne, lorſque, défendant au peuple d'Iſraël de maltraiter l'étranger, il allegue ce motif: *Car vous ſavez ce que c'eſt que d'être étranger, puiſque vous l'avez été vous-mêmes en Egypte.* * Les affligés connoiſſent bien ce pouvoir du malheur, quand ils vont chercher des conſolations auprès des perſonnes qui l'ont éprouvé avant eux; quand ils fuient celles qui ont toujours été dans la proſpérité, ou qu'ils les regardent d'un œil de ſoupçon, perſuadés qu'elles ne feront aucun cas de leurs plaintes, parce qu'elles n'ont nulle idée de ce qu'ils ſouffrent. Rien n'eſt donc plus propre à alléger les chagrins nombreux de la vie, que cette penſée, que l'Être excellent qui intercede pour nous auprès de Dieu, partagea nos ſouffrances, lorſqu'il traverſa cette vallée de larmes.

Mais, dira-t-on peut-être, étoit-il néceſſaire que le Chriſt prît notre nature pour en connoître les infirmités? N'étoit-il pas initié à tous les myſteres de la conſtitution humaine, avant de deſcendre des cieux?

* Exod. XXIII, 9.

Avoit-il beſoin, pour regarder nos maux d'un œil de ſympathie, de faire l'expérience de notre foibleſſe? cette expérience pouvoit-elle même ajouter à la bienveillance d'un Être déja ſi parfait? — Non: s'il conſentit à *compatir à nos maux, & à être éprouvé, comme nous, par toutes ſortes de tentations*, ce ne fut point pour ſe familiariſer avec les ſecrets de la nature humaine, mais pour nous convaincre qu'il l'a parfaitement connue; ce ne fut point pour acquérir un nouveau degré de bonté, mais pour nous inſpirer une plus ferme confiance en cette bonté qu'il poſſédoit déja, & pour imprimer cette vertu dans nos cœurs avec plus d'énergie & d'efficacité. SERM. IV.

La défiance eſt la foibleſſe du malheureux. Il n'a que trop de penchant à bannir l'eſpérance de ſon cœur, à l'ouvrir à la crainte, aux ſoupçons, à imprimer les couleurs lugubres de ſon ame ſur tous les objets qu'on lui offre pour le conſoler. Les idées ſublimes que l'écriture lui donne de la Divinité, l'encouragent ſans doute à tout attendre de ſa bonté. Mais l'eſſence

SERM. IV. d'un Être tout-puiſſant, qui habite le ſéjour inacceſſible de l'éternité, qu'*aucun homme n'a vu ni ne peut voir*, eſt plus propre à effrayer ſon intelligence timide & bornée, qu'à le raſſurer. La bonté qui en fait partie, eſt une bonté d'une eſpece nouvelle & inconnue. Tout ce qui procede d'une nature ſi ſupérieure à la ſienne, lui inſpire un ſentiment de crainte peu compatible avec l'eſpérance. C'eſt par cette raiſon que l'ancien Teſtament repréſente ſouvent l'Être ſuprême avec les attributs de l'homme, afin de jeter un voile ſur ſa grandeur, & de mettre ſa bonté à notre foible portée. Il lui prête les entrailles d'un ami, la pitié d'un pere, les ſoupirs d'un homme affligé. Mais nous appercevons aiſément que ces attributs ne ſont que des figures & des alluſions. La confiance qu'ils inſpirent n'eſt ni préciſe, ni conſolante. Ils livrent l'ame à une incertitude pénible, & à la crainte, plus pénible encore, de ſe tromper dans l'interprétation des allégories ſous le voile deſquelles la Miſéricorde divine eſt cachée. Mais l'évangile, mettant à notre portée l'objet de notre confiance,

confiance, l'a fait ſervir, de la maniere la plus efficace, à notre conſolation, à notre encouragement. Ces tendres ſentimens, qui nous ſont ſi bien connus, & qui ne ſont attribués à la Divinité que d'une maniere figurée, ont tous été réunis dans l'ame de notre grand Médiateur. Sa bonté eſt la bonté de la nature humaine parvenue au plus haut degré de la perfection. C'eſt cette bonté dans l'exercice de laquelle notre cœur trouve tant de plaiſirs: je parle de la compaſſion pour l'infortuné; compaſſion d'autant plus ſincere, d'autant plus puiſſante, que Jeſus s'y eſt formé à l'école la plus inſtructive, l'expérience du malheur. SERM. IV.

C'eſt pour cette raiſon que, *puiſque la chair & le ſang ſont le partage de tous les enfans d'Adam, Jeſus-Chriſt a participé comme eux aux mêmes choſes: il eſt devenu parfaitement ſemblable à ſes freres, afin qu'il fût un ſouverain Sacrificateur, miſéricordieux, auſſi bien que fidele.* Lorſque nous conſidérons ſous ce point de vue le motif qui l'engagea à prendre notre nature, que la Providence nous paroît aimable &

bienfaiſante ! Avec quelle ſollicitude elle travaillé au grand ouvrage de notre rédem tion ! Avec quelle ſageſſe elle l'a établi ſ le plan le plus propre à bannir toute d fiance, à raſſurer l'eſprit le plus timid à conſoler le cœur le plus affligé ! Et qu'el eſt naturelle cette exhortation que l'Apôt nous adreſſe dans les paroles qui ſuive immédiatement notre texte, *de nous appr cher avec confiance du trône de la grac afin d'obtenir miſéricorde, & de trouv grace pour être ſecourus dans le beſoin !* I vérité que je viens d'établir, nous autori donc à nous livrer ſans réſerve à l'eſpéranc

I. QUE dans l'examen de nos erre & de nos infirmités, notre ſouverain J mettra dans la balance de la juſtice l perfection de notre nature ; qu'il diſtinq avec bonté ce qu'il y a de foible notre conduite, de ce qu'il peut y d'obſtinément criminel ; & qu'il n'e de nous qu'une obéiſſance, qu'une proportionnées à nos forces, à nos tances. Le Dieu que nous adorons

de quoi nous ſommes faits, & ſe rappelle que nous ne ſommes que poudre; & le Médiateur, par l'intervention duquel nous l'adorons, *a compati à nos infirmités.* Quoi de plus propre à nous encourager au devoir de la piété, à enflammer nos cœurs d'amour, à en bannir toute crainte! Les perſonnes les plus vertueuſes ſont les plus promptes à ſe laiſſer abattre par le ſentiment de leur fragilité. Tandis que l'homme vain & ſuperficiel ſe conſidere dans le jour le plus favorable, & ſe croit aſſuré que Dieu voit ſa conduite d'un œil très-ſatisfait, la plus légere faute ſuffit pour alarmer un cœur humble & ſcrupuleux; par la même raiſon que les corps groſſiers ſont peu ſuſceptibles d'impreſſion, tandis que ceux dont la contexture eſt plus délicate ſont aiſément affectés, & qu'une légere tache eſt viſible ſur une ſurface dont le poli eſt parfait. Mais, quoique la religion ajoute infiniment à la ſenſibilité morale, néanmoins elle n'excuſe nullement ceux qui ſe livrent à des craintes exceſſives & ſuperſtitieuſes. Cette humilité qui bannit la

SERM. IV.

SERM. IV.

préſomption, & cette défiance qui engage à être toujours ſur ſes gardes, ne peuvent que nous fortifier dans l'exercice de la piété; tandis que les ſoupçons qui conduiſent au découragement, ſont injurieux à Dieu, nuiſibles à nous-mêmes, oppoſés au ſyſtême de miſéricorde qui vient d'être développé.

Vous vous reprochez, lorſque vous rempliſſez les devoirs du culte religieux, que vos eſprits ſont affaiſſés ſous le poids de mille ſoucis, de mille chagrins; qu'il n'y a point de ſuite dans vos penſées, ni d'elévation dans vos ſentimens; que, malgré les plus grands efforts, vous ne pouvez parvenir à fixer votre attention, à la diriger vers le Roi de l'univers, & à lui adreſſer vos prieres avec la chaleur, avec l'attendriſſement dont il eſt digne. Cette foibleſſe d'ame, ces écarts de votre imagination, vous les regardez comme un très-grand péché; vous les conſidérez comme les ſymptomes d'un cœur endurci, d'une corruption incurable; & vous en concluez, avec la douleur la plus amere, que Dieu vous a abandonnés. — Banniſſez ces craintes

chimériques, ames timorées; elles ſe réfutent d'elles-mêmes. Si vous étiez parvenus à ce point de dépravation, vous auriez perdu juſqu'au ſentiment de vos fautes. Les pleurs que vous fait répandre l'idée que votre cœur eſt endurci, ſont une preuve évidente qu'il eſt, dans ce moment, déchiré par la contrition & le repentir. — Eſt-il aucun de ces mouvemens d'angoiſſe & de perplexité que n'ait éprouvé avant vous Celui qui, dans l'époque la plus critique de ſa vie, *fut ſaiſi de frayeur & d'abattement;** Celui qui fut obligé de ſe plaindre que *ſon ame étoit triſte juſqu'à la mort*, & de reconnoître que, quoique *ſon eſprit fût fort, ſa chair étoit foible?* Si vous étiez appellés à rendre compte de votre conduite à un Être qui n'eût jamais fait l'épreuve de la foibleſſe humaine, vous ſeriez excuſables d'éprouver cette défiance & cette terreur, quand vous vous approchez de lui. Mais votre Sauveur charitable, qui ſe rappelle les combats de ſon propre cœur, ne vous traitera ſûrement pas comme un

SERM. IV.

* Marc, XIV, 33.

SERM. IV.

maître dur & ſans pitié. Connoiſſant les replis les plus ſecrets de la nature humaine, il démêle la ſincérité de vos intentions; il aſſiſte aux combats que vous livrez à vos penchans vicieux; il ſait qu'une grande partie de vos paſſions & de vos déſordres ne doit point être attribuée à votre volonté, mais à un corps infirme ou malade, mais à un eſprit foible ou bleſſé: il eſt donc fort éloigné de prendre occaſion de écarts que vous déplorez, pour rejeter les efforts que vous faites pour le ſervir. Il entend ces ſoupirs ſecrets que vous ne pouvez exprimer par des mots, ou raſſembler en forme de priere: & ces larmes de repentir, que votre conſcience vous fait répandre, plaident plus puiſſamment votre cauſe, que tous les diſcours juſtificatifs que vous pourriez lui adreſſer.

II. L'EXPÉRIENCE que notre Sauveur a faite de la miſere humaine, nous donne l'eſpoir le mieux fondé, qu'il regardera notre état actuel avec trop de compaſſion, pour le rendre encore plus déplorable, en

le chargeant de maux inutiles. Il n'ajoutera pas ſans néceſſité l'affliction à l'affliction. *Il ne briſera pas le roſeau déja caſſé ;* il ne terraſſera point l'homme qui chancele. Dans le cours de l'adminiſtration qu'il exerce ici-bas avec tant de ſageſſe, il joint, il eſt vrai, l'adverſité aux moyens qu'il emploie pour nous perfectionner. Il eſt des épreuves de vertu que tous les hommes ſans exception doivent ſubir. La route que notre divin Médiateur a ſuivie pour arriver au ſéjour de la gloire, étoit ſemée de mille périls ; & ſon intention, en devenant notre compagnon d'infortune, fut de rendre notre ſort moins cruel à nos yeux. Il ennoblit l'adverſité en la partageant. Il éleva la pauvreté au deſſus du mépris, en la choiſiſſant pour ſa propre condition. La ſévérité de ſes épreuves allege le poids des nôtres. Lorſqu'un général d'armée couche ſur le même ſol, boit de la même eau, & porte la même armure que le dernier de ſes ſoldats, aucun d'eux a-t-il le droit de murmurer des privations qu'il endure ?

SERM. IV.

Quelles que ſoient les afflictions que

SERM. IV.

notre Seigneur jugera nous être néceſſaires; ſoyons donc aſſurés qu'il ne nous y ſoumettra point avec l'autorité d'un maître dur & impérieux, mais avec la tendreſſe d'un ami, auquel l'expérience a appris quelles bleſſures chaque coup de l'adverſité fait ſur le cœur. Il ne nous frappera pas avec plus de violence que nous ne pourrons le ſupporter. *Quoiqu'il envoie la peine, il aura compaſſion de nous, ſelon la grandeur de ſes tendres miſéricordes.* Son état ſeul eſt changé, & non ſa nature. Malgré ſon triomphe glorieux, il conſerve dans le ciel la même compaſſion qu'éprouvoit ſur la terre l'*Homme de douleur.* Il ne tient point à honte *de nous appeller ſes freres.** Il regarde avec la ſympathie d'un ami *ces jours courts & mauvais* qui reſſemblent aux ſiens, & qui ſont le partage des juſtes durant leur pélerinage dans cette vallée de miſeres.

N'attendons cependant pas de ſa compaſſion cette indulgence ſans diſcernement, & ces ſecours déplacés avec leſquels les hommes offenſent ſouvent les objets de leur

* Héb. II, 11.

aveugle pitié. Ce ſont des intérêts d'une toute autre importance que le bonheur actuel des gens vertueux, qui fixent ſon attention. Lorſque, dans l'impatience de la douleur, nous nous écrions : *A-t-il oublié d'être gracieux ? a-t-il, dans ſa colere, fermé ſes tendres miſéricordes ?* nous ne nous rappellons ſans doute pas dans quelles mains notre ſort eſt placé. Il n'a rien perdu de ſa compaſſion, lors même qu'il en cache ſoigneuſement les effets. Il n'en a point interrompu le cours, quoique les canaux qui la conduiſent à nous ſoient trop profonds pour que nous puiſſions les diſcerner. Dans l'ignorance où nous ſommes maintenant ſur ce qui eſt bon ou mauvais pour nous ici-bas, qu'elle eſt donc conſolante cette penſée ſublime, que le gouvernement immédiat de l'univers eſt placé dans les mains de l'Ami le plus attentif, le plus compatiſſant du genre humain ! qu'elle eſt propre à adoucir l'amertume du malheur ! qu'elle réuſſit bien à concilier les terribles diſpenſations de la Juſtice divine, avec les idées touchantes de tendreſſe & d'humanité !

SERM. IV. III. SOYONS intimement perſuadés que, dans toutes nos infirmités, dans toutes nos tentations, dans tous nos chagrins, notre divin Sauveur ne nous refuſera ni ſa protection, ni ſon appui. *Ayant été lui-même éprouvé par les ſouffrances, il eſt capable de ſecourir ceux qui ſont éprouvés de la même ſorte.* Il a toutes les qualités convenables pour remplir ce devoir de bienfaiſance. Il connoît exactement où la plaie ſaigne, où le fardeau bleſſe, quel eſt le baume qui convient le mieux à nos maux, & comment il doit l'appliquer pour qu'il produiſe le plus grand effet. Nous ne ſaurions, il eſt vrai, nous rendre raiſon de la maniere dont il l'inſinue dans le cœur; mais notre ignorance ne prouve rien contre la certitude du fait. Les moyens que la Puiſſance divine emploie pour agir dans le monde phyſique, ne ſont pas moins myſtérieux que ceux par leſquels ſon eſprit s'exerce ſur le monde moral. Si nous ne connoiſſons la cauſe d'aucun des phénomenes que la nature offre chaque jour à nos yeux; ſi nous ne pouvons découvrir comment une graine preſque

imperceptible produit un arbre majeſtueux, comment le foible enfant acquiert la force & la ſtature de l'homme, eſt-il étonnant que nous ne puiſſions pas expliquer comment Jeſus ſoutient notre vertu & fortifie notre conſtance ? Si un homme ſage ou adroit peut, par ſes conſeils & ſes inſinuations, prendre un empire abſolu ſur l'eſprit de ſes ſemblables, pourquoi les inſinuations & les conſeils de Dieu ne produiroient-ils pas le même effet ? N'en doutons pas ; le Pere des eſprits a mille moyens de pénétrer dans les eſprits qu'il a faits. Il peut les gouverner à ſon gré, & leur donner tous les ſecours qu'il juge néceſſaires à leur bonheur, ſans altérer leur conſtitution, ſans dégrader leurs facultés intellectuelles. SERM IV.

Il n'eſt donc point difficile d'expliquer la raiſon pour laquelle, malgré les idées différentes que le genre humain a eues ſucceſſivement ſur la Divinité & ſur l'avenir, l'on retrouve chez toutes les nations des traces indélébiles de cette opinion primitive, que le ciel communique des ſecours immédiats à l'homme vertueux dans la

SERM. IV.

détreſſe. Ce ſentiment eſt ſi conforme à l'impreſſion naturelle que la Bonté divine fait ſur notre cœur, qu'il a été adopté avec enthouſiaſme par les poëtes & les philoſophes de l'ancien temps, & qu'ils l'ont exprimé très-ſouvent dans leurs chants & dans leurs écrits. Mais ce qui n'étoit pour eux qu'une conjecture vague, ou qu'une eſpérance ſans fondement, l'Evangile le préſente comme une vérité inconteſtable. Non ſeulement il fait aux chrétiens la promeſſe poſitive que Dieu les aſſiſtera dans leurs beſoins, mais il confirme cette promeſſe par un argument bien propre à porter la conviction dans tous les cœurs. Si notre Sauveur a éprouvé combien la nature humaine eſt inſuffiſante pour ſurmonter les difficultés dont elle eſt environnée, refuſera-t-il à ſes diſciples cette grace ſans laquelle il ſait qu'ils ſuccomberont? Si, à l'époque de ſa tentation & de ſon agonie, un Ange fut envoyé des cieux *pour le fortifier*, * ne chargera-t-il pas de ſon côté un meſſager céleſte, de porter les mêmes

* Luc, XXII, 43.

ſecours à ceux qu'il nomme ſes freres? Pourrions-nous croire que celui qui *s'eſt chargé de nos langueurs, & qui a partagé nos infirmités*, nous verra, du haut de la gloire où il eſt parvenu, lutter contre la tempête de l'adverſité, travailler à ſuivre ſes traces dans le ſentier eſcarpé de la vertu, en butte aux traits multipliés que nous lancent les puiſſances des ténebres, & que, loin d'avoir pitié de notre détreſſe, loin d'écouter nos ſupplications, il demeurera tranquille ſpectateur de ce combat inégal, ſans nous accorder des ſecours ſuffiſans pour ſoutenir notre foibleſſe, & ſa protection pour nous mettre à l'abri des ennemis dont nous ſommes environnés? Où ſeroit alors la bienveillance du Dieu de charité? où ſeroit la compaſſion de ce Médiateur, qui apprit à être miſéricordieux à l'école du malheur? Loin de nous ces injuſtes ſoupçons ſur le Libérateur du genre humain! — Combattons ſelon nos forces, & nous ſerons aſſiſtés. Prions, & nous ſerons exaucés; car nous avons dans le ciel un Ami tendre, qui offre lui-même nos prieres

SERM. IV. à ſon Pere, & qui les appuie de ſon interceſſion. Ceux-ci, dira-t-il, ſuivent mes traces ſur la terre ; ils paſſent maintenant ce chemin ſemé de tentations & de calamités que j'ai franchi à mon tour : *je ne ſuis plus au monde, mais pour eux ils y ſont. Pere ſaint ! ils étoient à toi, & tu me les a donnés. Conſerve-les en ton nom, ſanctifie-les par ta vérité, préſerve-les du mal, afin que là où je ſuis, ils y ſoient avec moi, & qu'ils voient la gloire que tu m'as donnée.* *

Telles ſont les conſolations que nous offre la certitude que notre Sauveur a participé aux infirmités de la nature humaine, & tel eſt le moyen de les appliquer aux ſituations les plus pénibles, les plus douloureuſes de la vie humaine.

PLUS nous réfléchiſſons à l'importante doctrine que nous venons de développer, plus nous jugeons néceſſaire de prévenir les dangereuſes applications qu'on pourroit en faire. L'aſpect aimable ſous lequel elle

* Jean, XVII.

préſente la clémence de notre Sauveur, ſemble autoriſer quelques perſonnes à ſe livrer au chimérique eſpoir, que l'expérience que Jeſus a faite de la fragilité humaine, l'engagera à excuſer tous les crimes. Mais qu'elles apprennent ces perſonnes-là, que ſa compaſſion differe totalement de cette indulgence capricieuſe & ſans diſcernement qui range dans la même claſſe les crimes & les foibleſſes. C'eſt la compaſſion d'un Juge impartial, éclairé par la ſageſſe, & guidé par l'intégrité, qui jette un voile ſur les foibleſſes de l'homme droit, mais qui n'excuſe point les péchés du préſomptueux, bien moins encore les crimes de ceux qui s'encouragent au mal, par l'eſpérance qu'ils ſeront traités avec douceur. SERM. IV.

Vous dont le déſordre eſt volontaire, & le cœur ſans remords, comment pouvez-vous alléguer pour excuſe la foibleſſe de votre nature? comment oſez-vous eſpérer qu'elle juſtifiera des fautes multipliées, & commiſes avec délibération? Quelles que ſoient les infirmités qui en ſont inſéparables, obligent-elles jamais perſonne à être

SERM. IV.

méchant ? Loin que l'étude que nôtre Sauveur a faite de la nature humaine autoriſe en aucune maniere cet eſpoir préſomptueux, ne doit-elle pas plutôt vous remplir de terreur & d'effroi ? En effet, que prouve-t-elle ? que perſonne n'eſt plus propre à eſtimer à leur valeur réelle les divers caracteres des hommes, & à marquer les limites qui ſéparent la foibleſſe d'avec la perverſité. Puiſqu'il connoît, d'après ſes propres ſenſations, toutes les œuvres du cœur humain, il diſtinguera clairement combien votre humeur differe de la ſienne. Il découvrira ſans peine que c'eſt le vice que vous aimez, & non la vertu ; & qu'au lieu de réſiſter à la tentation, vous réſiſtez à votre conſcience. Il jugera que vos infirmités ne ſauroient excuſer votre dépravation ; que la cauſe réelle de vos égaremens n'eſt pas que vous ne pouvez faire mieux, mais que vous ne le voulez pas. Ayant donc perdu tous vos droits à ſa compaſſion, vous ſerez livrés aux rigueurs de ſa juſtice, & *vous moiſſonnerez* à proportion de *ce que vous aurez ſemé*.

MAIS

SERM. IV.

MAIS vous, hommes ſinceres & vertueux, quel effet produira ſur votre cœur la doctrine que je viens de développer ? Elle vous inſpirera l'attachement le plus vif pour la religion chrétienne, & vous encouragera dans la pratique de tous les devoirs qu'elle vous preſcrit. Elle vous préſentera cette religion comme un baume ſalutaire, deſtiné ſoit à préſerver votre ame des ravages corrupteurs du péché, ſoit à la guérir des plaies de l'affliction. *La loi a été donnée par Moïſe ; mais la grace & la vérité ont été introduites dans le monde par Jeſus-Chriſt.* La loi étoit une économie d'autorité ; l'évangile eſt une économie, non ſeulement d'autorité, mais de conſolation. S'il vous preſcrit de nouveaux devoirs ; s'il vous impoſe de nouvelles privations, il vous ouvre auſſi des ſources de conſolations, auparavant inconnues au cœur humain.

Un Médiateur entre Dieu & ſes créatures, étoit un avantage après lequel toutes les nations ont ſoupiré long-temps avec une ardeur inquiete & irréſolue. Les folies

SERM. IV. de la ſuperſtition ont ſervi à nous dévoiler les ſentimens de la nature à cet égard. Le paganiſme n'étoit qu'un enchaînement de médiation & d'interceſſion. Abattu par la conſcience de ſes fautes, & friſſonnant à la penſée terrible que tout homme ſera cité tôt ou tard devant le Juge ſuprême de l'univers, le païen fit tous ſes efforts pour trouver dans le ciel un protecteur qui voulût ſe charger de l'introduire auprès de ce Maître formidable, & qui eût aſſez de crédit pour en obtenir un accueil gracieux. Tourmenté par le remords, & aveuglé par la crainte, il confia le ſoin important de plaider ſa cauſe dans le ciel à des divinités ſubalternes, à des eſprits tutélaires, aux ames des vertueux trépaſſés. Il n'épargna rien pour ſe concilier les bonnes graces de ces protecteurs. Il chercha à les engager, par d'humbles ſupplications, par des cérémonies pompeuſes, par des offrandes d'un grand prix, à ſoutenir avec chaleur ſes intérêts, & à juſtifier ſa conduite auprès du Souverain des dieux. Le monde entier étoit plongé dans ces ténebres

épaiſſes, lorſque l'évangile vint les diſſiper, non ſeulement en nous faiſant connoître le vrai Médiateur, qui, dans ce ſens, peut être nommé à juſte titre le *deſiré des nations*, mais en plaçant, comme nous l'avons vu dans ce diſcours, ſon caractere moral, & l'auguſte emploi dont Dieu l'avoit revêtu, dans le jour le plus favorable; afin que ces idées ſublimes & conſolantes parvinſſent à rétablir ſur la terre le regne de la vertu, & à encourager l'humilité, ſans flatter la préſomption. Je vous le demande donc: Eſt-il une religion mieux accommodée à nos circonſtances actuelles, plus digne de notre bienfaiſant Créateur? Eſt-il une religion plus propre à juſtifier le zele de l'adorateur ſincere, & à le diſpoſer à l'acte ſolemnel auquel toute l'égliſe eſt appellée aujourd'hui? SERM. IV.

J'AJOUTERAI que la religion chrétienne a pour but dans tous ſes préceptes, dans tous ſes exemples, d'adoucir notre cœur, d'y établir l'empire de la charité, de l'affection fraternelle. Les mêmes moyens qu'elle

SERM. IV.

emploie pour nous porter à aimer Dieu; elle s'en ſert pour unir tous les hommes par les douces chaînes de la compaſſion, de l'humanité. Elle nous rapproche de l'Être ſuprême par un Médiateur ſur la compaſſion duquel nous pouvons d'autant mieux compter, qu'il a fait lui-même l'expérience de notre fragilité. Elle nous permet d'eſpérer qu'après avoir connu le malheur, *il ne dédaignera, ni ne rejettera l'affliction de l'affligé.* Les motifs que nous alléguons pour l'engager à nous regarder d'un œil de bienveillance, doivent agir plus fortement encore ſur notre cœur, & l'ouvrir à cette ardente charité, à cette douce ſympathie, qui font le charme de l'exiſtence, & la conſolation du malheureux. Celui auquel les infirmités inſéparables de la vie humaine n'inſpirent nulle pitié pour l'infortuné; celui qui ne s'attendrit point à la vue des peines de ſes ſemblables, ou qui ne regarde pas leurs foibleſſes avec l'œil d'un frere, peut être aſſuré qu'il perd par-là tous ſes droits à la commiſération de ſon Sauveur. Il détruit toute la force des motifs qu'il allegue pour

ſolliciter ſon indulgence : il fait plus ; il fournit le plus violent préjugé contre lui-même. Qu'elle eſt donc digne de la ſageſſe de ſon divin Auteur, cette religion qui établit l'union la plus intime entre la piété & la charité ; cette religion qui, dans ſes préceptes, lie l'amour des hommes à l'amour de Dieu ; qui, dans ſes inſtitutions, met en exercice ces deux ſentimens, & qui ſuppoſe que le chrétien, qui adore le Roi de l'univers par la médiation d'un Sacrificateur compatiſſant à nos foibleſſes, partage les maux de ſes freres, & qu'il eſt diſpoſé à leur tendre une main ſecourable!

SERMON V.

Sur le GOUVERNEMENT *du* CŒUR.

PROV. IV, 23.

Garde ton cœur plus que tout ce qu'on garde ; car c'eſt de lui que procedent les ſources de la vie.

SERM. V.

DE toutes les leçons de ſageſſe renfermées dans les écrits ſacrés, nulle ne mérite une attention plus particuliere que celle de notre texte. Il n'en eſt cependant aucune dont on ſente moins l'importance & la vérité. L'homme eſt en général trop diſpoſé à ſe flatter qu'en réglant ſa conduite extérieure, il remplit le grand objet de la religion. S'il s'acquitte avec diſtinction du rôle qu'il s'eſt impoſé, s'il réuſſit à donner une haute idée de ſon caractere, dès-lors il croit avoir fait ſon devoir dans toute ſon

étendue ; fort éloigné ſans doute de ſoupçonner que ce qui ſe paſſe en même temps au dedans de lui, ait une influence directe ſur ſon bonheur & ſur celui de la ſociété. Afin de prévenir les effets de ce dangereux ſyſtême de morale, le Sage nous exhorte *à garder notre cœur*, c'eſt-à-dire, à régler non ſeulement nos actions, mais nos penſées & nos deſirs ; & à *le garder plus que tout ce qu'on garde*, c'eſt-à-dire, avec le ſoin le plus exact, le plus ſcrupuleux. Et quel eſt le motif ſur lequel il appuie ce conſeil ? c'eſt que *du cœur procedent les ſources de la vie.* — Tel eſt le ſujet intéreſſant que nous nous propoſons de vous développer ; & pour le faire avec tout le ſoin qu'il mérite, nous examinerons ſéparément l'art de gouverner les penſées, les paſſions & l'humeur. Mais, avant d'entrer dans ces détails, recherchons dans quel ſens on peut dire que *les ſources de la vie procedent du cœur ;* ces principes nous aideront à ſentir toute la force du motif que Salomon allegue pour nous engager

SERM. V.

SERM. V. à remplir le grand devoir qu'il nous recommande.

LE Sage connoiſſoit bien la conſtitution du cœur humain, quand il affirmoit *que de là procedent les ſources de la vie*; car c'eſt l'état du cœur qui détermine notre caractere moral; c'eſt lui qui forme eſſentiellement notre bonheur ou notre malheur.

PREMIÉREMENT, c'eſt l'état du cœur qui détermine notre caractere moral. Nos actions ont une liaiſon intime avec les diſpoſitions intérieures qui leur donnent naiſſance. Entreprendre de cacher ces diſpoſitions, ou d'en arrêter les effets, c'eſt tenter une choſe impoſſible. Malgré tous nos efforts, elles rompront tôt ou tard leurs chaînes, & ſe montreront ſous leur vrai point de vue dans notre conduite. De quelque côté que penchent nos inclinations, elles entraîneront toujours avec elles des actions analogues. En vain donc nous étudions-nous à conſerver nos mains pures, ſi nous ne

cherchons en même temps à préſerver notre cœur de toute corruption. *Que l'arbre ſoit bon*, comme l'enſeigne notre Sauveur, *& il produira de bons fruits ;* car *c'eſt du cœur que procedent* non ſeulement *les mauvaiſes penſées*, mais *les meurtres*, *les adulteres*, *les larcins*, *les faux-témoignages*, *les blaſphêmes.* * Si cette ſource eſt empoiſonnée, n'eſpérez pas que les ruiſſeaux qui en émanent fourniſſent jamais des eaux ſalubres. Dans leur cours entier, ils charieront l'infection qu'ils auront reçue à leur naiſſance. SERM. V.

Mais ce n'eſt pas ſeulement par ſon influence ſur nos actions extérieures, que l'état du cœur conſtitue notre caractere moral. Indépendamment de toute action, c'eſt lui ſeul qui le détermine aux yeux de Dieu. A l'égard de nos ſemblables, les actions tiennent toujours le premier rang ; parce que c'eſt par elles ſeules que nous pouvons nous juger les uns les autres, & travailler à notre bonheur réciproque ; elles ſont donc l'unique diſtrict

* Matth. xv, 18.

M. des loix humaines. Mais, aux yeux de l'Être ſuprême, dont le regard perçant pénetre les replis les plus ſecrets du cœur, les diſpoſitions prennent la place des actions; & c'eſt moins par ce que nous faiſons, que par les motifs qui nous portent à agir, que nous méritons auprès de lui le titre de juſtes ou de méchans. Les hommes eux-mêmes ne jugent la moralité des actions que par le principe qu'ils leur ſuppoſent; & tel eſt ce principe, tel eſt l'homme. Celui-ci, par exemple, conſume la plus grande partie de ſa fortune en actes de bienfaiſance; cependant, ſi l'on s'apperçoit qu'il n'y eſt porté que par l'oſtentation, on ne dira pas qu'il eſt charitable, mais qu'il eſt vain. Celui-là travaille ſans relâche à ſervir le public; mais s'il laiſſe entrevoir qu'il n'eſt animé que par le deſir de devenir puiſſant, on n'attribuera point ce zele à ſon patriotiſme, mais à ſon ambition. Cet autre accorde-t-il un bienfait, dans l'intention ſeule d'en obtenir un plus grand? ſi l'on ſoupçonne ſon motif, loin de vanter ſa généroſité, on la qualifiera d'amour-propre,

d'égoïſme. Puis donc que la raiſon nous enſeigne d'une maniere ſi préciſe à eſtimer les actions humaines par le ſentiment qui les produit, il en réſulte que c'eſt d'après ce ſentiment ſeul que nous ſommes appréciés & jugés par celui qui connoît les penſées les plus ſecretes. Quel eſt donc le premier objet de la religion chrétienne? c'eſt de rectifier le principe de nos actions: & quel eſt l'homme le plus religieux ? c'eſt celui qui a fait les plus grands progrès dans cette ſcience importante. Telle eſt la raiſon pour laquelle la régénération du cœur eſt repréſentée à chaque page de l'évangile comme le caractere diſtinctif du vrai chrétien. SERM. V.

Non ſeulement l'état du cœur détermine le caractere moral, mais il eſt le principal agent du bonheur ou du malheur. Les révolutions de la fortune n'influent ſur notre félicité que par les effets qu'elles produiſent ſur notre cœur; & cette influence eſt bien éloignée de répondre à ce que le monde nomme proſpérité ou adverſité.

SERM. V. Lorſqu'une cauſe ſecrete trouble la tranquillité de notre ame, en vain avons-nous à notre diſpoſition tous les honneurs, toutes les richeſſes que l'ambitieux peut deſirer: ces avantages demeurent hors de nous comme des objets très-étrangers, ſans atteindre à la ſource de nos jouiſſances. Des penſées déſordonnées, des paſſions violentes, une humeur chagrine, empoiſonnent tous les plaiſirs attachés à notre condition, & enveloppent d'un voile lugubre tous les objets qui ſe préſentent à nous. Pour devenir capables de bonheur, il faut donc commencer par réparer ces déſordres ſecrets; &, quelque moyen que nous employions pour y parvenir, il eſt bien plus eſſentiel de réuſſir, que d'acquérir tous les biens de la fortune. Ces biens n'offrent que mécontentement dans leur jouiſſance, qu'incertitude dans leur poſſeſſion. Un cœur paiſible & ſans remords eſt un tréſor précieux, toujours à l'abri des revers. Ceux-là ne ſont que des moyens; celui-ci eſt la fin. Ceux-là ne ſont que des inſtrumens de plaiſir; celui-ci eſt le plaiſir lui-même.

C'eſt donc avec la plus grande vérité que le Sage affirme de l'homme *qui ne peut gouverner ſon eſprit, qu'il eſt ſemblable à une ville entourée de breches, ou ſans murailles.* Tout eſt bouleverſé, tout eſt en déſordre & en ruines au dedans de lui. Sans armes pour ſe défendre contre les ennemis dont il eſt aſſailli, ſon ame eſt en butte à toutes les ſaillies de la mauvaiſe humeur, à tous les aſſauts de l'adverſité. Au lieu que celui qui s'applique ſans ceſſe à gouverner ſon cœur, ſe prépare d'avance à tous les chocs de la vanité humaine. Avant d'y être expoſé, il éleve au dedans de lui une forteresſe impénétrable; &, dès que l'ennemi s'approche, il s'y retranche, & brave ſes coups. Concluons donc que de tous les efforts que l'homme fait pour être heureux, nul ne lui réuſſira, s'il ne ſait régler ſon cœur, puiſque c'eſt l'obſervation ou la négligence de cet important devoir, qui forment la plus vraie & la plus réelle diſtinction entre la ſageſſe & la folie. SERM. V.

Il eſt donc inconteſtable que *les ſources*

SERM. V. bornes, & d'acquérir une force immodérée; bientôt l'équilibre de votre ame ſera rompu; ſes facultés ſe détruiront réciproquement, & leurs mouvemens n'auront plus d'harmonie. *Garde donc ton cœur plus que tout ce qu'on garde;* c'eſt ici qu'il faut réunir tout ton pouvoir phyſique & moral: & quoique tes efforts ne puiſſent pas être d'une grande efficacité, ſi tu ne ſollicites, pour les affermir, le ſecours du ciel, cependant ſois bien aſſuré que le ciel ne t'aidera qu'autant que tu rempliras de ton côté la tâche qu'il t'a impoſée.

APRÈS avoir démontré l'obligation indiſpenſable où nous ſommes d'exercer ſur notre cœur un empire abſolu, conſidérons les objets que nous devons régler avec le plus de ſoin. Or je les réduis à trois: les penſées, les paſſions, & l'humeur.

JE commence par les penſées, parce qu'elles ſont le premier mobile des actions humaines. Tout ce qui fait quelque ſenſation ſur le grand théatre du monde, les travaux

travaux de l'homme d'affaires, les projets de l'ambitieux, les exploits du guerrier, les vertus qui conduiſent au bonheur, les crimes qui précipitent dans la miſere, prennent leur ſource dans le cœur, cette retraite où la penſée ſe forme, & qui eſt impénétrable à tous les regards humains. Le ſecret, le ſilence qui y regnent, favoriſent ce préjugé ſi commun, que la penſée ne peut être ſoumiſe à aucune inſpection. Nous reconnoiſſons, diſent les perſonnes qui ont adopté ce ſyſtême, que les paſſions ont beſoin d'être continuellement modérées, parce que ſans cela elles deviendroient trop violentes, & qu'elles troubleroient l'ordre de la ſociété. Mais les penſées n'en exigent aucun. Tant qu'elles demeurent concentrées dans le cœur, elles ne peuvent ni faire d'offenſe, ni commettre d'injuſtices. Donner un cours illimité à ſon imagination, voilà un privilege que l'homme reçut de la nature, & que rien ne peut lui enlever. SERM. V.

Si l'homme n'avoit de relation qu'avec ſes ſemblables, ce raiſonnement pourroit avoir quelque fondement. Mais qu'ils

ERM. V. n'oublient jamais, ceux qui le haſardent, qu'aux yeux de l'Être ſuprême les penſées prennent le caractere du bien & du mal, auſſi bien que les actions; & qu'elles ſont d'autant plus particuliérement du reſſort de la Juriſdiction divine, qu'aucun tribunal humain ne peut en connoître. Nous ne ſaurions mieux prouver la profonde vénération que nous avons pour Dieu, qu'en conformant toutes nos penſées aux loix d'une ſaine morale. Mettre un frein à nos paſſions, afin qu'elles ne nous entraînent pas à des déſordres funeſtes, tandis que nous abandonnons notre cœur aux ravages d'une corruption ſecrete, c'eſt indiquer que nous ne ſommes vertueux que par reſpect humain; & que, malgré que nous rempliſſions nos devoirs extérieurs avec exactitude, nous n'avons, dans le vrai, nulle vénération pour cet Être ſage qui *ſonde les cœurs, & qui cherche la vérité dans les penſées les plus ſecretes.*

Mais paſſons ſous ſilence cette terrible conſidération, & bornons-nous à prouver l'importance de gouverner nos penſées,

par l'influence directe qu'elles ont ſur notre conduite. Il eſt inconteſtable que la penſée donne la premiere impulſion aux principes qui produiſent les actions. Les actions ne ſont autre choſe que des penſées qui ſe réaliſent, & qui prennent une exiſtence ſenſible. Pour juger avec exactitude du caractere d'un homme, & pour prédire avec aſſurance le parti qu'il prendra dans telle ou telle circonſtance, il ſuffit donc d'acquérir la faculté de diſcerner les penſées que ſon cœur entretient avec le plus de complaiſance. Quand cette méthode ne ſeroit pas ſuffiſante pour juger notre prochain, ne réuſſira-t-elle pas toujours à dévoiler notre cœur à nos propres yeux? Et l'homme qui recherche ſans partialité quelles ſont ſes penſées favorites, ne parviendra-t-il pas bientôt à découvrir tout le myſtere de ſon caractere réel? Cette conſidération eſt ſans doute bien ſuffiſante pour prouver que celui qui veut *garder ſon cœur*, ne ſauroit y parvenir, s'il ne commence par gouverner ſes penſées. SERM. V.

SERM. V.

JE le ſuppoſe maintenant, vous êtes convaincus de cette vérité; mais vous élevez bientôt une nouvelle queſtion: Eſt-il en notre pouvoir de commander à nos penſées; &, ſi nous avons ce privilege, juſqu'à quel point ſont-elles ſous l'empire de notre volonté? Il eſt évident qu'elles ne dépendent pas toujours de notre choix. Souvent elles ſont inviſiblement imprimées dans notre ame par les objets qui nous environnent. Souvent elles s'y inſinuent à notre inſu, ſans que nous puiſſions découvrir la cauſe qui les a introduites. *Ainſi que le vent ſouffle où il peut, ſans que tu ſaches d'où il vient, & où il va*, ainſi eſt la penſée, auſſi rapide dans ſa courſe qu'étonnante dans ſes progrès. Comme elle eſt miſe en jeu par une foule d'incidens trop délicats pour que nous puiſſions les obſerver, elle ſe joue de tous les efforts que nous faiſons, ou pour connoître ſon cours, ou pour l'arrêter lorſqu'il eſt trop impétueux. De là ces ſonges d'une imagination fantaſtique, qui diſtraient l'attention la plus forte, qui vont même juſqu'à

troubler les ames pieuſes dans leurs hommages religieux. Ce ſont des malheurs à déplorer, plutôt que des crimes à condamner ; & notre miſéricordieux Créateur, *qui ſait de quoi nous ſommes faits, & qui ſe ſouvient que nous ne ſommes que poudre*, n'uſera point de ſévérité, lorſqu'il évaluera ces erreurs & ces écarts de notre eſprit. SERM. V.

Mais quand cette claſſe de penſées ſeroit exceptée, il en reſteroit bien aſſez qui exigent une diſcipline exacte ; & il eſt une infinité de circonſtances dans leſquelles nous ne ſommes pas moins reſponſables de ce que nous penſons que de ce que nous faiſons.

D'abord, parce qu'il ne dépend que de nous d'introduire dans notre ame telle ou telle ſuite de penſées, qu'il ne faut pour cela qu'un ſimple acte de notre volonté, qu'il ſuffit de diriger notre attention vers de nouveaux objets, de réveiller en nous des paſſions oppoſées, ou de choiſir des occupations qui donnent à nos penſées un cours déterminé. En ſecond lieu, quelle que ſoit la cauſe qui leur a donné naiſſance,

M. quoique l'ame n'ait été pour rien dans leur réception, & qu'elle ſoit par conſéquent exempte de blâme, cependant ſi elle les entretient avec complaiſance, ſi elle favoriſe leurs progrès, tout le tort retombe ſur elle. Ces penſées peuvent s'y gliſſer comme des paraſites indiſcrets; mais lorſqu'elles s'y ſont introduites, ſi nous les accueillons avec empreſſement, ſi nous trouvons du plaiſir à les alimenter, le réſultat eſt le même que ſi nous les avions invitées dès le commencement. Puiſque nous ſommes reſponſables auprès de Dieu des penſées que nous avons introduites volontairement dans notre cœur, ou que nous y avons reçues avec indulgence, nous ne le ſommes pas moins enfin de celles qui n'y trouvent accès que parce que nous le leur permettons par une lâche négligence, par une inattention impardonnable, ou par la liberté que nous donnons à notre imagination de flotter ſans pilote, & de ſe porter, *comme l'œil du fou, vers les extrémités de la terre.* Alors notre ame devient la proie de la folie & de la vanité.

Elle ſe livre ſans combat à tous les ennemis qui ſe plaiſent à en prendre poſſeſſion. Nous ſommes comptables de toutes les conſéquences; & c'eſt en vain que nous alléguons pour excuſe la fragilité de la nature humaine. Le grand art de gouverner nos penſées ſe réduit donc à prendre les meſures les plus efficaces pour fermer l'entrée de notre ame à celles qui ſont criminelles, & à nous hâter de les repouſſer quand elles s'y ſont établies ſans la participation de notre volonté. SERM V.

Mais ſi nous deſcendons dans le fond de nos cœurs, & que nous examinions combien il s'en faut que nous obſervions cette loi de ſageſſe, *qui de nous dira combien de fois il a offenſé?* Il n'eſt aucun article de la religion ou de la morale dont la négligence ſoit plus funeſte & plus criminelle; & cependant il n'en eſt aucun que nous foulions aux pieds avec moins de remords. Depuis l'époque où la Raiſon a commencé à gouverner notre ame, la Penſée a toujours été en activité, ſans ſuſpendre un ſeul inſtant ſes fonctions

M. importantes. Le courant de nos idées a coulé ſans interruption. Les rouages de notre machine ſpirituelle ont été dans un mouvement perpétuel. Permettez-moi donc de vous le demander, quels ont été les fruits de cette activité ſoutenue, de ces profondes méditations auxquelles ſont livrés la plupart des hommes? Des heures innombrables qui ont été conſacrées à penſer, qu'il en eſt peu qui aient produit des fruits ſalutaires & durables, utiles & permanens! Combien, au contraire, qui ont été employées à des ſonges frivoles, à des méditations ſans ſuite, à des réflexions malignes, à des projets injuſtes, à des paſſions dangereuſes, à des deſirs irréguliers ou criminels! Ah, ſi j'avois le pouvoir de fouiller dans ce dépôt d'iniquités, que tant de cœurs tiennent ſi ſoigneuſement fermé; s'il m'étoit donné de leur lire le catalogue de toutes les idées fantaſtiques qui les ont déçus, de toutes les paſſions qu'ils ont nourries en ſecret, quelle peinture de l'homme n'offrirois-je pas à leurs regards! Que de crimes commis en imagination, qu'ils

rougiroient de révéler à leurs amis les plus *intimes* ! SERM. V.

Et que dirai-je de cette foule de gens qui ſe font illuſion, au point de ſe flatter que leur penſée eſt employée d'une maniere très-innocente, tandis qu'ils lui permettent de s'égarer dans un labyrinthe d'idées extravagantes & de plans chimériques, de ce qu'ils deſireroient d'obtenir, ou de ce qu'ils voudroient être, s'il leur étoit donné de changer à leur gré l'ordre des choſes? Il eſt vrai que cet emploi de la penſée ne doit pas être rangé dans la même claſſe que celui qui eſt décidément criminel; mais il eſt très-rare qu'il ſoit exempt de blâme. Outre la perte de temps qu'occaſionnent ces ſpéculations oiſeuſes & romaneſques, outre qu'elles nous portent à négliger nos facultés intellectuelles, qui nous ont été données dans un but plus noble, & pour un uſage plus excellent, elles nous conduiſent toujours dans le voiſinage de ces régions dont l'entrée nous eſt interdite. Elles nous placent ſur un terrain gliſſant. Elles ſont, pour la plupart, liées à une

SERM. V.

paſſion repréhenſible, ou du moins elles donnent à la penſée un tour léger & frivole. Elles ôtent à l'ame la faculté de s'appliquer avec vigueur à des objets raiſonnables, de former un plan ſage de conduite, de le mettre en exécution. De ce monde idéal, où nous nous permettons d'établir notre demeure, nous rentrons dans la ſociété ſans vigueur, ſans énergie, malades & corrompus, incapables de remplir les devoirs ordinaires de la vie, quelquefois même d'en goûter les plaiſirs. *O Jéruſalem! nettoie ton cœur de ſa malice. Juſqu'à quand tes vaines penſées ſéjourneront-elles au dedans de toi?* Afin de vous préſerver des écarts & des dangers que je viens d'indiquer, je vous invite à obſerver avec le plus grand ſoin les précautions ſuivantes.

I. CHERCHEZ d'abord à contracter l'habitude de réfléchir ſur vos penſées. Cette étude eſt d'autant plus importante, que les progrès de l'eſprit & du cœur ſont toujours proportionnés au plaiſir avec lequel on s'y livre. Et qu'eſt-ce qui diſtingue l'homme

célèbre & vertueux du vulgaire ignorant & mépriſable? c'eſt l'habitude de la méditation. Celui-ci eſt accoutumé à penſer, ou plutôt à rêver, ſans connoître le ſujet de ſes penſées. Dans ſes ſonges incohérens, il ne ſuit point d'objet fixe, il n'obſerve aucun ordre. Mille idées flottent à la fois, & ſans liaiſons, ſur la ſurface de ſon ame, comme des feuilles parſemées ſur le miroir des eaux. SERM. V.

Afin de donner à vos penſées une direction utile, que votre premiere étude ſoit de les ſoumettre à une inſpection rigoureuſe, & de mettre un frein à leurs mouvemens irréguliers. Formez un plan de méditation ſage & prudent; ſuivez-le avec exactitude, & employez l'autorité la plus ſévere pour fermer toutes les avenues de votre cœur aux atteintes d'une imagination vagabonde. Que votre ame devienne pour elle-même une ſource abondante de réflexions. Que vos penſées ſoient ſouvent le ſujet de vos penſées & de vos retours ſur vous-mêmes. — « Quel objet mon ame » entretient-elle maintenant avec le plus

SERM. V.

» de plaiſir? pourrois-je l'avouer au public » ſans rougir? Si dans ce moment même » Dieu m'appelloit en jugement, quel » compte aurois-je à lui rendre de mes » penſées? Celles qui occupent toute mon » attention me rendront-elles plus ſage & » meilleur? ſont-elles approuvées par ma » conſcience, conformes aux loix de la » pudeur & de la vertu, propres à me » rendre heureux, ſoit dans ce monde, » ſoit dans l'autre? Si cela n'eſt pas, pour- » quoi nourrir avec tant de complaiſance » des réflexions auſſi dangereuſes qu'inu- » tiles? —» En prenant l'habitude d'exa- miner avec cette ſévérité les replis ſecrets de nos ames, nous aſſujettirons par degrés notre imagination à une regle invariable, nous ramenerons la faculté de penſer à ſon but naturel, nous l'emploierons comme un moyen de perfectionner notre eſprit & notre cœur, plutôt que comme un inſtrument de déſordre & de vanité.

II. MAIS en vain prétendrons-nous gouverner nos penſées en les ſoumettant

à l'empire de la réflexion, ſi nous ne fuyons l'oiſiveté. L'oiſiveté eſt le grand agent qui fait fermenter tous les principes de corruption répandus dans le cœur humain; elle eſt la mere des délires de l'imagination, des deſirs déréglés, des plaiſirs criminels. La faculté de penſer eſt toujours active, toujours en mouvement. Si donc elle n'eſt point employée à méditer de bonnes actions, elle en combine naturellement & inévitablement de mauvaiſes. Et ne croyez pas qu'il vous ſuffiſe d'être occupés, pour vous ſouſtraire au danger & au blâme d'une vie oiſive. De tous les genres d'oiſiveté, le plus funeſte eſt peut-être une vie diſſipée, quoique occupée en apparence; une vie uniquement conſacrée à remplir les devoirs que le monde impoſe, à courir de cercle en cercle, à former chaque jour de nouveaux projets de plaiſir, ou à les exécuter. Et tel eſt cependant le ſeul travail de ces hommes ſans énergie, dont les eſprits ſont ſucceſſivement élevés & abaiſſés par des bagatelles, dont la mémoire ne s'occupe du paſſé que pour y chercher des

SERM. V.

SERM. V.

ſouvenirs frivoles ou dangereux, dont la réflexion ne ſe porte vers l'avenir que pour former des plans chimériques ou criminels.

Voulez-vous donc gouverner vos penſées, ou plutôt voulez-vous que vos penſées ſoient dignes d'être gouvernées? dirigez l'activité naturelle de votre ame vers des occupations honorables. Ayez la glorieuſe ambition d'acquérir des connoiſſances ſolides, d'avancer dans la vertu, de vous rendre utiles. Que vos jours ſoient remplis par des projets, des travaux, des plaiſirs dignes d'un chrétien, d'un être intelligent & ſociable. Que l'affaire eſſentielle de votre vie ſoit d'obſerver vos devoirs avec exactitude, & que le plaiſir n'occupe, dans la diſtribution de votre temps, que la place qui lui convient. Apportez un ſoin particulier au choix de vos amuſemens, afin que nul d'entr'eux n'entraîne le regret ou le remords à ſa ſuite. Sur toutes choſes, que la ſociété avec laquelle vous les partagez, ſoit digne d'eſtime, & propre à vous rendre meilleurs. Alors le fleuve de vos penſées prendra un cours régulier.

Alors, par des occupations importantes, & par des principes vertueux, vous préſerverez votre ame de la corruption que l'oiſiveté ne manque jamais de lui communiquer, lorſqu'elle n'eſt point remplie d'idées ſolides. SERM. V.

III. Malgré ces ſages précautions, une penſée criminelle ſe gliſſe-t-elle dans votre ame? appellez auſſi-tôt à vous celles que vous jugerez les plus propres à l'en chaſſer promptement. Pour y réuſſir, imitez la coupable induſtrie que les pécheurs mettent en œuvre, pour repouſſer les réflexions ſérieuſes qu'un ſentiment naturel de religion & de vertu réveille de temps en temps dans leur conſcience. Avec quelle précipitation ils ſe fuient eux-mêmes! Avec quel ſoin ils étouffent les accens de cette voix qui les cenſure au milieu du tumulte du monde & de la diſſipation! Que d'artifices ils emploient pour ſe ſouſtraire à l'inquiétude, au mal-aiſe que ces retours de réflexion jettent dans leur ame! Ah! ſi nous apportions le même zele à diſputer

SERM. V. l'entrée de nos cœurs aux inſinuations du vice, ou à repouſſer les paſſions qui s'en ſont emparées, je vous le demande, pourquoi ne réuſſirions-nous pas auſſi bien dans une ſi bonne cauſe que dans une mauvaiſe? Dès le moment que vous ſentez qu'une paſſion dangereuſe commence à fermenter au dedans de vous, oppoſez-lui promptement d'autres idées, d'autres paſſions. Hâtez-vous de donner à vos penſées une direction différente. Raſſemblez autour de vous toutes celles qui ont la vertu de calmer l'ame, d'y rétablir une douce harmonie. Recourez à des études ſérieuſes, à la priere, au culte divin, & même aux affaires & à une ſociété décente, ſi la ſolitude nourrit le mal, loin de le guérir. Voilà le vrai moyen d'étouffer la ſéduction dès ſa naiſſance. Voilà l'antidote que vous devez verſer dans votre cœur, avant que le poiſon ait eu le temps d'y faire un ravage mortel.

IV. Mais quel ſera le ſuccès de toutes ces ſages meſures, ſi nous n'imprimons dans nos ames le ſentiment habituel de la préſence

préſence du Roi de l'univers ? Lorſque nous réfléchiſſons à la victoire que ce dogme ſublime doit remporter ſur les penſées criminelles, nous ſommes tentés de ſoupçonner que la plupart des chrétiens n'accordent pas à cet article de foi une entiere conviction. En effet, qui refuſera de convenir que s'il connoiſſoit à un de ſes parens, de ſes amis, de ſes voiſins, le pouvoir de lire dans ſon cœur, il n'oſeroit plus donner à ſon imagination & à ſes deſirs un eſſor ſi libre, ſi dangereux ? Comment peut-il donc arriver que tant d'hommes s'abandonnent ſans crainte & ſans inquiétude devant la ſuprême majeſté du Tout-puiſſant, à ces penſées folles & licentieuſes, à ces projets frivoles ou criminels, qui les feroient rougir & trembler, ſi quelqu'un de leurs ſemblables pouvoit les approfondir ? Et cependant eſt-il une ſeule vérité qui porte ſur une baſe auſſi ſolide que celle de la toute-ſcience de Dieu ? Toutes les religions l'ont reconnue. Toutes les ſociétés appellent à elle dans leurs ſermens & dans leurs conventions. Le Souverain de l'univers SERM. V.

SERM. V. eſt néceſſairement informé de ce qui ſe paſſe dans l'étendue de ſon empire. Celui qui conſerve & nourrit toute la nature, doit la remplir de ſa préſence auguſte. Celui qui a formé le cœur humain, connoît ſans doute tous les mouvemens qui s'y produiſent.

Ne perdez donc jamais de vue ce grand principe de votre foi. Lorſque vous penſez, comme lorſque vous agiſſez, contemplez avec la plus profonde vénération cet œil pénétrant de la Divinité, *qui jamais ne ſe ferme ni ne dort.* Voyez ſans ceſſe cette plume qui tient le regiſtre univerſel de vos penſées, de vos paroles, de vos actions, regiſtre d'après lequel vous ſerez jugés au dernier jour. Penſez que vous n'êtes jamais moins ſeuls que lorſque vous êtes avec vous-mêmes, parce que vous avez toujours auprès de vous cet Être dont le jugement eſt d'une bien plus grande conſéquence que celui du genre humain entier. Puiſſent ces terribles conſidérations corriger non ſeulement les écarts d'une imagination déréglée, mais répandre dans votre ame ce calme doux & ſacré qui conduit à la

méditation, à la ſageſſe! Puiſſent-elles parvenir, non ſeulement à repouſſer toutes les penſées décidément répréhenſibles, mais à leur ſubſtituer des idées pures & ſaintes; élevant vos cœurs vers le ſéjour deſtiné à la vertu, & ſervant de contrepoiſon aux atteintes d'un monde qui tend ſans ceſſe à détourner votre attention des objets éternels, pour la rabaiſſer à ce qui ne ſatisfait que les ſens & la vanité! SERM. V.

SERMON VI.

CONTINUATION du même SUJET.

PROV. IV, 23.

Garde ton cœur plus que tout ce qu'on garde ; car c'eſt de lui que procedent les ſources de la vie.

SERM. VI.

APRÈS avoir démontré l'importance du gouvernement des penſées, conſidérons maintenant celui des paſſions, ſeconde branche du grand devoir de *garder ſon cœur.*

Les paſſions ſont des mouvemens violens de l'ame, qui ont pour cauſe, ſoit un bien qu'on deſire, ſoit un mal qu'on redoute. Elles ſont entrées dans la compoſition du cœur humain. Entreprendre de les détruire, ſeroit donc un projet auſſi inſenſé qu'impraticable ; & loin de l'exiger, la religion

ne demande de nous que de les modérer & les ſoumettre à des regles invariables. Notre divin Sauveur, en prenant notre nature, partagea nos paſſions ſans éprouver nos foibleſſes. Il ſentit plus d'une fois les premiers mouvemens de la colere. Il fut ému de compaſſion; il fut *affligé en ſon eſprit;* il ſouffrit les plus vives douleurs, il gémit, il pleura. SERM. VI.

Les paſſions ſagement dirigées, peuvent produire les effets les plus puiſſans & les plus heureux. Elles mettent en activité toutes les facultés de l'ame; elles l'échauffent, elles l'exaltent, elles y entretiennent cette énergie ſi néceſſaire pour produire de grandes choſes. Elevant l'homme au deſſus de lui-même, elles le rendent plus pénétrant, plus adroit, plus ferme, plus courageux. Eſt-il ému par une paſſion impétueuſe? auſſi-tôt il forme de vaſtes projets, & ſurmonte tous les obſtacles qui s'oppoſent à leur exécution. Il éprouve les ſentimens les plus tendres, il les exprime de la maniere la plus perſuaſive; il fait paſſer dans l'ame de ceux qui l'écoutent tout

ERM. VI. l'enthouſiaſme qui l'inſpire. Les paſſions ſont donc les forces actives de l'ame. Elles ſont ſes facultés les plus excellentes, miſes en exercice. Mais, ſemblables aux autres facultés, elles deviennent utiles ou deſtructives, ſelon leur intenſité ou leur direction. Tels le vent & le feu, inſtrumens dont la nature ſe ſert pour exécuter une partie de ſes deſſeins bienfaiſans; mais s'ils acquierent trop de violence, ou s'ils s'écartent du but qui leur fut aſſigné, tous leurs progrès ſont marqués par des déſaſtres.

C'eſt un malheur attaché à la nature humaine, que ces émotions de l'ame ſoient devenues trop puiſſantes pour le principe qui doit les balancer. Et telle eſt la fatale conſéquence de notre rebellion aux loix divines. Elle affoiblit l'influence de la raiſon, & fortifie celle que les paſſions exercent ſur le cœur. Lorſque l'homme foula aux pieds les ordres du Roi de l'univers, ſes paſſions ſe révolterent contre lui-même; & loin d'être, ſelon le plan de Dieu, les miniſtres de la raiſon, elles devinrent les tyrans de l'ame. Il en réſulte que, pour

traiter ce ſujet important avec tout le ſoin qu'il mérite, il faut s'arrêter à deux principes fondamentaux : L'un, qu'à cauſe de la foibleſſe actuelle de notre entendement, nos paſſions ſont ſouvent dirigées vers des objets peu dignes de nous ; l'autre, que lors même que leur direction eſt convenable, & leurs objets innocens, elles tendent perpétuellement à nous porter à des excès ; elles nous pouſſent avec une ardeur aveugle & inconſidérée à ſatisfaire tous leurs caprices. C'eſt donc à ces deux chefs que nous devons rapporter toutes les meſures néceſſaires au gouvernement de nos paſſions : d'abord pour déterminer quels ſont les objets les plus dignes de les exciter, enſuite pour les arrêter dans leur cours, lorſqu'elles riſquent de nous entraîner hors des limites preſcrites par la raiſon. Si une paſſion violente ſe gliſſe dans notre ame ; ſi elle obſcurcit & trouble notre jugement ; ſi elle décompoſe notre humeur ; ſi elle nous rend incapables de remplir nos devoirs, ou de jouir avec gaieté des douceurs de la vie, concluons avec aſſurance

SERM. VI.

SERM. VI. qu'elle a pris ſur nous un empire dangereux. Le grand objet que nous devons conſtamment nous propoſer, eſt d'acquérir une ame forte, inébranlable, que les attraits du plaiſir ne puiſſent ſéduire, & de violentes paſſions émouvoir; qui, repoſant ſur des principes ſolides, au milieu du combat de la raiſon avec les deſirs, demeure libre & maîtreſſe d'elle-même, capable d'écouter tranquillement la voix de la conſcience, & diſpoſée à exécuter ſes ordres ſans balancer.

La plus noble fonction d'un être raiſonnable eſt donc de prendre un empire abſolu ſur ſes paſſions. Et combien d'argumens ne pourrions-nous pas alléguer pour démontrer la néceſſité d'un tel gouvernement? S'il eſt vrai, comme l'impie ſe plaît à le perſuader pour invalider le dogme conſolant de la Providence, que la vie humaine ſoit un enchaînement de maux, c'eſt, ſans contredit, dans le déſordre des paſſions qu'ils prennent leur ſource. Voilà ce qui empoiſonne les jouiſſances des individus; voilà ce qui trouble l'harmonie de la ſociété;

voilà ce qui ſeme notre carriere de tant de miſeres, que ce monde devient vraiment une vallée de larmes. Toutes ces grandes ſcenes de calamités, que nous contemplons avec étonnement, avec horreur, ont pour cauſe primitive nos paſſions portées à l'excès. Nos paſſions ont couvert la terre de ſang, de victimes. Elles ont affilé le glaive de l'aſſaſſin, & rempli la coupe de l'empoiſonneur. Elles ont fourni dans tous les âges un vaſte champ aux diſcours pathétiques de l'orateur, & aux chants tragiques du poëte. SERM. VI.

De la vie publique, ſi nous deſcendons à celle de l'individu, quoique les paſſions n'aient point alors une ſphere d'activité ſi vaſte, & une influence ſi deſtructive, nous reconnoîtrons cependant qu'elles ne ſont pas moins funeſtes lorſqu'elles vont au delà des bornes que la raiſon leur aſſigna. Paſſons ſous ſilence celles qui portent le caractere de la baſſeſſe, de la noirceur, de la férocité, l'envie, la jalouſie, la vengeance; paſſions dont les effets ſont inconteſtablement nuiſibles, dont les criſes mêmes ſont

SERM. VI. un malheur immédiat. Bornons-nous à conſidérer une paſſion licentieuſe & ſenſuelle. Suppoſons-lui un objet illimité ; ſuivons-la dans ſes progrès ; & nous reconnoîtrons qu'à meſure qu'elle ſe fortifie, elle corrompt celui qu'elle ſubjugue ; qu'elle trouble la paix de ſon ame ; qu'elle l'engage à des projets, à des entrepriſes qui l'expoſent toujours au danger ou à la honte ; qu'elle finit par déranger ſa fortune, détruire ſa ſanté, dégrader ſon caractere ; & que, pour comble de miſeres, elle enfonce dans ſon cœur les traits acérans du remords. Hélas ! combien de malheureux ont fourni cette fatale carriere ! combien qui s'y jettent tous les jours à pas précipités ! combien qui y trouvent la perte du bonheur, & la mort même !

Mais eſt-il néceſſaire de faire l'énumération des maux qui marchent à la ſuite de nos paſſions portées à l'excès ? Exiſteroit-il un homme aſſez ignorant, aſſez peu réfléchi, pour refuſer de reconnoître qu'auſſi-tôt qu'une paſſion maîtriſe l'ame, elle en bannit la vertu, le bonheur ? Paſſant donc à un objet d'une utilité plus directe, je vais vous

indiquer quelques conſeils propres à vous aider dans le grand art de gouverner vos paſſions.

I. POUR y parvenir, recherchons la valeur réelle des objets qui réuſſiſſent le plus aiſément à exciter nos deſirs. Les idées fauſſes que nous nous formons du bonheur ou du malheur, donnent naiſſance à toutes les erreurs, à toutes les paſſions qui empoiſonnent notre exiſtence. Nous nous laiſſons éblouir par l'apparence du plaiſir. Nous nous précipitons ſans réflexion du côté où la foule ſe porte. Nous admirons ſans examen ce que nos prédéceſſeurs admirerent avant nous. Nous fuyons devant une ombre, dès que nous voyons quelqu'un trembler à ſon aſpect. C'eſt ainſi, qu'agités par de vaines craintes, par des eſpérances illuſoires, nous nous acharnons à pourſuivre des objets qui n'ont nulle valeur réelle. Rectifions nos idées, & nous couperons le mal dans ſa racine. Mettons un frein à notre imagination, & l'orage de nos paſſions ſe calmera bientôt.

SERM. VI.

On a obſervé ſouvent que les perſonnes les plus ardentes dans leurs paſſions, ſont toujours les jeunes gens & les ignorans. Les connoiſſances qu'une longue habitude du monde les force d'acquérir, moderent par degrés cette impétuoſité. Etudiez-vous donc à anticiper, par la réflexion, cette ſageſſe que l'expérience achete ſouvent au plus haut prix. Conſidérez fréquemment la vanité de ces plaiſirs qui cauſent tant de jalouſies, tant de querelles parmi les hommes. Penſez que l'on perd beaucoup plus de vraies jouiſſances par une paſſion violente, que par la privation des objets qui lui donnent naiſſance. Regardez la Protection divine & la pratique de la vertu, comme le plus grand bonheur dont puiſſe jouir une créature raiſonnable. Qu'un eſprit content & une vie paiſible occupent la ſeconde place dans vos deſirs. Telles ſont les conſéquences que la partie la plus ſage, la plus réfléchie des hommes, a toujours tirées de la connoiſſance du monde & de celle du cœur humain. C'eſt à ces conſéquences que vous reviendrez tôt ou tard, après avoir obéi

long-temps à la voix de vos paſſions. Mais, ſi vous en ſentiez de bonne heure la vérité, vous vous éloigneriez au moment favorable, de cette région couverte de tempêtes, que perſonne ne peut traverſer ſans s'expoſer au naufrage, ſans commettre de grandes fautes, ſans ouvrir ſon cœur aux remords les plus amers. SERM. VI.

II. POUR parvenir à régner ſur vos paſſions, il n'eſt pas moins néceſſaire d'acquérir le pouvoir de renoncer à vous-mêmes. Le renoncement d'un chrétien ne conſiſte pas à vivre dans une auſtérité perpétuelle, & à ſe refuſer aux plaiſirs innocens attachés à ſon être. La religion n'exige point des ſacrifices ſi peu naturels, elle ne déclare point une guerre ſi injuſte aux jouiſſances de cette vie. Tout ce qu'elle demande, c'eſt que nous nous tenions prêts à nous priver du plaiſir, quand les circonſtances l'ordonneront, & même à ſouffrir, ſoit pour obéir au devoir & à notre conſcience, ſoit dans l'eſpoir d'obtenir un avantage plus grand & plus durable. Si nous ne ſavons

SERM. VI. prendre cet empire ſur nous-mêmes, nous ne tarderons pas à devenir les jouets de tous les goûts chimériques qui s'élevent dans nos ames. Encouragées par une indulgence continuelle, toutes nos paſſions ſe révolteront & nous ſubjugueront. La raiſon ne fera plus entendre qu'une voix mourante ; le deſir deviendra le principe fondamental de notre conduite.

Voulez-vous donc maintenir vos paſſions dans de juſtes bornes ? accoutumez-les de bonne heure à connoître un frein. N'attendez pas que le danger ſoit venu pour vous exercer à ce renoncement ſi néceſſaire pour les ſoumettre. En vain tenteriez-vous alors d'uſer de toute votre autorité, ſi vous avez différé pour en faire l'eſſai juſqu'à ce que la tentation ait enflammé votre ame. Dans le ſein du calme, ſachez de temps en temps abréger vos jouiſſances, quelque innocentes qu'elles puiſſent être. Au milieu des plaiſirs légitimes, demeurez ſobres, modérés, & maîtres de vous-mêmes. Voilà le ſeul moyen de conſerver à votre raiſon toute ſon énergie. Car ſi

vous vous haſardez d'aller juſqu'à la barriere qui ſépare l'innocence & la paix du vice & du remords, vous ſerez infailliblement jetés hors de cette barriere, dès qu'une paſſion violente, s'élevant dans votre cœur, emploiera toute ſa force pour le ſubjuguer. SERM. VI.

III. PÉNÉTREZ-VOUS profondément de cette vérité d'expérience, qu'aucun objet n'eſt dans la réalité ce qu'il paroît être quand on eſt aveuglé par une forte paſſion. Soyez aſſurés que tous les jugemens qu'on prononce dans ce moment-là, ſont également faux & dangereux. Les vapeurs qui s'élevent d'un cœur mis en efferveſcence par une paſſion immodérée, ne manquent jamais d'obſcurcir, de troubler l'entendement. L'arbre ſous l'ombrage duquel Jonas repoſe ſa tête, eſt piqué par un ver qui le fait ſécher incontinent. A la vue de ce léger accident, & frappé par l'ardeur du ſoleil, le Prophete, déja irrité de ce que la Miſéricorde divine avoit pardonné au peuple de Ninive, malgré les menaces qu'il leur avoit faites en ſon nom, n'eſt

SERM. VI. plus maître de lui. Dans les tranſports de ſon impatience, *il deſire de mourir*, s'écriant : *La mort m'eſt meilleure que la vie.* Et loin de rentrer en lui-même à cette queſtion de l'Eternel : *Eſt-il bien à toi de t'être mis en colere au ſujet de cet arbre?* il replique, avec beaucoup d'émotion, *j'ai bien fait de m'être mis en colere, même juſqu'à la mort.* Mais Jonas penſe-t-il ainſi lorſque ſa paſſion eſt calmée? Et ces ſentimens ont-ils aucune reſſemblance avec cette priere humble & fervente qu'il adreſſe à l'Être ſuprême, dans un temps où ſon ame eſt tranquille? * Non, deux perſonnes ne peuvent pas être plus oppoſées l'une à l'autre, qu'un individu ne differe de lui-même, lorſqu'il eſt agité par une paſſion violente, & lorſqu'il commande à ſa raiſon. *Je fais bien de me mettre en colere.* Voilà le langage de tout homme dont l'eſprit eſt violemment agité. Chaque paſſion entreprend ſa propre apologie; chacune entraîne à ſa ſuite mille prétextes ſpécieux, emploie les plus fauſſes couleurs pour maſquer ſa

difformité, & poſſede une ſorte de magie par laquelle elle peut, à ſon gré, groſſir, diminuer, & même changer l'apparence de tous les objets qui ſont à ſa portée. SERM. VI.

Que la connoiſſance de cette impoſture des paſſions, vous engage donc à être continuellement ſur vos gardes. Qu'elle ſoit toujours préſente à votre ſouvenir, pour réprimer les jugemens extravagans que vous êtes portés à prononcer au moment de l'illuſion. Lorſque votre cœur éprouve cette criſe, alors n'écoutez aucun de ſes conſeils, ne prenez aucune réſolution, ne vous arrêtez à aucun parti. Vous n'appercevez rien qu'au travers d'un milieu qui change les formes. Attendez quelques inſtans, & l'illuſion s'évanouira; l'athmoſphere s'éclaircira autour de vous; vous verrez les objets avec les couleurs qui leur ſont propres, & dans leurs juſtes dimenſions.

IV. Etouffez, dès leur naiſſance, les paſſions dangereuſes qui s'élevent dans votre ame. Fuyez ſur-tout avec le plus grand ſoin les objets qui pourroient mettre

SERM. VI. taſtique aux avantages de cette vie ; & voilà la cauſe générale de la violence de nos deſirs, de l'ardeur de nos recherches. Nous nous attachons aux objets qui nous entourent, comme ſi nous devions les poſſéder à jamais. Des idées plus ſublimes de notre deſtination, tempéreront ſeules cette ardeur déplacée. En effet, que peuvent offrir les choſes humaines d'aſſez précieux, pour décompoſer, pour affecter même l'eſprit de celui qui a devant les yeux la perſpective de l'éternité & de l'immenſe étendue de l'univers ? Qu'elles doivent lui paroître déraiſonnables cette effervescence d'eſprit, ces paſſions ſi exaltées ! & pourquoi ? pour des objets qu'il devra inceſſamment quitter. Où ſont ceux qui troublerent le monde par la vivacité de leurs conteſtations, & qui le remplirent du bruit de leurs exploits ? Que reſte-t-il maintenant de leurs deſſeins & de leurs entrepriſes, de leurs paſſions & de leurs projets, de leurs triomphes & de leur gloire ? Le torrent du temps, paſſant pardeſſus tous ces brillans avantages, les a effacés comme s'ils

n'avoient jamais exiſté. La figure du monde éprouve des changemens continuels. Nous nous ſuccédons dans le chemin de la vie, comme des pélerins qui vont viſiter tour à tour des lieux de dévotion. Qu'il eſt donc abſurde de conſacrer l'inſtant que nous paſſons ſur cette terre, à nous diſputer pour des biens éphémeres, tandis que notre plus chere occupation devroit être de nous préparer une exiſtence plus heureuſe! L'éternité ne tardera point à mettre fin à la ſcene de la vie, qui lui ſert d'introduction. Elle s'avance vers nous comme les flots du vaſte océan, prête à engloutir tout ce qui appartient à l'humanité, & à ne laiſſer derriere elle d'autres traces que celles de notre bonne ou de notre mauvaiſe conduite, dont les effets dureront juſqu'à la conſommation des deſſeins de Dieu. — Puiſſent ces ſages réflexions tempérer l'impétuoſité des paſſions qui nous agitent! Puiſſent-elles réduire toutes les choſes humaines à leur véritable tarif! Puiſſent-elles détourner notre attention des projets frivoles qui juſqu'ici nous ont occupés, pour

SERM. VI.

SERM. VI. la diriger vers les ſeuls objets dignes d'exciter nos deſirs, les vraies jouiſſances du cœur, les progrès de notre nature, l'amour de nos devoirs, notre conduite religieuſe & morale!

VI. ENFIN, accélérons le ſuccès des efforts que nous faiſons pour régler nos paſſions, en priant avec ardeur la Sageſſe ſuprême de nous aider de ſa grace. C'eſt en ceci, plus qu'en toute autre choſe, que la Protection divine eſt néceſſaire. En effet, la nature humaine eſt maintenant dans un tel état d'imperfection & d'aveuglement, que, s'il eſt devenu difficile de découvrir tous les déſordres du cœur, à plus forte raiſon eſt-il hors de notre pouvoir de les rectifier. Recourons donc avec humilité à ce ſecours puiſſant qui eſt promis à l'homme pieux & droit; conjurant le Pere des miſéricordes, tandis que nous travaillons avec vigilance, avec courage à remplir les devoirs qu'il nous a impoſés, de pardonner les retours de notre foibleſſe, de nous fortifier dans nos combats avec

les paſſions, & de nous donner le glorieux privilege de gouverner nos ames; de maniere qu'étant déſormais à l'abri de tout obſtacle dangereux, nous puiſſions avancer d'un pas aſſuré dans la carriere de la piété & de la vertu. SERM VI.

Le devoir recommandé par Salomon renferme un troiſieme objet, auſſi important que ceux que je viens de développer; c'eſt le gouvernement de l'humeur. Les paſſions ſont des émotions vives & puiſſantes qui ſe calment par degrés. L'humeur eſt l'état habituel de l'ame, ou celui qui ſuccede à ces émotions lorſqu'elles ſont appaiſées. Les paſſions reſſemblent à un ruiſſeau que les pluies ont changé en torrent, & dont les vents accélerent le cours. L'humeur peut être comparée au même ruiſſeau rentré dans ſon lit, & coulant avec ſa vîteſſe ordinaire. L'influence de l'humeur eſt plus ſecrete, plus ſilentieuſe que celle des paſſions. Elle agit avec moins de vivacité: mais, comme ſon action eſt conſtante, ſes effets ne ſont pas moins puiſſans. Elle

SERM. VI.

mérite donc à tous égards d'être conſidérée ſous un point de vue religieux.

Pluſieurs perſonnes lui refuſent néanmoins ce privilege. Elles placent une humeur bien réglée au même rang qu'un tempérament vigoureux. Elles la regardent comme un avantage dont la nature doua quelques-uns de ſes enfans; mais elles ne croient point que ceux auxquels elle le refuſa, ſoient moralement coupables, & que Dieu leur en demande compte. De là cette erreur ſi générale, qu'une humeur déréglée n'eſt point incompatible avec un état de grace. Ce ſyſtême eſt en contradiction avec cette vérité énoncée dans tous les livres du Nouveau Teſtament, que la régénération, ou le changement de nature, eſt le caractere eſſentiel du chrétien. Il ſuppoſe que la grace peut habiter avec la dureté & le reſſentiment; & que les cieux deviendront le ſéjour de ceux qui violent ſur cette terre les loix de la douceur, de l'amour fraternel. — J'avoue qu'il y a pluſieurs perſonnes que leur conſtitution naturelle rend plus ſuſceptibles

que d'autres de bonnes diſpoſitions & de bonnes habitudes. Mais cet aveu juſtifiera-t-il celles qui négligent de s'oppoſer aux progrès de la corruption qui gagne leur ame? Qu'elles ſe gardent bien de regarder le cœur humain comme un ſol qui n'eſt ſuſceptible d'aucune culture, & de croire que les caprices de l'humeur ne peuvent être corrigés par une attention vigilante, par de ſages conſeils, par le ſecours de la Grace divine. Une dépravation totale eſt toujours le fruit d'une lâche négligence. Loin de combattre les mauvaiſes diſpoſitions auxquelles nous avons du penchant, ſi nous les entretenons avec complaiſance, nous devenons reſponſables de toutes leurs conſéquences; & en vain alléguerions-nous pour excuſe notre conſtitution naturelle, nous ne ſerons pas moins condamnés au tribunal du Juge ſuprême. SERM. VI.

Le ſage gouvernement de l'humeur influe ſur le caractere de l'homme, quelles que ſoient ſes relations; il embraſſe le cercle entier de ſes devoirs religieux & moraux. C'eſt donc un ſujet trop vaſte pour être

SERM. VI.

développé dans ce diſcours. Mais il ne ſera point inutile d'en préſenter un tableau général; &, avant de quitter le ſujet important qui nous occupe, d'indiquer en peu de mots quelle doit être l'humeur habituelle d'un homme de bien à l'égard de Dieu, de ſon prochain, de lui-même.

PREMIÉREMENT, une humeur bien réglée diſpoſe à la piété. Elle ne reſtreint point cette diſpoſition à la ſimple obſervance des devoirs du culte religieux; mais elle la fortifie par ces tendres ſentimens pour l'Être ſuprême, par ce reſpect profond, par cet amour ardent, qui ſont une ſuite de l'impreſſion vive que ſes perfections ont faite dans l'ame. Elle eſt oppoſée non ſeulement aux doutes deſpectueux que l'impie ſe permet ſur la Divinité, mais à l'inſenſibilité, à la tiédeur ſi ordinaires à ceux dont la piété n'eſt qu'imparfaite. Ils reconnoiſſent, j'aime à le croire, l'importance de ce devoir. Ils éprouvent de temps en temps le deſir de *travailler à leur ſalut*; mais ils ne le font qu'avec contrainte;

Ils ſervent Dieu ſans affection, ſans plaiſir. Qu'ils ſont plus nobles, plus généreux les ſentimens de celui dont l'humeur eſt diſpoſée à la piété! Dieu occupe ſes penſées comme un Pere dont la voix le fait treſſaillir de joie, comme un Bienfaiteur dont les faveurs ſont conſtamment devant ſes yeux. Au milieu des viciſſitudes de la vie humaine, ſon ame s'ouvre ſans effort à l'admiration qu'inſpire ſa ſageſſe, au reſpect que mérite ſon pouvoir, à l'amour qui naît de ſa bonté. Toute la nature lui paroît marquée du ſceau de ces perfections auguſtes. Son cœur s'éleve de lui-même à une reconnoiſſance habituelle pour les bienfaits qu'il a reçus de ſon Créateur, & il ſe ſoumet avec alégreſſe à tout ce qu'il ordonnera dans la ſuite. SERM. VI.

Cette humeur mérite d'être cultivée avec d'autant plus de ſoin, qu'elle contribue au dernier degré à notre perfection, à notre bonheur. Elle exalte, elle ennoblit notre nature; elle purifie notre cœur; elle corrige cette dureté que nous contractons dans le commerce habituel du monde. Elle facilite

SERM. VI. l'obſervation de tous nos devoirs à l'égard de Dieu, de notre prochain. C'eſt une diſpoſition douce & paiſible, noble & pleine de charmes. Elle donne à tous nos ſentimens un cours facile & ſûr. Elle ouvre notre ame aux idées les plus agréables, aux eſpérances les plus flatteuſes; elle en bannit toute paſſion dure & féroce; elle nous éleve au deſſus des inquiétudes d'une vie mondaine. Lorſqu'un homme a l'humeur vraiment portée à la piété, alors la *paix de Dieu, qui paſſe tout entendement, garde ſon cœur & ſon ame.* Cela me conduit,

En ſecond lieu, à déterminer quelle doit être notre humeur à l'égard de nos ſemblables. Il eſt évident qu'il ſuffit de conſulter le bien public & notre intérêt particulier, pour reconnoître que la charité chrétienne doit conformer nos ſentimens aux loix du commerce réciproque qui nous unit à nos freres. Mais comme ce grand principe eſt ſuſceptible de pluſieurs modifications, conſidérons quelques-unes des faces ſous leſquelles il peut ſe montrer à nous dans le

cours ordinaire de la vie. Une bienveillance universelle, lorſqu'elle ſe borne à la théorie, eſt une idée vague, plutôt qu'un ſentiment actif; & ſouvent elle flotte dans la tête comme une ſpéculation inutile, ſans influer ſur le caractere, ſans adoucir l'humeur. SERM. VI.

La premiere qualité dont vous devez contracter l'habitude, eſt donc une humeur paiſible, qui vous éloigne de faire aucune offenſe, qui vous inſpire le deſir de maintenir l'harmonie dans la ſociété, & de vous unir à vos freres par des relations intimes. Elle ſuppoſe des manieres douces & pleines de condeſcendance, une répugnance invincible à conteſter pour des bagatelles, &, dans les diſputes inévitables, une modération d'eſprit propre à en diminuer le danger. Cette diſpoſition eſt le premier principe de toutes les jouiſſances; elle eſt la baſe de l'ordre ſocial. L'homme entier & querelleur, dur & inſenſible, eſt un poiſon public. Il ſemble deſtiné à corrompre la légere portion de jouiſſances que la nature mêle ici-bas à nos peines. Mais jamais il ne parvient à troubler la tranquillité des

M. autres, qu'il ne nuiſe bien plus encore à la ſienne propre. L'orage fermente dans ſon cœur, avant de porter ſes ravages au dehors. Il eſt toujours le jouet de la tempête qu'il ſuſcite, & ſouvent il en devient la premiere victime.

Une humeur paiſible ne peut ſe ſoutenir long-temps, ſi elle n'eſt accompagnée de cette candeur qui voit la conduite des autres d'un œil indulgent & impartial. Elle eſt oppoſée à cet eſprit jaloux ou ſoupçonneux, qui prête à chaque action le plus mauvais motif, & qui jette une teinte ſombre ſur tous les caracteres. Voulez-vous être heureux par vous-mêmes, & par les relations qui vous uniſſent à vos ſemblables ? gardez-vous de prendre l'habitude de la médiſance ou de la malice. Cherchez à acquérir cette charité qui *ne penſe point mal*, qui diſpoſe à la juſtice ſans dégénérer en crédulité, & qui peut voir une erreur ſans la changer en crime. Par-là vous éviterez de vous irriter pour des injures imaginaires, qui ne prennent de réalité que dans un eſprit diſpoſé au ſoupçon ; & vous goûterez la

ſatisfaction de vivre au milieu d'une ſociété de freres, plutôt qu'avec des ennemis. SERM. VI.

Un homme bon ne ſe borne point à maintenir la paix dans la ſociété, & à juger ſes ſemblables avec candeur. Il entretient précieuſement cette douceur, cette bienveillance, cette tendre ſympathie que la nature imprima dans tous les cœurs, mais que l'égoïſme réuſſit ſi bien à en effacer. Il s'attendrit à la vue du malheur, en quelque lieu qu'il le rencontre. Il embraſſe avec chaleur les intérêts de ſes amis, & ſe montre doux, obligeant avec tous les hommes. Que cette diſpoſition paroît aimable, lorſqu'on l'oppoſe à cette humeur envieuſe ou maligne, qui s'enveloppe dans ſes petits intérêts, qui regarde d'un œil jaloux les ſuccès des autres, qui éprouve un plaiſir barbare à la vue de leurs revers, de leurs diſgraces! Et qu'il connoît peu le vrai bonheur celui qui ſe refuſe à cet échange de bons offices, de douces affections qui lient par un charme puiſſant l'homme à l'homme, qui font circuler la joie de cœur en cœur!

SERM. VI. Gardez-vous d'imaginer que vous ne pouvez exercer cette humeur obligeante, que lorſqu'on vous fournit l'occaſion de déployer une grande généroſité, ou de rendre des ſervices très-ſignalés. Ces heureuſes occaſions ſont très-rares; & quand elles ne le ſeroient pas, la plupart des hommes ſont privés par leurs circonſtances de l'avantage de les ſaiſir. Mais, dans le cours ordinaire de la vie, n'avons-nous pas chaque jour mille moyens d'adoucir les injuſtices dont nos freres ſont les victimes, ou d'alléger les peines de leur cœur; de travailler à leurs intérêts, ou de rétablir la paix, la joie dans leur ame? Ces diſpoſitions ne demandent ni des ſacrifices onéreux, ni de grands événemens; & nous ne devons jamais oublier que la vie ſe paſſe preſque toute en événemens minutieux. Des attentions délicates, des prévenances affectueuſes, lorſqu'elles ſont dictées par une humeur portée à la bienveillance, contribuent beaucoup plus efficacement à la félicité de ceux qui nous entourent, que des actions qui ont l'apparence la plus impoſante.

impoſante. Loin de s'y refuſer, l'homme ſage & bon n'en néglige aucune; & il ſe fait une gloire de cimenter cette grande fraternité, qui eſt la conſolation, comme le bonheur du genre humain. SER VI

C'eſt ſur-tout avec nos amis particuliers, & dans le ſein de notre famille, que nous devons mettre en exercice toutes les vertus qui naiſſent d'une humeur douce & ſociable. Il eſt bien malheureux que la plupart des hommes, dès qu'ils rentrent dans leurs maiſons, ſe croient en droit de donner un libre eſſor aux caprices de leurs paſſions & de leur humeur; tandis que c'eſt alors, plus que jamais, qu'il leur importe de régner ſur eux-mêmes, de corriger leur naturel, d'adoucir ce que leurs manieres peuvent avoir de rude. En effet, c'eſt dans un commerce intime & ſans gêne que l'humeur ſe forme. C'eſt là que le caractere ſe montre ſous ſon vrai jour. L'homme ſait très-bien ſe déguiſer tant qu'il eſt dans le monde: mais dès qu'il rentre dans ſa famille, il quitte le maſque qui le fatigue, il ſe fait voir tel qu'il eſt réellement. — Portons donc

SERM. VI. dans la ſociété, & ſur-tout dans le commerce intime des perſonnes auxquelles nous tenons par les nœuds du ſang ou de l'amitié, une humeur paiſible & pleine de candeur, une humeur douce & affectueuſe. Voilà l'humeur que notre ſainte religion cherche à nous inſpirer dans tous ſes préceptes, dans toutes ſes exhortations. Voilà l'humeur de Jeſus-Chriſt. Voilà l'humeur des habitans des cieux.

CONSIDÉRONS enfin quelle doit être notre humeur à l'égard de nous-mêmes. Le principe de toutes les vertus qui y ſont relatives, eſt l'humilité. J'entends par-là, non cette baſſeſſe d'ame qui conduit l'homme à s'apprécier beaucoup au deſſous de ſa valeur réelle, & à déprécier ſon rang ou ſon caractere; mais cette diſpoſition que l'écriture exprime avec beaucoup d'énergie, quand elle exhorte *tous les chrétiens à n'avoir point une trop haute opinion de leur propre ſageſſe, mais à penſer d'eux-mêmes avec modeſtie.* Celui qui prête l'oreille à toutes les inſinuations de ſon amour propre, & qui exige

du monde à proportion de l'opinion exagérée qu'il a de ſon mérite, ſe prépare mille mortifications. Ce n'eſt qu'autant que nous combattrons dès ſa naiſſance cette vanité déraiſonnable, & que nous reſterons dans les bornes que nous preſcrit une appréciation modérée de nous-mêmes, que nous échapperons aux malheurs qui marchent toujours à la ſuite de l'orgueil, que nous mériterons la protection de Dieu, & que nous nous aſſurerons l'amour de nos ſemblables. SERM. VI.

La ſuite naturelle de cette humilité eſt le contentement d'eſprit, un des plus grands biens dont on puiſſe jouir ici-bas, & la diſpoſition la plus néceſſaire pour remplir avec ſuccès les devoirs que chaque état impoſe. L'homme dont l'humeur eſt chagrine & l'eſprit mécontent, eſt incapable de tout. Sans ceſſe déchiré par le deſir & par l'ambition, il n'eſt point ſcrupuleux ſur les moyens de les ſatisfaire. Il eſt ingrat & impie à l'égard de Dieu, injuſte & arrogant à l'égard de ſon prochain. Il eſt attaqué d'une gangrene qui, gagnant les organes

SERM. VI. de ſa vie, couvre bientôt tout ſon corps de plaies & de pourriture. Subjuguer l'orgueil & la vanité, voilà le moyen le plus efficace de déraciner ce principe d'infection. Dès que vous y ſerez parvenus, vous ne verrez plus les objets qui vous entourent avec des yeux offuſqués par le mécontentement. Vous recevrez avec reconnoiſſance les bienfaits dont la Providence ſe plaît à vous combler, & les égards que vos ſemblables vous accordent. Vous conſidérerez vos imperfections & vos foibleſſes ſous leur vrai point de vue, & vous ſerez bien plus ſurpris de ce que vous jouiſſez de tant de prérogatives, qu'affligés de ce que vous ne les réuniſſez pas toutes.

L'homme modeſte & content, eſt toujours joyeux. Si cette diſpoſition n'eſt pas une vertu, elle eſt du moins l'ornement dont la vertu devroit toujours ſe parer. La piété, la bonté, ſont incompatibles avec cet abattement d'eſprit qui prend ſouvent naiſſance dans la ſuperſtition, mais qui eſt la véritable livrée du vice. Il faut ſoigneuſement diſtinguer cette gaieté douce &

pure qu'inſpire la vertu, de l'humeur légere & frivole qui caractériſe la folie, & qu'on rencontre ſi ſouvent dans les cercles compoſés d'hommes diſſipés & vicieux. Les gens du monde ne ſe livrant à cette ſorte de joie que parce qu'ils ne réfléchiſſent jamais, elle traîne à ſa ſuite les conſéquences ordinaires de l'habitude de ne point penſer, la honte, le remords, enfin l'endurciſſement du cœur. Une gaieté naturelle & franche eſt le privilege excluſif de celui dont l'eſprit eſt bien gouverné, la conſcience tranquille, l'ame raſſurée contre tous les événemens, par la certitude de la Protection divine. Elle eſt dirigée par la tempérance, par la raiſon. Elle le rend heureux au dedans de lui, & contribue au bonheur de tous ceux qui l'entourent. C'eſt une lumiere paiſible & pure que la piété, la vertu réfléchiſſent ſur ſon ame. Elle éclaire toutes ſes autres diſpoſitions; & ſa vivacité eſt proportionnée à l'effet qu'elles produiſent ſur ſon cœur. SERM. VI.

TELLE eſt l'humeur habituelle, tel eſt le caractere de l'homme bon: A l'égard de

SERM. VI. Dieu, pénétré de piété, de reconnoiſſance; à l'égard des hommes, paiſible & affectionné, bienveillant & plein de candeur; à l'égard de lui-même, humble, content, & joyeux. Tous les conſeils que j'ai donnés pour gouverner les penſées, & pour mettre un frein aux paſſions trop exaltées, tendent à établir dans le cœur cette heureuſe diſpoſition; & ce n'eſt que lorſqu'elle nous eſt devenue naturelle, que nous pouvons nous rendre le témoignage d'*avoir gardé notre cœur plus que tout ce qu'on garde.* Prions donc avec la plus vive ardeur la Sageſſe divine de bénir nos efforts, ſoit pour notre félicité actuelle, ſoit pour nous préparer à jouir d'une plus grande félicité dans le ciel. Nous ne pouvons demander au Tout-puiſſant un avantage plus précieux; & Dieu, qui a fait le cœur humain, qui en connoît toutes les foibleſſes, ne ſauroit nous accorder une faveur plus ſignalée, que de nous aider à le ſoumettre à cette ſage diſcipline que la religion impoſe, que la raiſon approuve, mais dans laquelle ſa grace ſeule peut nous maintenir.

SERMON VII.

Sur la MORT.

Ps. XXIII, 4.

Lors même que je marcherois dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrois aucun mal; car tu es avec moi: ton bâton & ta houlette me raſſurent.

CE Pſeaume nous offre le tableau touchant d'un homme pieux, auquel le ſentiment de la Bonté divine inſpire la plus douce joie. David fait l'énumération de tous les biens qu'elle lui accorde; & ſon cœur ſe livre à la reconnoiſſance que tant de faveurs méritent. S'il ſe retrace les diverſes circonſtances de ſa vie, c'eſt pour ſe rappeller ce Berger attentif *qui l'a conduit dans des parcs couverts d'herbes, & près d'un ruiſſeau paiſible.* S'il conſidere le préſent, il voit un Pere tendre *qui dreſſe une table*

SERM. VII. *devant lui, à la vue de ſes ennemis, & qui lui préſente une coupe remplie juſqu'au comble.* S'il porte ſes regards dans l'avenir, il ſe réjouit, dans la flatteuſe eſpérance que le Bienfaiteur qui ne l'abandonna jamais, le *guidera dans tout le cours de ſa vie*, & qu'*il fixera ſa demeure dans ſa maiſon pour toujours.*

Au milieu de cette délicieuſe contemplation qui ouvre ſon ame à la ſérénité, au bonheur, un objet vient tout-à-coup frapper ſa vue; & cet objet, dont l'aſpect glace d'horreur la plupart des hommes, cet objet dont la penſée ſuffit pour empoiſonner toutes leurs jouiſſances,... c'eſt la Mort. Mais cette idée, terrible pour le méchant, ne peut troubler un inſtant le cœur du Prophete. Il ſe tranſporte, par la foi, au temps où *il marchera dans la vallée de l'ombre de la mort;* & cette penſée, loin de le terraſſer, ſemble ajouter à ſa joie, parce qu'il ſait que ſon Protecteur eſt tout-puiſſant, & qu'il veille ſans ceſſe ſur lui. *Il ne craint donc aucun mal, puiſque Dieu eſt à ſes côtés;* & il ſe livre à la douce eſpérance qu'après

l'avoir protégé juſqu'à ce moment, ce divin *Berger* le guidera avec *ſon bâton*, lorſqu'il marchera dans cette région ténébreuſe & ſemée d'écueils; & qu'il le garantira, avec *ſa houlette*, de tous les dangers dont il ſera entouré. SERM. VII.

Telle eſt l'heureuſe prérogative dont jouit l'homme de bien dans la ſituation la plus critique de la vie. Ce ſpectre effrayant, qui fait friſſonner le méchant, ne lui inſpire pas la plus légere émotion. Tandis que les gens du monde *ſont ſoumis toute leur vie à la ſervitude, par la crainte de la mort*, le juſte la regarde en ſouriant, & brave ſes coups. Puis donc que la religion accorde un ſi beau privilege aux vrais croyans, faiſons tous nos efforts pour nous en rendre dignes, & pour enviſager ſans effroi cet ennemi formidable que nous devons tous combattre. Recherchons ce que la mort eſt en elle-même, & comment l'homme vertueux parvient à la voir de ſang-froid préparer le trait fatal dont elle doit le frapper. Ce tableau eſt triſte & lugubre, je l'avoue; mais il eſt trop vrai,

SERM. VII.

pour ne pas inſpirer un intérêt général. Le paſſage du temps à l'éternité eſt ſi auguſte, ſi important, que l'homme ſage, doit en avoir ſans ceſſe l'image devant les yeux lorſqu'il forme & qu'il exécute le plan de ſa conduite. Nul mortel ne remplira avec diſtinction le rôle qui lui eſt aſſigné ſur cette terre, s'il n'en conſidere ni le but, ni le dénouement; & il n'y a qu'un eſprit foible ou vicieux qui ait intérêt de bannir de ſa penſée une époque dont il ne peut retarder d'un ſeul inſtant le terme fatal. Un nouveau motif nous engage encore à propoſer à votre méditation ce grand objet; c'eſt le deſir de vous faire connoître combien le chrétien a d'avantages ſur le ſaint homme dont nous venons de peindre les ſentimens, pour repouſſer la crainte de la mort. Ces brillantes perſpectives, qu'il ne voyoit qu'à travers les types & les figures, ſont pleinement développées à nos yeux. Cette économie de grace, que Dieu commençoit à réaliſer au temps de David, a été conſommée par Jeſus-Chriſt. La vie & l'immortalité, dont on n'appercevoit

alors que la premiere aurore, éclairent maintenant le monde de leurs rayons éblouiſſans. SERM. VII.

On peut conſidérer la mort ſous trois points de vue; comme le terme de la vie; comme la ſéparation de l'ame d'avec le corps; comme l'introduction à une nouvelle exiſtence. Sous le premier aſpect, elle eſt lugubre, mélancolique; ſous le ſecond, elle eſt pénible, déchirante; ſous le dernier, elle eſt terrible, épouvantable. Ici s'éleve une queſtion très-importante: Pourquoi toutes ces terreurs dont la mort eſt environnée? Si le monde eſt gouverné par une Providence pleine de ſageſſe & de bonté, pourquoi le paſſage du temps à l'éternité eſt-il marqué par tant de ſouffrances? — Nous pourrions répondre, en deux mots, que la mort eſt une conſéquence immédiate de la chûte de l'homme, & qu'elle en eſt la punition. Mais, comme Dieu n'uſe jamais de ſévérité ſans les raiſons les plus fortes, recherchons s'il n'eſt aucun autre motif qui l'ait engagé à envelopper la mort

SERM. VII. d'un appareil ſi formidable. Or, il ſuffit d'y réfléchir un inſtant pour reconnoître que ces douleurs ſont un moyen puiſſant dont la Sageſſe divine ſe ſert pour maintenir l'ordre & l'harmonie dans le monde. En effet, la crainte de la mort eſt la ſauvegarde de la vie. C'eſt elle qui inſpire à chaque individu ce deſir de ſa propre conſervation, qui eſt la premiere loi de la nature. C'eſt elle qui le diſpoſe à ſouffrir avec patience les diſgraces, les privations auxquelles il eſt expoſé. C'eſt elle qui l'encourage dans tous les travaux utiles & néceſſaires. C'eſt elle enfin qui le détourne de la plupart de ces actions criminelles qui pourroient mettre ſes jours en danger. Cette crainte, ſi utile à l'individu, eſt en même temps le boulevard de la ſociété. Suppoſons, en effet, que les hommes puiſſent enviſager la mort ſans horreur, alors comment parviendra-t-on à leur faire reſpecter la juſtice & l'ordre ſocial? En vain l'épée de l'autorité ſera-t-elle levée pour frapper ceux qui les enfreignent. Les loix perdront leur force & leur ſanction; on ſe rira de l'échafaud,

de l'exécuteur ; & l'homme violent foulera impunément aux pieds les droits du citoyen paiſible. Malgré le frein puiſſant qu'impoſe le deſir de conſerver ſon exiſtence, ſi la ſociété eſt troublée par les crimes les plus atroces, ne deviendra-t-elle pas une ſcene continuelle de confuſion & d'horreur, ſi les punitions capitales, cette derniere reſſource du gouvernement, n'ont plus rien qui épouvante les ſcélérats ? SERM. VII.

Voilà le but de la Providence en rempliſſant la vallée du trépas de ſpectres propres à faire pâlir l'eſprit le plus courageux. Ici, comme dans toutes les diſpenſations de Dieu, ce qui ſemble, au premier abord, faire la cenſure de ſa ſageſſe, doit au contraire, lorſqu'on y réfléchit avec attention, redoubler notre reſpect & notre reconnoiſſance. Mais, quoiqu'elle ait eu le but le plus ſage, en établiſſant la crainte de la mort comme le principe puiſſant de la conſervation de l'individu & de l'ordre général, cependant cette crainte, ainſi que tous nos penchans, court riſque, lorſqu'on ne la réprime pas, de paſſer les limites

SERM. VII.

de la modération. Il eſt même quelques eſprits ſur leſquels elle prend un tel empire, qu'elle change totalement leur caractere, & les éloigne du but eſſentiel de leur exiſtence. La contenir dans de juſtes bornes, afin qu'elle ne le détourne point des devoirs de cette vie, voilà ce qui diſtingue l'homme ferme de celui qui eſt ſans courage; & la ſubjuguer au point qu'elle ne puiſſe pas, lors même que la mort eſt proche, abattre l'eſprit, & troubler le repos, voilà la grande prérogative de la vertu ſur le vice. Dans tous les temps, l'homme ſage & réfléchi s'eſt occupé des moyens de parvenir à cette heureuſe tranquillité. Le philoſophe en a fait ſon étude principale, & il a conſtamment profeſſé que le but fondamental de ſes leçons étoit d'armer ſes diſciples contre la crainte de la mort. Avant donc d'appeller à nous le ſecours tout-puiſſant de la religion chrétienne, conſultons la raiſon, & prêtons une oreille attentive à ce qu'elle dit ſur ce ſujet. Son appui n'eſt point à mépriſer; & quoique l'armure qu'elle fournit ne ſoit pas complétement

à l'épreuve, elle ſervira néanmoins à parer ou à émouſſer quelques-uns des traits que nous lance cet ennemi redoutable du genre humain. SERM. VII.

Voici de quelle maniere la raiſon nous parle pour adoucir notre deſtinée, pour nous engager à la ſubir ſans murmure. — Fils des hommes ! vous ne ſauriez ignorer que vous êtes iſſus d'une race mortelle. Le trépas eſt la loi de votre nature, le tribut de votre être, une dette que vous vous êtes tous engagés à payer. Vous avez reçu la vie à cette condition expreſſe, que vous vous tiendriez prêts à la perdre dès que la Providence vous ſommeroit de faire place à ceux qui viennent après vous, & qui ſuivront vos traces lorſque l'époque en ſera venue. Celui qui refuſe de ſe ſoumettre à la mort, quand le ciel en prononce l'arrêt, ne mérite point d'avoir vécu. Il ſeroit auſſi fondé à ſe plaindre de ce qu'il n'a pas exiſté avant l'époque fixée pour ſon entrée dans le monde, que de s'affliger de ce qu'il n'y peut prolonger ſon ſéjour,

SERM. VII.

lorſque l'heure de ſon départ eſt venue. Quand la Providence a décidé qu'un événement eſt néceſſaire, la prudence humaine doit y acquieſcer avec joie. Souſcrivez donc à ſes décrets, puiſqu'ils ſont immuables; il vaut infiniment mieux le faire de bonne grace, que d'y être entraînés contre votre gré. Et quel privilege auriez-vous à oppoſer, quelle raiſon à alléguer pour vous ſouſtraire à la condamnation portée contre l'humanité entiere? Tous les objets qui vous entourent ſont mortels & périſſables. Les états, les cités, les empires, ont un terme limité. Les monumens ſuperbes de l'induſtrie humaine, le temps les réduit en pouſſiere. Les œuvres même de la nature vieilliſſent & tombent en ruines. Au milieu de cette commotion univerſelle, qui entraîne toute la création à une décadence inévitable, de quel droit oſeriez-vous eſpérer que votre corps ſeul ſubſiſtera éternellement? Tous ceux qui ſont venus avant vous ont ſuccombé ſous les coups du trépas. Tous ceux qui viendront après vous éprouveront le même ſort. L'homme puiſſant

&

& l'homme bon, le monarque & le labou- SERM. VII.
reur, le génie le plus vaſte comme le plus borné, tous marchent dans la route qui conduit au ſépulcre. A l'heure même que votre ame s'échappera de ſa dépouille mortelle, trois mille habitans de ce monde rendront le dernier ſoupir. Ceſſez donc de regarder comme un malheur réel d'être ſoumis au même deſtin que tout ce qui exiſte ſur cette terre; ceſſez de redouter un événement dont la cauſe n'eſt pas moins conforme aux loix de la nature, que celle qui fait tomber les feuilles de l'arbre vers la fin de l'automne, ou qui en détache les fruits lorſqu'ils ſont parvenus à leur maturité.

Il eſt rare que les douleurs qui accompagnent la mort ſoient plus longues & plus aiguës que celles que vous avez éprouvées dans d'autres temps. L'appareil de la mort eſt plus effrayant que la mort elle-même. Si elle a la faculté d'abattre, d'affaiſſer vos eſprits, c'eſt la foibleſſe de votre imagination qui la lui donne; car, tant que l'ame conſerve ſon énergie, il n'eſt preſque aucune paſſion qui n'ait le pouvoir de vaincre la

SERM. VII.

mort. L'honneur l'a défiée ; l'amour l'a mépriſée ; la vengeance a bravé ſes coups ; l'affliction l'a deſirée mille fois. N'eſt-il donc pas étrange que la raiſon & la vertu réunies, ne puiſſent vous inſpirer aſſez de force d'ame pour commander à une crainte que tant de paſſions ont bannie des cœurs même les plus foibles ? N'eſt-ce pas le comble de l'inconſéquence que de ſe plaindre ſans ceſſe des malheurs attachés à la vie humaine, & d'être en même temps ſi effrayé de ce qui doit y mettre fin ? Qui oſera répondre ſi ſa vie, prolongée ſelon ſes deſirs, ne l'expoſera pas à des déſaſtres, à des miſeres qui lui étoient juſqu'alors inconnus ? Eſt-il jamais à deſirer de pouſſer l'exiſtence juſqu'à ſon terme le plus reculé, & de reſter ſur cette terre juſqu'à ce que la vieilleſſe vienne nous en chaſſer avec tous ſes ennuis, toutes ſes infirmités ? Vous déplorez la loi fatale qui vous oblige de mourir ; mais ſi vous conſidériez votre ſituation actuelle ſous ſon vrai point de vue, n'auriez-vous pas de plus juſtes ſujets de vous affliger, s'il vous étoit ordonné de demeurer pluſieurs=

ſiecles ſur cette terre, ſans avoir la poſſibilité d'en ſortir? Soumettez-vous donc avec tranquillité à ce que la nature exige de vous, à ce qui doit être conforme à vos vrais intérêts, puiſque c'eſt Dieu qui l'ordonne. Rempliſſez vos devoirs comme de fideles ſujets du Roi de l'univers, pendant le temps qu'il vous a aſſigné; & réjouiſſez-vous de ce qu'il a fixé une époque dans laquelle vous ſortirez glorieuſement de ce champ de bataille. Une crainte ſervile de la mort détruit tous les agrémens de cette vie que vous deſirez avec tant d'ardeur de conſerver. Et ne vaut-il pas mieux n'avoir à ſouffrir qu'une ſeule fois le trépas, que d'en éprouver chaque jour les rigueurs par l'effroi qu'il inſpire?

VOILA le langage de la raiſon, langage ſpécieux & plauſible. Il ne manque pas de force, & il peut produire le plus grand effet ſur l'homme inſtruit & ſans préjugés. Mais il eſt à craindre que cet effet n'ait lieu qu'autant que l'eſprit eſt calme & le corps en ſanté; quand on raiſonne de loin

SERM. VII.

ſur la mort, plutôt que quand on la voit s'avancer à grands pas. Dans ce moment critique, où l'ame inquiete & tremblante arrive ſur les frontieres d'un monde inconnu, alors qu'ils ſont foibles pour appaiſer ſes alarmes, tous les argumens que la raiſon tire de la convenance, de la néceſſité de la mort! Pour la préparer à cette terrible époque, pour prévenir ſon trouble & calmer ſes angoiſſes, il faut lui faire entendre de bonne heure la douce voix de l'eſpérance; il faut lui promettre un Protecteur puiſſant; il faut lui ouvrir un aſyle aſſuré, où elle puiſſe ſe retrancher pendant les combats pénibles que la mort lui livrera. Or, telle eſt l'influence victorieuſe de l'évangile, telle eſt l'importance des vérités qu'il nous a révélées, & des moyens dont il ſe ſert pour fortifier notre cœur. Attachons-nous donc, en ſecond lieu, à les développer, & à montrer combien ils ſont ſupérieurs à tout ce que la philoſophie peut offrir de plus conſolant. Et pour en faire ſentir toute la force, préſentons le tableau de la mort ſous ſes trois aſpects les plus effrayans.

CONSIDÉRONS, en premier lieu, la mort comme le terme de notre exiſtence actuelle, comme le dernier période de toutes ſes joies & de toutes ſes eſpérances. La ſcene qui termine cette ſuite d'entrepriſes dont l'exécution nous faiſoit goûter un ſi vrai plaiſir, & le dernier regard que nous jetons ſur ces objets chéris que nous ne pouvions quitter un inſtant qu'avec peine, ſont bien propres ſans doute à nous inſpirer les regrets les plus amers. Et combien de circonſtances n'aggraveront pas ces regrets, lorſque l'heure ſera venue de dire un éternel adieu à la lumiere du jour, à tous les projets qui fixoient notre attention comme citoyens du monde, à tous les amis, à tous les parens qui ſe partageoient notre cœur ! Qu'elle eſt déchirante pour la plupart des hommes, cette penſée que le ſoleil ſe levera, que les ſaiſons continueront leurs cours pour d'autres, mais non plus pour eux; & pendant que leurs voiſins continueront à jouir de toutes les richeſſes de la nature, qu'ils ſeront renfermés dans une demeure ténébreuſe & ſolitaire, ſéparés SERM. VII.

SERM. VII.

du reſte du genre humain, & oubliés comme s'ils n'euſſent jamais exiſté! *J'avois dit, lorſque mes jours alloient être retranchés, j'irai aux portes du ſépulcre; je ne contemplerai plus l'Eternel dans la terre des vivans; je ne verrai plus aucun homme parmi les habitans du monde.** L'effet que produit ſur notre ame cette penſée lugubre, eſt toujours proportionné à notre attachement pour les objets que nous laiſſons derriere nous, & à l'importance des reſſources qui nous reſteront lorſque nous en ſerons privés. Celui qui eſt près de quitter une contrée délicieuſe qu'il a parcourue avec ſatisfaction, & celui qui eſt forcé de fuir ſon pays natal, dans lequel il avoit concentré tous ſes projets d'établiſſement & de jouiſſances, ces deux hommes, dis-je, auront des ſenſations bien différentes au moment de leur départ. Telle eſt l'image des ſentimens qu'éprouvent, à l'heure de la mort, l'homme juſte & le méchant. Le dernier ne connoît rien de plus excellent que ſon exiſtence actuelle.

* Eſaïe, XXXVIII, 10, 11.

Tous ſes intérêts, tous ſes plaiſirs, toutes ſes eſpérances s'y réuniſſoient comme dans un foyer commun. Il vivoit uniquement pour ce monde. Rien n'eſt donc plus atterrant, plus inſupportable que l'idée de la cataſtrophe qui l'en arrachera pour jamais. Que le ſort du chrétien eſt plus heureux! L'étude de la religion a fortifié ſon ame; elle l'a préparé de bonne heure à quitter ce monde ſans terreur, ſans angoiſſe. Elle l'a inſtruit de la valeur réelle du bonheur qu'on goûte ſur cette terre. Elle a placé devant ſes yeux la perſpective la plus brillante. Elle a épuré ſes goûts, & lui a fait connoître des jouiſſances bien ſupérieures à celles qu'on cherche dans le cercle uniforme des plaiſirs temporels. Elle l'a uni par un commerce intime aux êtres ſpirituels & éternels, inconnus aux gens du monde. Ainſi, quoique attaché à cette terre par les ſentimens naturels de l'humanité, il peut entendre l'arrêt de ſon départ avec un noble courage, & une réſolution inébranlable. Il ſavoit que cette vie n'eſt qu'une préparation à un état plus heureux. Il s'attendoit

SERM. VII.

SERM. VII.

à partir dès que le temps de ſon épreuve ſeroit fini; & au moment où la Providence donne le ſignal, il dit adieu au monde avec une fermeté raiſonnée, & un cœur bien diſpoſé. — Peu lui importe que la mort l'appelle au milieu de ſes entrepriſes, & qu'elle rompe les projets qu'il avoit formés pour le bonheur de ſa famille & de la ſociété. Toutes ces choſes, il en laiſſe la direction à cette Providence, aux décrets de laquelle ſon ame s'eſt conſtamment réſignée; à cette Providence qui gouvernoit le monde avec ſageſſe, avec bonté, avant qu'il y entrât, & qui continuera de le gouverner avec la même ſageſſe, avec la même bonté lorſqu'il l'aura quitté. L'inſtant de ſon départ n'avoit point été remis à ſon libre arbitre; mais il eſt aſſuré que c'eſt le ſeul qui lui convienne, puiſqu'il a été choiſi par Celui qui ne ſauroit ſe tromper. *Car la ſageſſe vénérable n'eſt point celle qui eſt longue, ni celle qui ſe compte par la multitude des années; mais la prudence tient lieu de vieilleſſe aux hommes, & une vie ſans tache vaut mieux qu'un âge*

*avancé.** Voit-il ſes amis, ſes parens entourer ſon lit, inonder de pleurs ſes mains brûlantes ? ſon cœur éprouve le plus vif attendriſſement, mais cette émotion ne va pas juſqu'au déſeſpoir. Il ſe raſſure par la penſée que cette ſéparation n'eſt que momentanée, & que l'adieu qu'il prononce ne ſera point éternel. Il les recommande à la bénédiction de ce Dieu qu'il a ſervi avec conſtance; & à l'inſtant même où la mort l'arrache de leurs bras, il entend une voix qui calme ſes eſprits par ces paroles conſolantes: *Laiſſe tes orphelins, & je leur donnerai de quoi vivre, & que tes veuves ſe confient en moi.*** SERM. VII.

MAIS la mort n'eſt pas ſeulement le terme de la vie humaine; elle eſt la porte qui, fermant ſans retour les avenues du monde, ouvre celles de l'éternité. Conſidérée ſous ce point de vue, elle a ſouvent porté l'épouvante juſque dans l'ame de l'homme ſérieux & réfléchi. Un paſſage ſi ſubit eſt bien propre à lui inſpirer la plus

* Sapience de Salomon, IV, 8, 9.

** Jérémie, XLIX, 11.

vive inquiétude, ſoit par ſa nature, ſoit par ſes ſuites. Devant lui eſt une région vaſte & inconnue, dont nul voyageur n'eſt jamais revenu pour donner des détails ſur la réception qu'il y a reçue, & ſur les objets qu'il y a rencontrés. La premiere idée qui ſe préſente à lui eſt donc celle-ci : Qu'auſſitôt que ſon eſprit ſera dégagé de l'enveloppe groſſiere qui l'enchaînoit à cette terre, il ſera cité devant le tribunal du Créateur de l'univers, qui remplira à cette époque les fonctions de Juge. L'interrogatoire ſévere qu'il ſubira, l'arrêt impartial qu'il entendra prononcer, le ſort inaltérable qui lui ſera aſſigné, ſont autant de ſpectres perſonnifiés par ſon imagination, qui le frappent de terreur ; & cependant ce ſont des idées que la conſcience force tous les hommes d'admettre. Dans tous les ſiecles & dans toutes les religions, le genre humain n'a pu ſe refuſer de croire que chaque être libre eſt reſponſable de ſes actions, & que la mort eſt l'époque où il devra en rendre compte. Cette certitude eſt, pour la plupart des mortels, une ſource de frayeur ; pour

tous, d'anxiété. Il eſt vrai qu'une bonne conſcience peut, juſqu'à un certain point, raſſurer l'ame contre cette crainte. Il eſt doux de faire la revue d'une vie bien employée ; & ce ſouvenir délicieux explique la différence qu'on obſerve entre les derniers momens de l'homme juſte, & ceux du pécheur. Mais quelle eſt la conſcience aſſez pure pour n'éprouver aucun remords? quelle eſt la vertu aſſez intacte pour ne point redouter l'examen du grand Scrutateur des cœurs? quel eſt l'homme aſſez aſſuré de ſon mérite, pour oſer fonder ſon ſort éternel ſur l'exactitude avec laquelle il a rempli tous ſes devoirs religieux & moraux?

Nous ne devons point juger les ſentimens des hommes à l'approche de la mort, d'après le cours ordinaire de leurs penſées, lorſqu'ils jouiſſent d'une ſanté ſolide, & que la fortune les comble de ſes faveurs. Ils étudient alors leur conduite d'une maniere très-générale & très-ſuperficielle ; leur cœur ſe contente des prétextes les plus légers, & les diſtractions du monde les empêchent de fixer long-temps leur attention ſur des

SERM. VII.

objets effrayans & lugubres. Mais, lorſqu'ils ſont totalement ſéparés des affaires du monde; lorſqu'abandonnés à eux-mêmes, ils ſont forcés de réfléchir ſur leur conduite paſſée; lorſque leur corps eſt affoibli par les maladies, & leur ame effrayée à la penſée de cette région nouvelle où ils vont entrer; alors les plus réſolus ſont prêts à ſe déſeſpérer, les plus vertueux même ſont en danger de ſe décourager au ſouvenir de leurs erreurs & de leurs foibleſſes. Dans ces momens de déſeſpoir, ils portent de tout côté un œil inquiet, afin de chercher un être aſſez puiſſant pour les ſoutenir, & aſſez miſéricordieux pour les défendre, pour les ſauver. Et telle eſt la cauſe de l'ardeur avec laquelle les divers peuples de la terre ont ſaiſi tous les moyens poſſibles pour appaiſer les terreurs des ames prêtes à quitter ce monde.

Ces doutes, ces angoiſſes, ſont une nouvelle démonſtration de l'importance des vérités que le chriſtianiſme nous a révélées ſur le gouvernement de l'univers. L'évangile réfléchit le plus vif éclat ſur la grace

& la clémence divine. Il nous repréſente le Tout-puiſſant, non ſeulement comme notre Créateur & notre Juge, mais comme un Pere plein de compaſſion, *qui ſait de quoi nous ſommes faits, & qui ſe rappelle que nous ne ſommes que poudre, qui a pitié de nous comme un pere a pitié de ſes enfans; & avec lequel il y a pardon, afin qu'il puiſſe être aimé autant qu'il eſt craint.* Cette idée de l'adminiſtration divine ſeroit cependant trop vague pour raſſurer l'ame effrayée par la penſée de la mort, ſi elle n'eût été confirmée par des faits déciſifs, auxquels l'eſprit peut appeller dans tous ſes doutes, dans toutes ſes craintes. Or l'évangile en préſente deux qui ſont particuliérement adaptés à la ſituation actuelle de l'homme, & très-propres à le ſoutenir dans ce cruel moment; le ſacrifice de Jeſus-Chriſt, & ſa puiſſante interceſſion. Un crime commis avec délibération, ne peut être expié que par la ſouffrance; nulle maxime plus conforme aux ſentimens de la nature. Tous les gouvernemens ſont appuyés ſur ce principe: Que la juſtice publique a le droit

SERM. VII.

d'impoſer au criminel une peine proportionnée à ſon crime ; & toutes les religions ſont fondées ſur cette croyance, Que le pécheur ne peut obtenir ſon pardon, qu'autant qu'il parvient à ſatisfaire la Juſtice divine. De là cette infinité de victimes immolées par tous les peuples qui ont couvert la ſurface du globe, pour appaiſer le Maître de l'univers. Le ſacrifice ſolemnel que notre Rédempteur a offert pour nos péchés, confirmant cette voix de la nature, eſt bien propre à rétablir le calme dans notre ame. Il nous apprend qu'une Perſonne divine a porté la peine de nos forfaits ; & il encourage cet eſpoir conſolant que le Souverain du monde ſaura uſer de miſéricorde, ſans déroger à ſon amour pour la juſtice & pour l'ordre. Mais il peut nous reſter encore quelques inquiétudes ſur l'étendue de cette miſéricorde, & ſur la maniere dont Dieu l'exerce. Un Maître tout puiſſant, qui eſt toujours auprès de nous, mais qui échappe ſans ceſſe à nos regards, eſt le plus redoutable des êtres ; & cette penſée porteroit une juſte terreur dans

l'eſprit de l'homme foible, s'il n'étoit raſſuré par la certitude qu'il a dans le ciel un Interceſſeur qui communique immédiatement avec ce Maître inviſible; que cet Interceſſeur eſt venu ſur la terre revêtu de notre humanité; que, non ſeulement il a connu notre foibleſſe, mais qu'il en a fait l'épreuve; qu'il a vu avec le cœur d'un frere les malheurs & les infirmités de notre nature; qu'il paſſa lui-même *au travers de la vallée de l'ombre de la mort*, que nous devons bientôt traverſer; & que, par ſa puiſſante médiation, nous avons obtenu de ſon Pere des privileges bien propres à nous encourager à nous remettre dans ſes mains bienfaiſantes, au moment où notre eſprit abandonnera ſa dépouille mortelle. — Le chriſtianiſme a donc pourvu à tout ce qui eſt néceſſaire pour fortifier l'homme dans ſes derniers momens. Le ſacrifice du Sauveur, & ſa puiſſante interceſſion, voilà le refuge du pécheur pénitent, voilà la conſolation du ſage. Jeſus a environné de miſéricorde le trône de l'univers. Il a diſſipé une partie des ténebres

SERM. VII.

SERM. VII.

qui entouroient le monde inviſible ; & l'eſpérance brille au travers du nuage qui couvre encore la région des réalités.

MAIS ce qui complete la victoire de l'homme vertueux ſur la mort, c'eſt la perſpective d'une félicité éternelle. Cet avantage eſt ſi précieux, que toutes les nations l'ont deſiré avec la plus vive ardeur, comme le ſouverain remede, ſoit aux miſeres de la vie, ſoit aux terreurs de la mort. Tel eſt l'objet vers lequel l'homme ſavant & l'ignorant, les nations civiliſées & les hordes ſauvages, ont fixé de tout temps des yeux inquiets, ſaiſiſſant avidement toutes les probabilités, & s'abandonnant avec paſſion à toutes les eſpérances qui les flattoient que la Divinité leur ſeroit propice, qu'elle prolongeroit leur exiſtence, & qu'elle les placeroit, après leur départ de ce monde, dans le ſéjour du bonheur. Mais la raiſon, abandonnée à ſes propres forces, n'a jamais pu paſſer les limites d'une foible eſpérance. Les philoſophes même les plus profonds, éprouvoient à l'heure de leur

leur diſſolution un doute cruel. Mais l'évangile a fixé tous les doutes, toutes les incertitudes dont cet important ſujet étoit environné. Il a déchiré le voile que la raiſon n'avoit que ſoulevé ; il a déployé à nos yeux toute la magnificence de la gloire céleſte ; il nous a tranſportés par la foi dans ces demeures auguſtes deſtinées à la vertu, dans *cette cité du Dieu vivant*, où regne un repos éternel. Non ſeulement il nous a déclaré que l'Eternel prépare à l'homme droit un bonheur parfait après cette vie, mais il a fortifié ce témoignage par une multitude de circonſtances bien propres à rendre ce bonheur ſenſible à notre imagination. Il nous le fait enviſager comme une conſéquence immédiate de notre glorieuſe rédemption. Il le nomme un *héritage* auquel tous les diſciples de Jeſus-Chriſt ont un droit inconteſtable. Il dit que notre Sauveur en a pris poſſeſſion en leur nom ; qu'il eſt ſorti du tombeau, qu'il a été *les prémices de ceux qui ſont morts*, & qu'il nous a précédés dans les régions de la félicité éternelle, pour nous y préparer une

SERM. VII.

SERM. VII.

place. *Je ſuis la réſurrection & la vie. Celui qui croit en moi, vivra lors même qu'il ſeroit mort. Je donne à mes brebis la vie éternelle. Je monte à mon Pere & à votre Pere, à mon Dieu & à votre Dieu.** .

O vous qui puiſez ici-bas votre bonheur dans la vertu, & qui mourez dans la foi de votre Sauveur! la mort a perdu à vos yeux tout ce qu'elle peut avoir d'effrayant. Ce n'eſt plus ce tyran cruel qui frappe ſes eſclaves avec un ſceptre de fer, c'eſt un meſſager qui vous apporte les gages de la vie & de la liberté. Que la perſpective qui s'ouvre devant vous eſt magnifique! comme elle doit réjouir votre ame, adoucir la rigueur de vos maux actuels! Vous voyez, même dans la vallée de l'ombre de la mort, *de verds pâturages* croître & proſpérer. Vous vous préparez à quitter ce monde, non pour vous repoſer en ſilence dans la ſolitude mélancolique du tombeau, non pour errer ſans guide, ſans ami, dans les vaſtes déſerts de l'univers, ou pour paſſer dans une région où vous ſerez totalement

* Jean, XI, 25. --- XX, 17.

étrangers, mais pour entrer dans un pays, nouveau à la vérité par la vue, mais habité depuis long-temps par la foi, par l'eſpérance, dans un pays où vous continuerez de vivre ſous la protection de celui qui a été juſqu'ici votre guide & votre ſoutien, dans un pays où vous ſerez unis à ceux de vos anciens amis qui ont ſuivi votre exemple, & appellés à augmenter cette *multitude que perſonne ne peut compter, de toute nation, de toute tribu, de toute langue & de tous peuples qui ſont debout devant le trône de l'Eternel.* Vous laiſſerez loin de vous ce que votre nature a de groſſier & de matériel, & vous quitterez l'univers, cette demeure reſſerrée & ténébreuſe, pour habiter le palais ſuperbe de votre Pere céleſte. *Heureux ſont ceux qui meurent* dans cette eſpérance glorieuſe; heureux ceux *qui ſont morts* dans cette jouiſſance; *ils ſe repoſent de leurs travaux, car leurs œuvres les ont ſuivis!* Hommes de bien, vous êtes maintenant arrêtés dans la premiere cour du temple de l'Eternel : la Mort vous introduira dans le Saint des Saints. Juſqu'à

SERM. VII.

SERM. VII.

préſent vous avez habité un lieu de pélerinage & d'exil : la Mort vous conduira dans la patrie des Eſprits bienheureux. Ici-bas, ſouvent ſéparés des dignes émules de vos vertus, vous êtes confondus avec l'homme mépriſable : la Mort unira dans la même ſociété tout ce qu'il y a de juſtes & de ſaints ſur cette terre. *Aux yeux de l'univers, vous ſemblerez mourir, & votre départ ſera regardé comme une deſtruction. Mais vous ſerez en paix. Votre récompenſe eſt dans le ciel, & le Tout-puiſſant aura ſoin de vous. — O mort! où eſt ton aiguillon? O ſépulcre! où eſt ta victoire?* Où ſont ces ſpectres hideux qui ſemerent ſi long-temps l'épouvante parmi les nations? où ſont ces cavernes effroyables, ces vallées qu'habitoient la déſolation, le déſeſpoir, ce repaire des fantômes & des pâles ombres, ce ſéjour abhorré des ténebres & de la corruption? Le Dieu vivant t'a touché de ſon ſceptre glorieux ; auſſi-tôt ces horreurs fantaſtiques ont diſparu. Ton charme a été rompu. L'aurore d'un jour éternel a diſſipé les ténebres épaiſſes qui t'environnoient ; &

à l'habitation des dragons, a ſuccédé le paradis du Tout-puiſſant. SERM. VII.

SUPPOSONS maintenant que nous ayons ſurmonté, & le regret de quitter ce monde, & la crainte de paſſer dans un autre; il reſte encore une circonſtance qui rend la mort affreuſe à beaucoup de gens: je parle du choc que l'ame doit ſoutenir au moment de ſa ſéparation d'avec le corps. Cette penſée eſt effrayante, je l'avoue, pour ceux dont les eſprits ſont affaiſſés ſous le poids du vice, & qui n'ont aucun ſecours intérieur qui puiſſe les fortifier dans ce cruel combat. Il n'eſt donné qu'à une ame ferme & magnanime de braver la mort au milieu même de ſon agonie; & cette fermeté, elle la puiſe dans la religion. Le témoignage d'une bonne conſcience, & le ſouvenir d'une vie conſacrée à la vertu; une confiance bien fondée en l'approbation divine, & l'eſpoir ſolide d'un bonheur éternel, voilà des principes ſuffiſans pour inſpirer de la tranquillité, du courage dans cette pénible conjoncture. Juſqu'à quel point ils

SERM. VII.

peuvent ſuſpendre ou alléger le ſentiment de la douleur, c'eſt ce que vous nous avez pleinement démontré, glorieux Martyrs, vous qui n'avez pas craint de vous expoſer à la mort la plus cruelle, pour avancer le regne de Jeſus-Chriſt, & pour conſerver une conſcience irréprochable! Combien de fois vos ennemis acharnés ne vous ont-ils pas vus marcher au devant de ce Roi des terreurs, je ne dis pas avec tranquillité, mais avec joie! Combien de fois, exaltés par la grace, par l'eſpérance, n'avez-vous pas bravé les échafauds & les croix; plus ſatisfaits de perdre une vie périſſable, que de la conſerver aux dépens de la vérité & de votre ſalut!

Non, ce n'eſt pas ſans fondement que les gens de bien ſe flattent que Dieu les aſſiſtera d'une maniere particuliere à l'heure de la mort. Intimement perſuadés que la Providence veille ſur eux dans toutes les époques de leur vie, ils ſont autoriſés à conclure que, loin de les abandonner lorſque ſon ſecours leur devient le plus néceſſaire, elle les aſſiſtera dans ce mo-

ment critique avec autant de généroſité qu'elle l'a fait juſqu'alors. C'eſt cette certitude ſi conforme à la bonté, à la compaſſion du Pere des miſéricordes, qui a de tout temps raſſuré l'homme vertueux contre les craintes de la mort. *Ma chair & mon ſang défaillent*, s'écrie-t-il alors avec David; *mais Dieu eſt la force de mon cœur. Lors même que je ſerois dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrois aucun mal, parce que tu es avec moi.* Heureux troupeau du *Berger d'Iſraël*, *ſon bâton & ſa houlette* ſoutiennent vos forces, lorſque le trépas vous porte les coups les plus violens; & votre ame, vivifiée par la foi, n'a beſoin d'aucun autre appui. L'influence ſecrete de ſon eſprit ſuffit pour vous conſoler, pour vous fortifier pendant cette criſe terrible; & à l'inſtant où le *cable d'argent ſe briſe, & où le vaſe d'or eſt verſé en entier*, votre Protecteur tout-puiſſant prend poſſeſſion de votre eſprit, qui n'a point été affecté par la chûte de ſon tabernacle d'argile, & il le tranſporte dans le ſéjour éternel de la félicité. Fin glorieuſe, trépas digne d'envie! Vous

SERM. VII.

SERM. VII.

quittez le théatre du temps, honorés de la protection de votre Créateur, raſſurés par ſa préſence auguſte, & jouiſſant de la penſée délicieuſe que vous n'avez pas vécu en vain! *Vous avez combattu dans le bon combat, vous avez fourni votre carriere* avec diſtinction, *vous avez gardé la foi. Il ne vous reſte donc plus qu'à recevoir la couronne de juſtice qui vous eſt réſervée, & que le Seigneur, le juſte Juge, vous donnera* au grand jour des rétributions! *

TELLES ſont les armes que la religion chrétienne fournit aux gens de bien pour ſurmonter les craintes de la mort. Telle eſt la victoire qu'elle remporte ſur cet ennemi commun des hommes. Le premier ſentiment que doivent exciter dans nos ames de ſi grands avantages, eſt une vive gratitude envers Dieu pour les promeſſes magnifiques qu'il nous a faites dans l'évangile. Que la condition humaine étoit triſte, qu'elle étoit malheureuſe, lorſque la mort, ſemblable à un nuage épais, menaçoit tous les habitans

* 2. Tim. IV, 7, 8.

de la terre; lorſqu'après tant de travaux & de privations, de douleurs & de ſacrifices, le tombeau paroiſſoit engloutir pour jamais ſes victimes, & ſon ſilence mélancolique terminer la ſcene de l'exiſtence; ou ſi un avenir devoit lui ſuccéder, lorſque cet avenir étoit environné de tous les ſpectres que la conſcience du crime pouvoit élever dans une imagination épouvantée! Le plus heureux changement que le monde ait jamais éprouvé, eſt celui qu'ont produit dans le cœur les lumieres de l'évangile ſur le gouvernement de l'univers, ſur la rédemption du genre humain, ſur notre deſtination. Comme elles ennobliſſent le caractere de l'homme & ſon état futur! Quelle ſérénité, quel éclat elles répandent dans notre demeure actuelle, & qu'il mérite bien d'être loué éternellement Celui qui, *ſelon la grandeur de ſa miſéricorde, nous a donné, par la réſurrection de Jeſus-Chriſt, l'eſpérance de jouir d'une vie immortelle; c'eſt-à-dire, d'obtenir en héritage ces biens incorruptibles qui ne peuvent*

SERM. VII.

SERM. VII. *ni changer, ni ſe flétrir, & qui nous ſont réſervés dans le ciel!*

QUE les réflexions précédentes nous inſpirent, en ſecond lieu, le plus ardent deſir de mériter les prérogatives dont les gens de bien jouiſſent au moment de leur mort. La route qui y conduit eſt aiſée; elle eſt ouverte à tous les hommes. Une mort douce & tranquille eſt, par un effet de la ſageſſe du ciel, la conſéquence immédiate d'une vie vertueuſe. Deſirons-nous donc que notre ame s'ouvre dans nos derniers momens à ces douces conſolations? renonçons dès maintenant à tout projet injuſte, à tout plaiſir criminel. Craignons Dieu, & obſervons ſes commandemens; *gardons la foi & une bonne conſcience.* L'étude la plus importante, la plus digne d'une homme ſage, d'un chrétien, eſt de ſe préparer toute ſa vie à cette heure fatale. On peut nommer avec vérité la mort le témoin de la vie. Qu'un homme ait obtenu l'eſtime publique, & mérité de fréquens

applaudiſſemens tant qu'il a été placé ſur le théatre du monde, ſi au moment de le quitter, ſon ame s'abandonne à la terreur ou au déſeſpoir, il ternit toute la gloire qu'il s'étoit acquiſe; il laiſſe, en partant, une forte préſomption, qu'il avoit ou une conſcience coupable, ou un eſprit puſillanime. Dans toute autre circonſtance, il peut en impoſer avec de l'hypocriſie & de l'adreſſe; mais il eſt rare qu'il puiſſe ſoutenir l'artifice à l'heure de la mort. A cette époque critique, le maſque tombe, & le caractere ſe montre au naturel. Mais ſi nous le voyons quitter la ſcene de la vie avec nobleſſe, avec fermeté, prononçons ſans héſiter que ſon ame eſt grande & vertueuſe; ſoyons perſuadés que Dieu le ſoutient dans ce moment terrible, & qu'il va le tranſporter dans un ſéjour plus heureux. *Prends garde à l'homme intégre, & obſerve l'homme droit; car la fin d'un tel homme eſt la paix.* * SERM. VII.

QUE les réflexions précédentes nous apprennent enfin ſous quel point de vue

* Pſ. XXXVII; 37.

SERM. VII.

l'homme ſage conſidere la vie & la mort: Il n'eſt point ſervilement attaché à l'une; il n'a nulle raiſon de redouter l'autre. La vie eſt un don de Dieu qu'il porte au plus haut prix. Il y a plus, il emploie tous les moyens dignes de lui pour la défendre & la conſerver, afin de ſe rendre utile à ſes ſemblables, auſſi long-temps qu'il lui eſt poſſible, dans le poſte où la Providence l'a placé. Mais ſon amour pour la vie eſt ſubordonné à des ſentimens plus ſublimes. Si la religion, la vertu, ou le véritable honneur l'appellent à haſarder ſes jours, il s'y détermine auſſi-tôt ſans héſiter. Et qu'eſt-ce qui diſtingue celui qui vit & marche *par la foi & l'immortalité*, de ceux dont toutes les eſpérances ſont bornées à cette vie? c'eſt un mépris généreux de la mort. Voilà la ſource où le vrai chrétien puiſe ſon courage. Sa conduite atteſte que ſon ame eſt bien ſupérieure à ce monde. Elle démontre qu'il ſuit avec liberté les ſentimens naturels de ſon cœur, ſans s'aſſervir à ce joug honteux, à ces entraves humiliantes que la crainte de la mort impoſe aux eſclaves du vice.

N'outrons cependant pas, & gardons-nous de confondre ce mépris raiſonnable de la mort avec l'indifférence inconſidérée & ſans réflexion dont tant de gens affectent de ſe parer, & que nul principe raiſonnable ne peut juſtifier. La vie humaine n'eſt point un bien frivole dont les hommes puiſſent diſpoſer à leur gré. La mort, de quelque maniere qu'on la conſidere, eſt un événement très-important. C'eſt la criſe la plus ſolemnelle de l'exiſtence. L'homme de bien a raiſon de l'attendre avec un eſprit ferme & tranquille. Mais perſonne n'a le droit de la traiter avec une légéreté orgueilleuſe. Elle demande qu'on y réfléchiſſe ſérieuſement, & qu'on s'y ſoumette avec courage. Elle exige tout le ſang-froid, toute la liberté d'ame dont nous ſommes ſuſceptibles; afin qu'éprouvant les ſentimens qui conviennent à des êtres dépendans, lorſque notre poudre *ſera prête à retourner en poudre*, nous puiſſions remettre notre eſprit à *Celui qui nous l'a donné.*

SERMON VIII.

Sur le BONHEUR *de la* VIE FUTURE.

Prononcé un jour de Communion.

APOCALYPSE, VI, 9.

Après cela je regardai, & je vis une grande multitude que perſonne ne pouvoit compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple & de toute langue, qui ſe tenoit devant le trône & devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, & tenant des palmes dans leurs mains.

SERM. VIII.

LE livre myſtérieux d'où ces paroles ſont tirées, annonce pluſieurs révolutions qui doivent ſe ſuccéder dans l'égliſe de Dieu. Ces prophéties ne ſont point, à la vérité, aſſez claires, aſſez préciſes pour nous indiquer exactement l'époque de leur accompliſſement. Il n'eût pas convenu de tirer entiérement le voile qui couvre l'avenir.

L'intention du Saint-Eſprit n'étoit point de ſatisfaire la curioſité du ſavant, en lui révélant la deſtinée des nations, mais de développer à l'homme raiſonnable le plan général du gouvernement de l'univers, & les dernieres opérations de la Sageſſe divine. Dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, où les chrétiens étoient en butte à tant de perſécutions, à tant de calamités, ce livre étoit bien propre à fortifier leur courage; puiſqu'au travers des emblêmes & des figures, il leur montroit un Protecteur tout-puiſſant qui veilloit avec l'attention la plus particuliere ſur les intérêts du peuple qu'il s'étoit choiſi, qui avoit prévu les chocs qui alloient bouleverſer les royaumes de la terre, & qui les dirigeroit de maniere à les rapporter tous aux progrès de la vérité. Voilà l'objet eſſentiel de ces viſions myſtiques dont l'Apôtre S. Jean fut honoré, de ces ſceaux ouverts, de ces trompettes ſonnant dans le ciel, de ces coupes répandues ſur la terre, ſur la mer, & dans les airs. Le royaume des ténebres devoit ſoutenir un combat opiniâtre contre le

SERM. VIII.

SERM. VIII.

royaume de la lumiere. Mais à la fin une voix devoit ſe faire entendre, *une voix reſſemblant au bruit de pluſieurs eaux, & à celui d'un grand éclat de tonnerre, diſant Alleluia: le Seigneur, le Tout-puiſſant regne. Les royaumes de ce monde ſont devenus les royaumes de notre Seigneur & de ſon Chriſt, & il régnera aux ſiecles des ſiecles.* * Telle eſt la perſpective que l'Eſprit divin offre à nos yeux, pour adoucir l'horreur des tableaux effrayans & lugubres qui ſont préſentés dans ce livre; il le termine même par ce témoignage éclatant de ſa bonté. En fermant le code ſacré de l'Ecriture, il laiſſe dans notre ame des impreſſions profondes du triomphe de la juſtice, & du bonheur de ceux qui ont été rachetés par Jeſus-Chriſt. *Après cela je regardai, & je vis une grande multitude que perſonne ne pouvoit compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple & de toute langue, qui ſe tenoient devant le trône & devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, & tenant des palmes dans leurs mains.*

* Apoc. XIX, 6. — XI, 15.

Ces

Ces paroles préſentent une magnifique image de la félicité dont les Saints jouiſſent dans les cieux. Cette méditation eſt, dans tous les temps, également conſolante, également propre à nous porter à la vertu. Mais, en ce jour ſolemnel, où nous ſommes appellés à faire la commémoration de l'ineffable charité que notre Sauveur a déployée par ſa mort, pourrions-nous nous préparer plus dignement à cette action ſainte, qu'en contemplant le ſalut que ſon généreux ſacrifice nous a acquis? pourrions-nous même employer un moyen plus propre à réveiller notre reconnoiſſance, à fortifier notre amour? Le ſacrement de la Cene eſt un ſerment de fidélité. Diſpoſons-nous donc à le célébrer, en méditant les récompenſes préparées à ceux qui ſeront fideles à leurs engagemens. Dans ce deſſein, & pour vous donner une idée, ſans doute très-imparfaite, de la félicité éternelle préparée à la vertu, nous joindrons aux obſervations que nous fournit notre texte, celles que nous préſentent les verſets qui le précedent & qui le ſuivent; nous terminerons ce

SERM. VIII.

SERM. VIII.

diſcours par quelques inſtructions relatives à notre condition actuelle.

I. Ce que les paroles de notre texte indiquent de la maniere la plus préciſe, c'eſt que les cieux ſeront le ſéjour d'une ſociété de bienheureux. Une multitude, une aſſemblée nombreuſe, tels ſont ceux qui ſeront admis à cet honneur, à cette félicité. L'homme ne ſauroit goûter le bonheur, s'il ne le partage avec quelques amis. Placez-le dans une région où il ſoit environné de plaiſirs de tous les genres; s'il y eſt ſolitaire & inconnu, il languira, il ſera accablé d'ennui. Ce ne ſont pas ſeulement nos beſoins ou notre dépendance réciproque, qui nous portent à rechercher la ſociété de nos ſemblables, mais nos penchans naturels, mais la ſatisfaction que nous goûtons à communiquer nos penſées à ces ſeconds nous-mêmes, doués des mêmes facultés, des mêmes goûts, des mêmes prérogatives. Ce commerce intime eſt la ſource des plus vives jouiſſances. Mais hélas! combien de circonſtances ne troublent pas ce ſentiment

ſi naturel! Quelquefois c'eſt une tendre commiſération pour les maux de ceux que nous aimons; quelquefois une vive douleur de leurs vices & de leurs foibleſſes. Si notre amitié eſt ſincere, elle nous expoſe aux mêmes peines que ceux qui ſont les objets de cette douce ſympathie; & ſouvent notre cœur eſt déchiré par les tourmens d'une ſéparation violente. Eſt-elle ſi froide qu'elle n'ait à redouter aucune des angoiſſes inſéparables des attachemens humains? elle n'offre jamais de grands plaiſirs. Le commerce ordinaire du monde eſt un cercle de liaiſons frivoles, auxquelles le cœur n'a nulle part. Il eſt ſouvent inſipide, plus ſouvent encore agité, ou par de légeres différences dans l'humeur, ou par des intérêts oppoſés. Nous volons dans les compagnies pour nous ſouſtraire à la fatigue d'être ſans ceſſe avec nous-mêmes, & l'ennui que nous y éprouvons nous ramene bientôt dans la ſolitude. La ſociété des gens vertueux n'eſt point à l'abri de ces inconvéniens; il s'y éleve auſſi de vives querelles, & il ſuffit quelquefois d'une différence

SERM. VIII.

d'opinions pour aliéner leur cœur. Nous formons peu de liaiſons qui ne nous offrent bientôt quelques circonſtances propres à tromper notre eſpoir. Leurs commencemens ſont pleins de charmes. Nous nous flattons d'avoir enfin trouvé des amis, du commerce deſquels le dégoût ſera pour jamais banni. Mais nous apprenons bientôt à connoître leurs foibleſſes, l'eſtime s'enfuit, l'amitié s'éteint. Nous nous défions les uns des autres, & nous nous accoutumons à feindre. Une civilité étudiée nous tient lieu du ſentiment, ſans en offrir les douceurs; & nous cachons ſouvent une baſſe jalouſie, une haine maligne, ſous le voile d'une affection ſincere & déſintéreſſée.

Les plaiſirs qu'on goûte dans le commerce des mortels, ſont donc, comme tous les autres plaiſirs, très-inſuffiſans; ils ne peuvent nous donner qu'une foible idée des charmes de la ſociété des eſprits parfaits qui habitent un monde plus heureux. Ce n'eſt qu'avec la plus grande difficulté, que nous trouvons, au milieu de la corruption qui regne ici-bas, quelques perſonnes avec

leſquelles nous deſirions de former une liaiſon intime. Là, ſont aſſemblés tous les ſages, tous les ſaints, tous les juſtes qui ont exiſté dans l'univers; ſans aucun malheur qui puiſſe troubler leur félicité mutuelle, ſans aucun nuage qui puiſſe interrompre l'harmonie de leur ame. L'artifice, la réſerve y ſont inconnus. Nuls rivaux qui ſe ſupplantent, nuls factieux qui s'entrechoquent, nuls ennemis qui ſe pourſuivent. La diſcorde n'éleve point ſa voix lugubre, le bruit ſourd du ſoupçon ne circule jamais parmi ces eſprits innocens & pleins de bienveillance. Chacun, heureux en lui-même, jouit du bonheur de tous; chacun, par des communications réciproques d'eſtime & d'amour, partage & ajoute à la félicité générale. Placez un inſtant à vos côtés les amis les plus affectionnés que vous ayez jamais eu le bonheur de poſſéder; dégagez-les de toutes les infirmités inſéparables de la nature humaine; rappellez-vous les momens les plus tendres, les plus délicieux que vous ayez paſſés dans leur ſociété, & le ſouvenir de ces ſenſations pourra vous aider à

SERM. VIII.

SERM. VIII.

concevoir la félicité dont jouiſſent les Saints raſſemblés dans le ciel. Le bonheur de ces *freres unis enſemble*, eſt comparé avec beaucoup d'élégance, par le Pſalmiſte, aux objets les plus propres à rafraîchir le cœur de l'homme, au parfum des plus ſuaves odeurs, à l'influence vivifiante de la douce roſée des cieux. *Il eſt ſemblablé à l'huile précieuſe répandue ſur la tête d'Aaron, & à la roſée d'Hermon, & même à la roſée qui deſcend ſur la montagne de Sion, où l'Eternel a établi la bénédiction & la vie pour toujours.**

Outre le bonheur qui réſulte d'un amour parfait, deux circonſtances rehauſſent particuliérement celui que goûte *cette multitude qui ſe tient devant le trône :* leur admiſſion à la ſociété la plus excellente, & le renouvellement de leurs liaiſons les plus intimes. Le premier avantage eſt exprimé en divers endroits de l'écriture. Elle nous dit *que la compagnie innombrable des Anges ſera unie à l'aſſemblée de l'Egliſe & des premiers nés, & qu'ils ſeront aſſis à table, au royaume des cieux, avec Abraham,*

* Pſ. CXXXIII, 1.

*Iſaac & Jacob;** promeſſe qui ouvre à nos yeux la perſpective la plus brillante. Elle autoriſe les gens de bien à ſe livrer au doux eſpoir que, ſéparés de la lie des hommes, de cette foule corrompue avec laquelle ils ſont maintenant confondus, il leur ſera donné de s'unir aux Patriarches & aux Prophetes, aux Apôtres & aux Martyrs, aux Légiſlateurs & aux Héros, à ces eſprits renommés qui ont brillé dans les premiers âges comme les ſerviteurs de Dieu, ou les bienfaiteurs de la ſociété; à ces hommes célebres dont nous ſommes accoutumés à exalter les hauts faits, dont nous ſuivons les traces, dont nous ne prononçons les noms qu'avec une profonde vénération. SERM. VIII.

Unis à cette brillante aſſemblée, les bénis du Seigneur renouvelleront ces liaiſons intimes & vertueuſes que la mort avoit rompues. Cette idée éleve dans le cœur les émotions les plus tendres, les plus délicieuſes que puiſſe jamais éprouver un mortel. En effet, de toutes les peines

* Héb. XII, 22, 23. Matth. VIII, 11.

SERM. VIII.

auxquelles nous ſommes condamnés ici-bas, il n'en eſt point de plus amere que celle qui eſt cauſée par le coup fatal qui nous ſépare, en apparence pour jamais, de ceux avec leſquels la nature ou l'amitié avoient intimement uni nos cœurs. Leur ſouvenir renouvelle de temps en temps nos larmes; il rouvre des bleſſures qui ſembloient être cicatriſées; &, en nous rappellant des joies ſans retour, il fait friſſonner toutes les fibres de notre ſenſibilité. Dans ces momens de douleur, de déſeſpoir, qu'elle eſt conſolante la certitude que cette ſéparation n'eſt que momentanée; que le temps viendra où nous nous réunirons à ceux avec qui nous avons paſſé les plus heureux momens de notre vie, dont les joies & les chagrins étoient les nôtres; & qu'aucune révolution ne pourra nous ſéparer, dès que nous aurons touché le port paiſible où ils aborderent avant nous! Telle eſt la ſociété des bienheureux qui habitent le ciel. Tels ſont ceux qui formeront *la multitude qui eſt devant le trône.* Obſervons maintenant,

II. QUE non ſeulement cette ſociété ſera compoſée de bienheureux, mais qu'elle ſera très-nombreuſe. Elle eſt nommée *une multitude, une grande multitude, une grande multitude que perſonne ne ſauroit compter.* Ces expreſſions donnent l'idée la plus ſublime du royaume de la gloire. Ne vous abandonnez donc plus à la crainte que les cieux ſont une contrée preſque inacceſſible, & ſi bornée, qu'elle peut à peine contenir une poignée d'hommes échappés au naufrage commun à toute la race humaine. *Il y a pluſieurs demeures dans la maiſon de mon Pere*, a dit le Sauveur. Cette cité du *Dieu vivant*, vers laquelle vous faites profeſſion de diriger votre courſe, peut admettre une multitude infinie de citoyens; elle renferme déja un grand nombre d'habitans; elle en recevra chaque jour davantage juſqu'à la conſommation des ſiecles. Quelles que ſoient les difficultés qui bordent le ſentier qui y conduit, elles ont été ſouvent franchies. Ce ſentier, quoique eſcarpé, n'eſt point impraticable. La porte où il aboutit eſt plus étroite,

SERM. VIII.

ſans doute, que celle qui communique à l'enfer; malgré cela, une grande multitude l'a paſſée pour aller recevoir la couronne de gloire.

Cette vérité eſt une des plus conſolantes du chriſtianiſme, une des plus propres à encourager l'homme de bien à la vertu, à raſſurer le pécheur pénitent contre la conſcience de ſes crimes. Livrons-nous y donc avec une pleine ſécurité. Loin de circonſcrire ſans fondement les faveurs de la grace divine dans le cercle étroit des perſonnes qui penſent comme nous, & de condamner ſans miſéricorde celles dont le culte differe du nôtre, ne nous écartons jamais de l'eſprit de l'évangile. Croyons que les ſouffrances de Jeſus-Chriſt auront un effet univerſel; qu'il eſt deſcendu des cieux, qu'il s'eſt dévoué à la mort pour gagner tous ceux qui lui ſeront fideles; qu'au jour des rétributions, *il verra le travail de ſon ame pour s'en réjouir*, & que les trophées de ſa grace répondront à la grandeur de ſon ſacrifice. *Le Chef de notre ſalut prendra pluſieurs enfans avec lui dans*

ſa gloire. La volonté de l'Eternel proſpérera dans ſa main. Il ſe verra de la poſtérité. Il juſtifiera un grand nombre. Les hommes ſeront bénis dans ſa Perſonne, & toutes les nations le nommeront béni. Pour ajouter à notre encouragement, obſervons, SERM. VIII.

III. QUE la ſociété qui habitera les cieux ſera compoſée, ſelon notre texte, de toutes les conditions de la race humaine. C'eſt ce que déſignent clairement ces expreſſions remarquables: *Une multitude qu'on ne pouvoit compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple & de toute langue;* comme ſi elles avoient pour but de corriger les idées bornées que nous nous formons de l'étendue & du pouvoir de la grace divine. Ceux que de vaſtes mers ou des déſerts immenſes ſéparent les uns des autres; ceux dont le langage & les mœurs n'ont pas le plus léger rapport, ſeront alors réunis dans la même aſſemblée. Il n'eſt pas de ſituation ſi éloignée, de poſition ſi peu favorable, qui rendent inacceſſible la félicité céleſte. L'Eſprit divin a ouvert une route qui

M. I. conduit à ces habitations bienheureuſes; de toutes les extrêmités de la terre, de toutes les conditions de la vie humaine; des cités peuplées, & des landes ſtériles; de la cabane du pauvre, & du palais des rois; de la demeure de l'ignorance & de la ſimplicité, & des contrées de la ſcience & de la perfection. *Ils viendront*, dit notre divin Sauveur, *du Levant & du Couchant, du Nord & du Sud, & ils s'aſſiéront dans le royaume de Dieu.* *

Cette aſſurance épure, agrandit nos idées ſur la Bonté divine; elle calme les craintes qui s'élevent dans notre ame lorſque nous ſommes dans des ſituations dangereuſes. — Ah! s'il nous étoit donné de ſoulever le voile qui ſépare le temps de l'éternité, & de contempler cette aſſemblée de bienheureux qui entourent le trône ſuprême, nous en verrions un grand nombre qui ont vaincu les mêmes obſtacles qui nous arrêtent, & que nous croyons inſurmontables. Nous verrions des idiots auxquels une intention droite a tenu lieu de ſcience, & des

* Luc, XIII, 29.

hommes foibles que la grace divine a fortifiés : nous en verrions même qui ſe ſont égarés, & qu'elle a remis dans le bon chemin. Nous verrions des jeunes gens qui ont réſiſté aux attraits des plaiſirs de leur âge, & des vieillards qui ont ſoutenu le poids des infirmités avec une conſtance invariable ; beaucoup que l'indigence n'a pu entraîner à des démarches contraires à la délicateſſe ; beaucoup que la fortune & l'élévation n'enorgueillirent ni ne conduiſirent jamais à l'impiété ; beaucoup encore qui, dans les circonſtances les plus difficiles ou les plus ſéduiſantes, au milieu des camps, des armées, de la corruption des cours, conſerverent une intégrité à toute épreuve. En un mot, nous en verrions de toutes *les tributs & de tous les peuples*, c'eſt-à-dire, de toutes les conditions, de tous les rangs ; nous verrions même *des péagers & des pécheurs* que le ſecours divin a conduits à une gloire éternelle. Et le même ſecours ne nous eſt-il pas offert dans toute ſon étendue ? Environnés, tandis que nous courons dans la carriere du ſalut, de cette

SERM. VIII.

nuée de témoins qui ont achevé leur courſe avec ſuccès ; animés, *tandis que nous combattons dans le glorieux combat*, par les acclamations de ceux qui ont vaincu, & qui ſont couronnés, le déſeſpoir pourroit-il énerver ou abattre nos eſprits ? De cette multitude de bienheureux qui peuplent le ciel, il s'élève une voix qui devroit retentir ſans ceſſe dans l'oreille des vrais croyans: *Soyez fidèles juſqu'à la mort, & vous recevrez la couronne de vie ; ſoyez forts au Seigneur, & confiez-vous en l'infinie grandeur de ſa puiſſance ; ſoyez nos imitateurs à nous, qui, par la foi & la conſtance, avons obtenu l'héritage qui nous avoit été promis.* Conſidérons maintenant,

IV. La deſcription que notre texte fait de la gloire & de la félicité de cette ſociété céleſte. L'Apôtre les avoit vus *ſe tenant devant le trône & devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, & ayant des palmes dans leurs mains.* Il ne nous eſt pas donné maintenant de comprendre ce que l'Eſprit-Saint veut entendre par ces *palmes* & ces *robes*

blanches. Ce que nous ſavons ſe réduit à ceci, que toutes les nations ſe ſont ſervies de ces ornemens dans leurs triomphes & dans les fêtes conſacrées à célébrer l'alégreſſe publique. Elles déſignent donc ici cette félicité, cet honneur parfait dont l'homme juſte ſera mis un jour en poſſeſſion. On ne peut, ſans être doué des facultés des bienheureux, avoir une idée diſtincte de leurs fonctions & de leurs jouiſſances. Je ne me permettrai donc aucun détail ſur cette partie de mon ſujet. Il n'appartient point à un mortel de peindre la félicité des immortels. Il lui convient mieux de garder le ſilence dans une eſpérance humble & reſpectueuſe, que de ſe livrer à des écarts d'imagination qui dégraderoient ce ſujet ſublime, loin de l'ennoblir. SERM. VIII.

Notre texte nous offre cependant une circonſtance digne d'une attention particulière, & que nous pouvons indiquer ſans témérité : C'eſt que les bienheureux *ſe tiennent devant le Trône & devant l'Agneau*; c'eſt-à-dire, qu'ils jouiſſent de la préſence immédiate du Créateur & du Rédempteur

SERM. VIII.

du genre humain. La diſtance funeſte à laquelle nous ſommes maintenant de Dieu, eſt la ſource de tous nos malheurs. Cette contrée que nous habitons, n'eſt point la demeure de ſa ſainteté. C'eſt un lieu d'exil, c'eſt le ſéjour d'une race dégradée, ſéjour environné de nuages & de ténebres. Maintenant l'Être ſuprême ſe tient loin de nous. En vain le cherchons-nous dans ſes ouvrages, dans ſes voies, dans ſes inſtitutions religieuſes. *Il demeure dans la place ſecrete du tonnerre.* Il cache à nos foibles regards le trône de ſa gloire; il s'enveloppe d'une lumiere impénétrable. Sa préſence ſera donc le ſignal du renouvellement de toutes choſes. Lorſque le *Soleil de Juſtice* ſortira du nuage qui le dérobe maintenant à nos yeux, le chagrin, le péché & toutes ſes ſuites funeſtes s'évanouiront devant la ſplendeur de ſa face. En effet, ni le crime, ni la miſere ne peuvent ſubſiſter dans les régions où Dieu a fixé ſa demeure. Ainſi que l'aſtre du jour, dont les rayons frappant de nouveau notre hémiſphere, y répandent une chaleur vivifiante, fécondent la nature, & réjouiſſent

ſes

les habitans; ainſi Dieu, par ſa préſence auguſte, répandra la joie, la félicité ſur tous ceux qui le contempleront. Voici comment S. Jean décrit ces effets: *La mort*, dit-il, *n'exiſtera plus. Il n'y aura déſormais ni lamentations, ni cris, ni douleurs; ce qui eſt arrivé juſqu'à préſent, n'arrivera plus. Celui qui eſt aſſis ſur le trône, dit: Je vais renouveller toutes choſes; ils n'auront plus ni faim, ni ſoif, parce que l'Agneau qui eſt au milieu du trône ſera leur Paſteur; il les menera aux ſources d'eau vive, & Dieu eſſuiera toute larme de leurs yeux.* Mais, abandonnant ce ſujet trop ſublime pour notre foible intelligence, dirigeons, SERM. VIII.

V. NOTRE attention vers une circonſtance du bonheur de la vie à venir, que notre eſprit borné ſaiſira plus aiſément, & qui eſt ſpécifiée dans le commentaire que S. Jean fait de notre texte dans le même chapitre. *Alors un des vieillards prit la parole & me dit: Ceux qui ſont vêtus de robes blanches, qui ſont-ils, & d'où viennent-ils? Seigneur*, lui répondis-je, *vous le*

SERM. VIII. *ſavez. Et il me dit: Ce ſont ceux qui viennent de la grande tribulation.** Cette circonſtance peut s'appliquer, dans un ſens particulier, aux premiers martyrs qui ſouffrirent les plus cruelles perſécutions, en ſoutenant la vérité de l'évangile. Mais, dans ſon ſens général, elle préſente cette idée naturelle & ſublime, que les gens de bien, parvenus au bonheur céleſte, ſe repoſent maintenant des peines & des fatigues de la vie. En effet, cette vie eſt pour tous les hommes, même pour les plus heureux, une ſuite de combats & de tribulations. Perſonne n'eſt complétement ſatisfait de ſon ſort. Des projets qui ſuccedent à des projets, nous tiennent dans une agitation continuelle. Des traverſes fréquentes, des obſtacles imprévus, des diſgraces multipliées, rompent nos plans, accablent nos eſprits. Fatigués de tant de viciſſitudes, nous ſoupirons après le repos, nous le regardons comme le premier des biens; & quel que ſoit notre rang, puiſſans ou obſcurs, riches ou pauvres, nous le recherchons avec une ardeur immodérée.

* Apoc. VII, 13, 14.

Mais hélas! il fuit ſans ceſſe devant nous comme une ombre légere ; & nous ſommes condamnés à le pourſuivre toute notre vie, ſans jamais l'atteindre. SERM. VIII.

La nature de notre condition actuelle, & les loix auxquelles nous ſommes ſoumis, ne permettent point que ce deſir favori ſoit accompli. Car, indépendamment de la néceſſité où nous ſommes de remplir les vues que Dieu s'eſt propoſées en nous plaçant ſur cette terre, & de travailler, ſoit à nous rendre meilleurs, ſoit à rendre nos freres plus heureux, le ſeul bonheur que nous puiſſions goûter dans ce monde doit être acheté par un travail continuel. En effet, nous jouiſſons plus par nos recherches que par nos ſuccès. Le ſuccès eſt en général le tombeau du plaiſir. Dès que nous n'avons plus d'objets qui enflamment notre activité, & qui nous portent à de nouveaux travaux, nous tombons auſſi-tôt dans une indolence mélancolique. D'un autre côté, l'objet unique de tous nos ſouhaits, eſt le repos. L'image fantaſtique

SERM. VIII.

du bonheur que nous y attachons, flotte ſans ceſſe autour de nous. Et du combat qui s'éleve entre nos deſirs & notre ſituation actuelle, naiſſent la plupart des inquiétudes, des malheurs qui aſſaillent la vie humaine. Ce n'eſt que dans les cieux que ſera réaliſé ce doux projet, qui ne préſente ici-bas qu'une chimere flatteuſe. C'eſt-là ſeulement que *le peuple de Dieu trouvera le repos;* repos de toutes les paſſions exaltées, de tous les vains deſirs, de tous les deſſeins contrariés; repos de tous les péchés, de tous les chagrins qui nous tourmentent dans cette vallée de miſeres; repos qui ne ſera point une ceſſation indolente du travail, mais une jouiſſance pleinement ſatisfaiſante. Là les gens de bien *ſe repoſent de leurs travaux, & leurs œuvres les ſuivent. Ils viennent de la grande tribulation.* Ils ont rempli avec honneur l'épreuve à laquelle ils avoient été ſoumis. Ils ſont revêtus de la robe triomphale; & de tous leurs travaux paſſés, il ne leur reſte qu'un ſouvenir délicieux, & le bonheur qui en eſt le fruit. Nous avons encore à conſidérer,

VI. UNE circonſtance très-importante, qui indique & le caractere & le bonheur de ceux qui habitent le ciel. Non ſeulement *ils viennent de la grande tribulation*, mais l'Eſprit de Dieu ajoute, pour jeter un plus grand jour ſur notre texte, qu'*ils ont lavé leurs robes, & qu'ils les ont blanchies dans le ſang de l'Agneau.** Ces paroles déſignent deux choſes remarquables : la ſainteté des bienheureux, & les moyens par leſquels ils y ſont parvenus. SERM. VIII.

Leur ſainteté eſt indiquée par ces expreſſions emblématiques : Ils ſont vêtus de *robes qui ont été lavées & rendues blanches.* Pour devenir propre à la jouiſſance du bonheur éternel dont je viens de vous donner une foible idée, la nature humaine doit éprouver un changement ſi complet, que l'écriture le qualifie de *régénération*, ou de nouvelle naiſſance ; changement que tous les préceptes de la religion, toutes les cérémonies du culte divin, & toutes les opérations de la grace tendent à produire dans cette vie, mais qui ne ſera

* Apoc. VII, 14.

SERM. VIII.

complétement réaliſé que dans la vie à venir. Cette ſainteté, ou cette nouvelle naiſſance, eſt non ſeulement l'unique moyen de parvenir à la félicité future, mais, & c'eſt une circonſtance à laquelle on ne fait point aſſez d'attention, elle eſt une partie eſſentielle de cette félicité même. En effet, quelle eſt la ſource du malheur qui accable la plupart des habitans de ce monde? On ne peut l'attribuer ni aux nuages qui couvrent notre athmoſphere, ni au changement des ſaiſons, ni à l'inclémence de l'air. On ne peut l'attribuer ni à la foibleſſe de notre corps, ni à l'inégale diſtribution des biens de la fortune. Au milieu de toutes ces viciſſitudes, un homme éclairé, ferme & vertueux, puiſant au dedans de lui une paix inaltérable, ſourit aux aſſauts impuiſſans de la fortune & des élémens. C'eſt dans le cœur que la miſere a fixé ſon ſéjour. Une humeur déſordonnée, des préjugés enracinés, des deſirs ſans bornes, des paſſions criminelles; voilà les ſeuls inſtrumens du ſupplice que nous endurons. Voilà les miniſtres qui affilent les traits de l'adverſité, & qui lui commu-

niquent un poiſon qu'elle n'a point par elle-même. Voilà *les vraies coupes de colere* d'où ſortent les fléaux cruels qui accablent les habitans de la terre, & qui font de la demeure des nations le ſéjour du malheur. De là ces mécontentemens & ces remords qui déchirent le cœur des individus : de là ces injuſtices éclatantes, ou ces trahiſons ſecretes qui ſapent les fondemens de la ſociété : de là cette barbarie qui change l'homme en bête féroce, & qui le porte à déchirer impitoyablement ſon ſemblable. SERM. VIII.

Maintenant, que le péché ſoit banni de la terre; que l'innocence & la charité, deſcendant des cieux, établiſſent leur trône dans le cœur de tous les humains, qu'elles adouciſſent leur caractere, qu'elles animent toutes leurs actions : auſſi-tôt notre habitation actuelle changera de forme, & deviendra un paradis digne de Dieu. Les jouiſſances paiſibles qui accompagnent une vie ſainte & une union intime avec les dignes émules de nos vertus, nous permettront à peine de ſentir ces maux extérieurs dont nous nous plaignons avec tant

d'amertume Toute la nature prendra un aſpect enchanteur. Cet âge d'or, qui fut ſi long-temps le ſujet des rêveries des philoſophes & des chants des poëtes, ſe réaliſera autour de nous; &, pour me ſervir du langage d'un Prophete, *les lieux ſecs ſe changeront en étangs, & la terre altérée, produira des ſources d'eaux: & dans le lieu où étoit le gîte des dragons, croîtront les roſeaux & les joncs. Le loup vivra avec l'agneau, & le léopard couchera avec le chevreau. L'équité habitera dans le déſert, & la juſtice repoſera dans la campagne fertile. Le déſert ſe réjouira & fleurira comme la roſe.* Puiſque l'innocence & la vertu rétablies dans tous leurs droits, peuvent produire ſur cette terre une révolution ſi étonnante, quel ne ſera pas leur triomphe *dans cette nouvelle terre & dans ces nouveaux cieux*, où les changemens qu'éprouvera notre nature ſeront combinés avec chaque circonſtance de notre félicité extérieure! C'eſt l'imperfection actuelle de notre vertu qui nous empêche de comprendre toute l'influence que la juſtice a ſur le bonheur.

Les *robes* dont les hommes les plus vertueux ſont maintenant revêtus, pour nous ſervir du langage de notre texte, ſont ſouillées de tant de taches, qu'on ne ſauroit avoir une idée diſtincte de la beauté primitive du vêtement de la juſtice. Mais, lorſque ces taches ſeront effacées, lorſque ces robes ſeront rendues parfaitement blanches & pures, il en émanera un éclat dont nous ne pouvons à préſent nous former la plus légere image. SERM. VIII.

Mais comment les robes des bienheureux ont-elles été lavées ? D'où leur eſt venue cette blancheur éblouiſſante, cette pureté ſans altération ? L'Eſprit de Dieu nous répond que *c'eſt du ſang de l'Agneau ;* dirigeant par-là nos penſées vers cette ſublime économie de miſéricorde, à laquelle les Saints doivent tous leurs progrès, premiérement en grace, enſuite en gloire. De ce ſang répandu *pour racheter les péchés des hommes*, émane & l'expiation de leurs fautes, & la régénération de leur nature. La nature humaine eſt trop dégradée, pour pouvoir ſe relever d'elle-même. Si nous

l. n'étions aidés d'un ſecours ſupérieur, nous ſerions dans l'impoſſibilité de regagner notre innocence primitive, & par conſéquent de nous élever aſſez haut dans l'échelle des êtres, pour nous unir à la ſociété des Anges. Nous n'avons par nous-mêmes ni aſſez de connoiſſance pour découvrir la gloire éternelle, ni aſſez de vertu pour la mériter, ni aſſez d'habileté pour ſavoir en jouir. Il y a plus, les cieux ſeroient encore cachés à notre vue par des ténebres impénétrables, ou du moins nous ne les appercevrions que dans le lointain, & comme une région inacceſſible, ſi le Chriſt n'étoit venu nous y *frayer une route nouvelle & ſûre.* Les devoirs que ſes travaux généreux impoſent au genre humain, ajouteront puiſſamment à la félicité des bienheureux. Les ſentimens que leur inſpire cette glorieuſe diſtinction de leur bienfaiſant Créateur, & les effuſions de l'amour, de la reconnoiſſance qu'ils lui ont voués, formeront une partie des ſenſations délicieuſes qu'ils éprouveront pendant toute l'éternité.

TEL ſera le bonheur de la vie future; *telle* ſera l'auguſte ſociété avec laquelle nous le partagerons, ſi notre conduite dans ce monde nous rend dignes d'une récompenſe ſi glorieuſe. Cette deſcription renferme pluſieurs leçons importantes toutes relatives à notre état actuel. Elle nous apprend premiérement à rectifier les idées que nous nous formons de la félicité; à rechercher, pour y parvenir, non ce qui n'en a que l'apparence, mais ce qui influe immédiatement ſur l'eſprit & ſur le cœur; de bonnes diſpoſitions, & une ame pure; une amitié ſincere, & une intelligence parfaite avec nos freres; la protection de Dieu, & l'eſpoir d'être admis en ſa préſence auguſte. Si ces avantages ſont l'eſſence du bonheur céleſte, à plus forte raiſon forment-ils l'objet principal de celui que nous goûtons dans une époque moins reculée de l'exiſtence. Puiſer ſes jouiſſances dans d'autres ſources, c'eſt donc s'écarter totalement du ſentier qui conduit au bonheur préſent & éternel. SERM. VIII.

Apprenons de plus à marcher avec conſ-

SERM. VIII.

tance, avec courage au milieu des obſtacles que nous rencontrons dans la carriere du devoir. Nous voyons ſouvent autour de nous la vertu opprimée, & le vice proſpérer. Nos actions les plus généreuſes n'obtiennent en retour que de l'ingratitude. La ſincérité eſt trompée par la fineſſe; l'innocence eſt la victime du pouvoir. Mais gardons-nous de croire, dans de telles occaſions, *que c'eſt en vain que nous avons purifié nos cœurs.* Repoſons-nous dans l'aſſurance que ces déſordres ne s'étendront pas juſqu'au royaume de Dieu. Ils ne ſont à redouter que dans la premiere période de l'exiſtence. Ils ſont néceſſaires pour compléter l'épreuve à laquelle nous ſommes ſoumis ici-bas, mais dont le terme n'eſt point éloigné. Dans l'état permanent qui doit ſuccéder à cette vie périſſable, régnera un nouvel ordre de choſes plus digne de la Juſtice divine, & mieux proportionné au mérite de l'homme. Lorſque nous ſerons prêts à nous décourager par les maux qui nous accablent, levons les yeux au ciel, & voyons cette *multitude de bienheureux*

qui viennent de la grande tribulation, & qui ſe tiennent devant le trône. Attendons l'époque où nos œuvres ſeront peſées à la balance de la juſtice, en méritant par notre conduite d'être admis dans cette ſociété glorieuſe. Soutenons avec fermeté les épreuves auxquelles Dieu ſoumet notre fidélité. *Soyons patiens, & fortifions nos cœurs; car la venue du Seigneur eſt proche.* SERM. VIII.

Les vérités renfermées dans notre texte, nous enſeignent encore dans quel eſprit nous devons régler notre conduite. Des mœurs ſaintes, un caractere généreux, des ſentimens élevés; voilà ce qui convient à ceux qui brûlent de la noble ambition de s'unir aux Anges, aux *eſprits des Juſtes parvenus à la perfection.* Non que ce louable deſir doive exalter notre ame au point de la détourner totalement du monde, cette ſcene importante d'actions & de devoirs. Mais, tout en nous conduiſant comme des habitans de cette terre, n'oublions point que nous ſommes appellés à habiter un monde meilleur. Craignons de perdre tous nos droits à cet héritage glorieux, en

M. II. nous dégradant par des actions mépri-
sables, en nous aviliſſant par une conduite impure, en nous embarraſſant dans les pieges que le monde nous tend. Ne nous laiſſons ni enorgueillir par le ſuccès, ni abattre par les diſgraces; mais ſoutenons toutes les viciſſitudes de cette vie mortelle avec un cœur digne de l'immortalité.

Enfin, que la certitude d'un bonheur futur nous inſpire la plus vive reconnoiſſance pour le Pere éternel des hommes, qui, dès le commencement, deſtina ces récompenſes aux Juſtes; pour ſon Fils charitable, qui s'eſt montré à nous ſous le caractere ſublime de Diſpenſateur des miſéricordes divines, & de Reſtaurateur de l'humanité dégradée. C'eſt ſur-tout quand nous nous approchons de Dieu, par l'acte ſolemnel de la ſainte Cene, comme nous ſommes appellés à le faire aujourd'hui, que la reconnoiſſance doit embraſer nos cœurs, & y produire les impreſſions les plus profondes. Et quoi de plus propre à entretenir ces ſentimens, que cette cérémonie auguſte & ſolemnelle qui réunit ſous le même point

de vue toutes les obligations que nous avons au Bienfaiſteur du genre humain. Lorſque, prêt à ſouffrir pour nous, il inſtitua ce ſaint Sacrement, il dit : *Faites ceci en mémoire de moi.* Et de qui pourrions-nous donc nous ſouvenir, divin Jeſus, ſi nous étions capables de T'oublier ? C'eſt à Toi que nous devons le pardon de nos péchés, & le retour de la faveur divine ; notre victoire ſur la mort, & l'eſpoir d'une immortalité bienheureuſe. C'eſt Toi qui as dirigé notre vue au delà de ce ſéjour de déſordres & de ténebres, *qui nous as fait voir la cité du Dieu vivant*, qui as ouvert la porte *de la Jéruſalem nouvelle*, & qui nous as guidés dans les *ſentiers de la vie.* C'eſt Toi qui as raſſemblé d'âge en âge *de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, cette multitude qui ſe tient devant le Trône.* C'eſt Toi qui *les as délivrés de la grande tribulation.* C'eſt Toi qui a rendu *blanches & pures ces robes* dont ils ſont revêtus. C'eſt Toi qui leur as donné *ces palmes* qu'ils portent en main ; & c'eſt par Toi qu'ils contempleront à jamais la ſplendeur de la préſence divine.

SERM. VIII.

SERMON IX.

Sur l'IMMUTABILITÉ de la NATURE DIVINE.

JACQ. I, 17.

Tout ce que nous recevons de bon, & tout don parfait vient d'en haut, & deſcend du Pere des lumieres, en qui il n'y a ni variation, ni aucune ombre de changement.

SERM. IX.

LA Nature Divine excite dans nos ames des ſentimens analogues aux perfections qu'elle déploie à nos yeux. Tantôt ſon pouvoir commande notre reſpect; tantôt ſa juſtice nous inſpire une vive crainte; ſon immenſité nous étonne, ou ſes bienfaits nous enflamment d'amour; mais, dans tous les cas, elle eſt digne de fixer notre attention, de parler à notre ſenſibilité. En effet, jamais nous ne nous élevons juſqu'à l'Être ſuprême, jamais nous ne méditons ſes auguſtes

auguſtes perfections, que nous ne revenions à nous avec des ſentimens plus épurés; & ſi quelquefois ſa grandeur effraie notre eſprit, ſes vertus morales raſſurent toujours notre cœur. Son pouvoir ſans bornes, ſa ſageſſe admirable, ſon infinie bonté; voilà des ſons familiers à notre oreille. Nous ſommes moins accoutumés à le conſidérer dans ſon immutabilité; & néanmoins c'eſt cette perfection qui diſtingue eſſentiellement la nature divine de la nature humaine; c'eſt elle qui, donnant une énergie complete à ſes autres attributs, lui aſſure de notre part la plus haute vénération. C'eſt elle qui conſerve l'ordre régulier de la nature, & les loix invariables qui meuvent l'univers. C'eſt elle qui imprime une force conſtante à ces principes qui, d'âge en âge, reglent la conduite des hommes. C'eſt elle encore qui maintient le gouvernement divin dans une uniformité inaltérable, & qui imprime le ſceau de la vérité ſur les promeſſes qui ſont la baſe de notre confiance & de notre bonheur. La bonté de Dieu ne produiroit qu'une eſpérance foible &

SERM IX.

SERM. IX. ſans appui, ſon pouvoir n'obtiendroit qu'un reſpect très-imparfait, ſi nous pouvions ſoupçonner que ſes projets bienfaiſans ſeront altérés par le temps, ou qu'il perdra le pouvoir de les exécuter. La penſée que Dieu eſt exempt de tout changement, ſoit dans ſa nature, ſoit dans ſes attributs, eſt une ſource abondante & d'inſtructions & de conſolations. Méditons-la donc avec tout le ſoin qu'elle mérite; &, pour mettre de l'ordre dans nos réflexions, eſſayons d'abord de jeter quelque jour ſur la nature de l'immutabilité divine : Nous ferons enſuite l'application de cette auguſte vérité à notre propre conduite.

Tout ce que nous recevons de bon, & tout don parfait, deſcend du Pere des lumieres. Le titre que l'Apôtre donne ici à la Divinité, eſt une élégante alluſion au ſoleil, la ſource de la lumiere, le bienfaiteur de la nature, le plus magnifique, le plus régulier de tous les Aſtres que nous admirons dans les cieux. Cependant le ſoleil offre un certain degré de *variation*. Il ſe leve

& ſe couche en apparence ; il ſemble s'approcher de notre globe dans l'été, & s'en éloigner dans l'hiver ; ſon influence diverſifie les ſaiſons, ſon éclat eſt obſcurci par les nuages. *Mais le Pere des lumieres*, celui dont la ſplendeur eſt ſi grande, que la gloire du ſoleil n'en offre qu'une très-foible image, n'a aucune *ombre de changement ;* il n'a pas même la plus légere apparence de *variation.* En effet, qu'eſt-ce qui pourroit altérer ſes auguſtes qualités ? il ne doit point l'exiſtence à une cauſe étrangere ; il ne dépend que de lui-même ; nul être ne peut influer ſur ſon eſſence, nul accident le dégrader. Le temps même, qui détruit tout, n'a aucun pouvoir ſur lui. D'éternité en éternité il continue d'être le même. Il a *ſeul l'immortalité*, c'eſt-à-dire, qu'il la poſſede de la maniere la plus complete, & qu'il eſt la ſource d'où elle émane. L'éternité eſt *le lieu ſaint qu'il habite.* C'eſt une demeure où perſonne ne peut pénétrer que le *Pere des lumieres.* Le nom qu'il a pris lui-même eſt, *je ſuis.* Tous les autres êtres ont été, ou ils ſeront. Dieu eſt celui

SERM. IX.

SERM. IX. *qui étoit, qui eſt, qui ſera.* Le temps eſt à lui ſeul. Il le diviſe en époques; il en aſſigne des portions limitées à ſes créatures; mais ſon exiſtence remplit tous les points de la durée. *Il eſt le premier & le dernier, le commencement & la fin, le même hier, aujourd'hui, & pour toujours.*

S'il eſt impoſſible que Dieu éprouve la plus légere altération dans ſon eſſence, il ne l'eſt pas moins que ſes attributs y ſoient expoſés. Il n'appartient qu'à une nature imparfaite de ſe perfectionner ou de ſe dégrader. Tous les changemens qu'elle éprouve, ſoit dans ſes qualités, ſoit dans ſes diſpoſitions, proviennent ou d'un défaut intérieur, ou de l'influence d'une cauſe ſupérieure. Mais nulle cauſe ne peut influer ſur la Nature divine; & celle-ci ne renferme en elle aucun principe de dégradation. Par la même raiſon que l'Être exiſtant par ſoi a été, dès le commencement, puiſſant & ſage, juſte & bon, il continuera de l'être pour jamais. C'eſt donc à juſte titre que l'écriture ſainte, lorſqu'elle veut peindre les perfections divines, emprunte ſes couleurs

des objets auxquels nous attribuons la ſtabi- SERM.
lité la plus permanente. *Sa juſtice*, dit-elle, IX.
eſt comme les hautes montagnes, ſa miſéricorde atteint juſqu'aux cieux, & ſa fidélité juſqu'aux nuages. Ces perfections de la Divinité different eſſentiellement des vertus humaines, qui n'en ſont qu'une image très-groſſiere. La juſtice des hommes eſt aujourd'hui ſévere, demain compatiſſante; leur bonté eſt tantôt bornée à une bienveillance particuliere, tantôt elle les conduit à une indulgence aveugle & générale. Mais la bonté, la juſtice ſont dans l'Être ſuprême deux principes calmes & fermes, qui, étant éclairés par la ſageſſe la plus parfaite, ne ſont jamais ni dégradés par la partialité, ni troublés par des paſſions violentes. Elles conſervent donc un mouvement libre & régulier. Parmi les hommes, elles peuvent jeter une lueur paſſagere, ſemblable à ces feux errans qui diſſipent un inſtant les ténebres de la nuit: mais en Dieu, elles brillent d'un éclat uniforme que nous ne ſaurions mieux comparer qu'à la lumiere éternelle & inaltérable du firmament.

SERM. IX.

De cette vérité réſulte une conſéquence digne de l'attention la plus particuliere; c'eſt que, dans le gouvernement que le Tout-puiſſant exerce ſur le genre humain, dans ſes conſeils & ſes décrets, dans ſes loix, ſes promeſſes & ſes menaces, *il n'y a ni variation, ni aucune ombre de changement. Toutes ſes œuvres lui ſont connues dès le commencement des ſiecles.* Le ſyſtême de la nature exiſtoit dans ſa penſée long-temps avant qu'il eût poſé les fondemens de notre globe. Lorſqu'il dit, *que la lumiere ſoit*, il ne fit que réaliſer le magnifique projet qu'il avoit formé de toute éternité. Il avoit prévu les révolutions que la ſuite des ſiecles devoit produire. Tout ce que les conſeils des hommes ont pu exécuter, il le connoiſſoit avant même qu'ils en euſſent formé le plan. Aucun événement n'eſt nouveau pour lui; aucun n'eſt capable de le ſurprendre. Ni les émotions de la colere, ni les angoiſſes du chagrin, ni les craintes de l'eſpérance, n'ébranlent ſon ame, n'influent ſur ſa conduite. Il jouit, de toute éternité, de ce bonheur ſuprême, que les

vertus & les crimes des hommes ne peuvent affecter. C'eſt le beſoin d'exercer ſa bonté qui l'a déterminé à créer l'univers; c'eſt ſon amour éternel de la juſtice & de l'ordre qui l'engage à en prendre ſoin. Tout le ſyſtême de ſa Providence eſt arrêté dès le commencement, ſes loix ſont irrévocables; & ce qu'il a aimé un jour, il l'aimera juſqu'à la conſommation des ſiecles. Il eſt vrai qu'il eſt dit quelquefois que Dieu *fut affligé, & qu'il ſe repentit.* Mais, quand les Auteurs ſacrés emploient ces expreſſions figurées, c'eſt dans le même but qui les engage ſouvent à prêter à Dieu des organes corporels. L'écriture ſainte eſt deſtinée à régler la conduite du vulgaire ignorant, auſſi bien que celle du philoſophe profond; elle doit donc parler le langage des hommes, & ſe mettre à la portée de l'eſprit le plus borné. Par conſéquent, ſi l'Eſſence divine eût été décrite avec la ſublimité qui lui eſt propre, elle auroit ſurpaſſé l'intelligence humaine. Lorſqu'un pécheur a réformé ſes mœurs, & que Dieu dit qu'*il s'eſt repenti du mal* dont il l'avoit menacé, on n'en peut donc

SERM IX.

SERM. IX. conclure autre choſe, ſinon qu'il conforme ſa conduite envers cet homme, aux révolutions qui s'operent dans ſon caractere. Ses diſpoſitions à l'égard des gens de bien & des méchans, ſont toujours les mêmes; mais leurs effets varient ſelon les changemens qu'éprouvent ceux qui en ſont les objets. Un juge integre ne peut être taxé de partialité, quoiqu'il récompenſe ou qu'il puniſſe la même perſonne, ſelon ſa conduite. L'idée de l'immutabilité eſt ſi étroitement liée avec celle de la perfection ſuprême, que tous les peuples qui ont eu quelques idées juſtes de la Divinité, lui ont accordé cet attribut. Dans tous les ſiecles, la raiſon apprit au ſage, qu'ainſi que ce qui eſt éternel ne peut mourir, ce qui eſt parfait ne peut varier, & que le Gouverneur de l'univers eſt néceſſairement un Être immuable.

CETTE vérité ſenſible, mais fondamentale, offre des conſéquences dont la méditation ne peut que produire les plus grands effets ſur notre façon de penſer & d'agir. Appliquons-nous donc à les développer;

& puiſſent-elles pénétrer vos cœurs des ſentimens que cette auguſte perfection doit y faire naître ! SERM. IX.

Commençons par écarter une objection que la doctrine de l'immutabilité divine ſemble élever contre le culte divin, & en particulier contre la priere. A quoi bon, dira-t-on peut-être, ces hommages offerts à un Maître dont les deſſeins ſont immuables; & n'eſt-ce pas en vain que nous l'invoquons, puiſqu'aucun argument ne ſauroit le perſuader, aucune ſupplication l'adoucir? Cette objection auroit quelque poids, ſi notre but, en offrant à Dieu nos hommages étoit d'altérer ſes deſſeins, ſoit en l'informant de ce qu'il ne ſait pas, ſoit en excitant en lui des ſentimens nouveaux, ſoit encore en l'engageant à changer les meſures qu'il a priſes. Mais il faudroit avoir une idée bien groſſiere, bien imparfaite de la religion, pour ſe permettre une telle eſpérance. Les changemens que nos actes de dévotion doivent produire, ne ſont que ſur nous-mêmes, non ſur le Tout-puiſſant. Leur principale efficacité conſiſte dans les

SERM. IX.

bonnes diſpoſitions qu'ils font naître dans nos cœurs, ou qu'ils y entretiennent. Communiquer à Dieu nos ſentimens & nos deſirs ; adorer ſes perfections, & reconnoître notre indignité ; lui exprimer le beſoin que nous avons de ſon ſecours, notre reconnoiſſance pour ſes faveurs paſſées, notre ſoumiſſion à ſa volonté, notre confiance en ſa miſéricorde : voilà des ſentimens très-aſſortis à la place que nous occupons dans l'univers, & aux deſſeins de Dieu ſur nous ; voilà le ſeul moyen de nous rendre dignes de ſa grace, & de la continuation de ſes faveurs. De là ces nombreuſes aſſurances que les prieres des vrais adorateurs de Dieu produiront les plus heureux effets, ſur-tout ſi elles ſont appuyées de l'interceſſion de notre Sauveur adorable. *Qu'ils demandent, & ils recevront ; qu'ils cherchent, & ils trouveront ; qu'ils frappent à la porte, & on leur ouvrira.* La priere eſt donc le canal par lequel Dieu tranſmet ſes bienfaits à l'homme, parce que ſa ſageſſe juge que c'eſt le plus puiſſant moyen de régénérer ſon cœur.

Il ſuffit de conſidérer l'hommage religieux ſous ce point de vue ; il ſuffit de le regarder comme le grand inſtrument de notre perfection morale & intellectuelle, pour reconnoître que toutes les objections que le ſcepticiſme éleve, afin de détruire l'immutabilité divine, ne prouvent pas plus contre la priere, que contre les autres moyens de perfection que la raiſon indique à l'homme. Si la priere eſt ſuperflue, parce que Dieu n'eſt ſuſceptible d'aucun changement, nous pouvons conclure, avec la même vérité, qu'il eſt inutile de labourer la terre, de nourrir notre corps, de cultiver notre eſprit, parce que la fertilité de la campagne, la durée de notre vie, & la meſure de notre intelligence dépendent d'un Souverain immuable, qui les a préordonnées de toute éternité. Une raiſon ſans préjugés a toujours rejeté ces conſéquences abſurdes. Elle a clairement enſeigné à tous ceux dont le jugement n'eſt aveuglé ni par l'orgueil, ni par l'erreur, qu'il ne nous appartient point de pénétrer les voies ſecretes de la Providence ; que celui qui a déterminé

le but, exige de nous les moyens; qu'il nous ordonne de mettre en uſage tout ce qui peut avancer notre bonheur temporel & éternel; que c'eſt la fonction la plus auguſte de la ſageſſe; que c'eſt même à cela que ſe réduit notre devoir. Admettant donc comme un principe inconteſtable que les actes de piété ſont conformes à la raiſon, & que, quoiqu'il n'y ait *aucune variation dans le Pere des lumieres*, les motifs les plus ſages l'engagent à exiger de ſes créatures un hommage religieux, je vais indiquer les ſentimens que la contemplation de l'immutabilité divine doit faire naître dans nos ames, & les devoirs eſſentiels qu'elle nous impoſe.

I. QU'ELLE nous porte premiérement à admirer, à adorer la Majeſté divine. Pénétrés de la plus profonde vénération, élevons nos cœurs vers cet Être ſuprême qui eſt aſſis de toute éternité ſur le trône de l'univers; mettant tout en mouvement, mais demeurant toujours immobile; dirigeant toutes les révolutions de la création,

mais n'étant affecté ni par les événemens, ni par le temps. Il voit les cieux & la terre *vieillir comme un vêtement, & ſe plier comme un manteau.* L'époque de leur fin eſt-elle arrivée, il étend la main, & diſſout les mondes. Mais, au milieu de toutes ces convulſions de la nature, au milieu de cette multitude d'êtres qui naiſſent, changent & périſſent chaque jour, ſa gloire, ſa félicité demeurent inaltérables. — Si la vue des grands, des étonnans objets qu'offre le monde phyſique, frappe l'ame d'une frayeur ſolemnelle, quelle vénération ne doit pas inſpirer la contemplation d'un objet auſſi ſublime que le Maître éternel & immuable de cet univers! Cette méditation répand dans le cœur un calme parfait. Elle parvient au premier degré à purifier, à exalter ſes ſentimens. Elle en bannit toutes ces idées puériles, toutes ces paſſions aviliſſantes, tous ces deſirs éphémeres qui prennent naiſſance au milieu du tumulte du monde. Elle les remplace par cette douce piété, par ce reſpect profond, qui ſont les plus ſûrs préſervatifs contre tout excès

SERM. IX.

dangereux. Lorſque nous nous repréſentons notre Pere céleſte ſans ceſſe occupé à des œuvres d'amour; lorſque nous penſons qu'il a eu pitié de notre état déplorable, au point d'envoyer ſon Fils unique ſur cette terre pour nous ſauver; encouragés par de ſi grandes faveurs, & brûlant de la plus ſincere reconnoiſſance, nous courons quelquefois le riſque de trop préſumer de la Bonté divine, & de nous permettre une vivacité de ſentimens peu conforme à notre état abject & dépendant. Il eſt donc néceſſaire que Dieu ſe montre ſouvent à nous dans tout l'éclat dont l'immutabilité de ſa nature l'environne; afin que le reſpect ſe combine dans notre ame avec l'amour, & qu'une crainte ſacrée prévienne les ardeurs d'une dévotion trop exaltée. Une terreur ſervile n'eſt point compatible avec un culte ſimple & affectueux. Mais cette vénération qui réſulte de la haute idée que nous avons de la Divinité, réprime les écarts d'une imagination trop ardente; elle contient nos ſentimens dans de juſtes bornes, & regle nos penſées, tout en les exaltant.

Après avoir offert à cette ſublime perfection du Tout-puiſſant le juſte tribut de notre reſpect & de nos louanges, ſi nous revenons à nous-mêmes, le premier ſentiment que ce ſage retour élevera dans notre ame, ſera un ſentiment d'humilité. Nous ne ſommes que trop diſpoſés à nous enfler d'orgueil, dès que nous nous voyons diſtingués de nos ſemblables par quelques légeres prééminences, & à nous croire grands, par la raiſon ſeule que nous nous ſuppoſons au deſſus de la plupart d'entr'eux. Mais qui ſommes nous, & que ſont tous ces avantages ſi vantés, devant *le Pere éternel des lumieres?* En Dieu, nulle variation; en nous, nulle ſtabilité. La vertu & le vice ſe partagent notre ame, la ſageſſe & la folie la gouvernent tour à tour. De là cette inconſtance dans nos projets, cette légéreté dans nos affections, cette inſtabilité dans notre caractere. Notre vie eſt une ſuite de contradictions. Ce que nous ſommes aujourd'hui, nous ne le ſerons plus demain; forcés quelquefois par l'expérience à réformer nos projets; plus ſouvent entraînés par SERM. IX.

SERM. IX.

notre propre mutabilité à renoncer à nos plans favoris. A cette inconſtance qui nous eſt propre, joignons celle qu'éprouvent les objets qui nous environnent. Tous ſont volages & paſſagers. Nous ſommes plongés dans un tourbillon qui, nous faiſant tournoyer ſans ceſſe, ne nous permet jamais de conſerver une place fixe; & à peine avons-nous fait un pas dans le monde, ce théatre de viciſſitudes, que nous en ſommes arrachés. — Puiſque nous ſommes expoſés à tant de changemens, ſoit par nous-mêmes, ſoit par les objets qui nous intéreſſent, qu'une telle ſituation nous engage donc à penſer avec modeſtie, & à nous conduire avec prudence. Que la contemplation de la gloire immuable de notre Créateur nous inſpire une profonde humilité; qu'elle nous mette à notre véritable place, & qu'elle réprime cet orgueil qui eſt la cauſe de la plupart de nos écarts, de nos déſordres.

Que cette méditation imprime encore dans nos cœurs le ſentiment de ce que nous devons à la bonté de Dieu. Cette bonté ne ſe montre jamais dans un jour ſi frappant, que

ıe quand on l'obſerve dans ſa réunion avec grandeur. La peinture que notre texte ıt de la Divinité, mérite, à cet égard, ıttention la plus particuliere. Il nous pré-nte l'accord le plus aimable entre ſa bien-:illance & ſa majeſté, entre ſes perfections orales & ſes perfections phyſiques. *Tout que nous recevons de bon, & tout don ırfait vient d'en haut, & deſcend du Pere s lumieres, en qui il n'y a ni variation, nı ıcune ombre de changement.* Le plus indé-:ndant des Êtres eſt donc auſſi le meilleur :s Peres. L'Eternel, l'Immuable, Celui ıi eſt élevé au deſſus de tout ce qui exiſte, elui qui ne peut recevoir aucun retour de :rſonne, eſt auſſi le Diſpenſateur généreux infatigable de toute grace, de tout don ırfait. Idées ſublimes de la Nature divine! ıiſſent-elles nous engager, non ſeulement lui offrir nos louanges & nos actions de :aces, mais à imiter cette perfection que ous adorons! Puiſſent-elles nous apprendre ıe la bienveillance eſt une émanation du el; que loin de nous dégrader, en deſ-:ndant de notre grandeur imaginaire pour

SERM. IX.

SERM. IX.

ſoulager nos freres dans leurs beſoins, & pour les conſoler dans l'adverſité, nous nous élevons par-là au plus haut degré de l'honneur, & à la plus intime reſſemblance avec le *Pere des lumieres!*

II. QUE la conſidération de l'immutabilité de Dieu nous perſuade qu'il n'eſt qu'une méthode pour obtenir ſa faveur, & que cette méthode eſt invariable. Si le Tout-puiſſant étoit un Être inconſtant & capricieux comme l'homme, nous ſerions plongés dans l'incertitude la plus cruelle ſur la maniere dont nous devons nous conduire pour mériter ſa protection. Nous pourrions croire qu'il faut nous attacher à connoître ſes paſſions & ſes foibleſſes, afin de complaire aujourd'hui à celle-ci, demain à cette autre; & l'inutilité de nos tentatives nous inſpireroit la plus vive crainte. L'homme timide eſſaieroit de flatter l'amour-propre, ou de gagner l'indulgence de ſon juge. L'homme coupable chercheroit à l'appaiſer, tantôt par d'auſteres mortifications, tantôt par des offrandes précieuſes, tantôt par des

cérémonies magnifiques. Telle eſt l'origine de toutes les erreurs qui ſe ſont gliſſées dans le culte religieux. L'homme a toujours formé le caractere de la Divinité ſur le ſien. Il a toujours attribué au Souverain de l'univers la mutabilité des paſſions humaines. Dieu dit au méchant par l'organe du Pſalmiſte : *Tu as cru que j'étois véritablement comme toi.* * Et voilà l'hiſtoire de toutes les ſectes ſuperſtitieuſes & enthouſiaſtes qui, depuis David, ont diviſé le genre humain. SERM. IX.

Graces éternelles ſoient donc rendues à Dieu, de ce qu'il nous a préſervés de tant d'erreurs, en ſe révélant dans l'évangile ſous ſon vrai caractere. Cette ſublime doctrine nous annonce qu'il n'y a en lui *ni variation, ni aucune ombre de changement.* Elle nous enſeigne que le temps ne produit de révolution ni dans ſes ſentimens, ni dans le ſyſtême de ſa Providence. Le ſoleil de juſtice lance continuellement ſur la terre ſes rayons bienfaiſans. Un ſentier droit &

SERM. IX. bien éclairé eſt toujours ouvert à l'homme. L'Être ſuprême eſt, étoit, & ſera pour jamais le Soutien de l'ordre & de la vertu, le Dieu de la juſtice, l'Ami de la vérité. Les formes extérieures de la religion peuvent varier; mais elle eſt immuable dans ſon eſſence, ainſi que tout ce qui nous vient de Dieu. Elle tend conſtamment au même point; la réforme des mœurs & la purification du cœur humain. Voilà l'objet des loix naturelles. Voilà le but de la religion de Moïſe, de tous ſes ſacrifices, de toutes ſes cérémonies; voilà ſans contredit l'eſprit de l'évangile. Dieu s'eſt conduit, à cet égard, comme à tout autre, d'une maniere ſi uniforme, que le Nouveau Teſtament, qui admet l'expiation de nos péchés, en vertu du ſacrifice du Rédempteur des hommes, ne nous exempte nullement du devoir de vivre dans la vertu. Ce Rédempteur nous a déclaré lui-même que la loi morale ſubſiſtera dans toute ſa force juſqu'à la conſommation des ſiecles; & *que, tant que les cieux & la terre exiſteront, il n'y aura rien*

*dans cette loi qui ne s'accompliſſe, pas même un iota, ou le moindre trait.** Cette inſtitution eſt la ſeule dont l'autorité ſoit conſtante & invariable. Les loix humaines commencent & finiſſent avec les empires qui les ont adoptées. Les ſyſtêmes philoſophiques ſe ſuccedent ſelon les progrès des ſciences & des lumieres. Les uſages, les mœurs, les opinions ſuivent le ſort des peuples, ou des individus qui les ont adoptés. Mais, dans tous les ſiecles, & malgré toutes les révolutions, les préceptes fondamentaux de notre religion & de notre morale ſont demeurés conſtamment les mêmes. Ils participent à cette immutabilité de la Nature divine, qui en eſt la baſe & la ſanction. Ils nous ſont parvenus tels que Dieu les donna aux premiers adorateurs de ſon nom; & ils paſſeront à nos derniers neveux ſans éprouver le plus léger changement.

III. QUE la contemplation de cet auguſte attribut nous engage encore à imiter, autant que notre foibleſſe nous le permettra, cette

* Matth. v, 18.

SERM. IX.

conſtance, cette ſtabilité que nous admirons en Dieu. Les perfections morales de l'Être ſuprême ſont des modeles ſur leſquels nous devons former notre caractere. Mais, comme elles ont toutes des propriétés particulieres à la Nature divine, les efforts que nous faiſons pour les imiter, ſont ſoumis à de grandes reſtrictions, par la différence qui exiſte entre notre nature & celle de Dieu. Il eſt des circonſtances où il ne nous convient nullement d'aſpirer à cette immutabilité qui eſt l'objet de notre reſpect. Nous avons beſoin chaque jour de corriger nos erreurs, de réformer notre conduite. Les efforts que nous ferions pour demeurer conſtamment les mêmes, ne ſeroient donc, dans l'état actuel des choſes, qu'une obſtination imprudente & criminelle. Mais ce que nous devons imiter, c'eſt cette juſtice immuable de Dieu, cette ſolidité de principe, cette conduite uniforme qui font la gloire, la félicité d'un être raiſonnable. Pénétrés du ſentiment de cette excellence ſuprême qui réſulte d'une bienveillance, d'une fidélité, d'une vertu à l'abri de tout

changement, rougiſſons de nous livrer à cette légéreté qui dégrade notre cœur. *Meſurons nos pas.* Agiſſons ſur un plan ſage & régulier, & ſoyons toujours d'accord avec nous-mêmes. Contemplons ſouvent la gloire du Pere des lumieres, & que cette vue ſublime nous inſpire la noble ambition d'être *transformés*, en quelque maniere, *à la même image de gloire en gloire.* Enfin,

IV. QUE l'Immutabilité divine ſoit le fondement de la confiance & de la ſûreté des gens de bien au milieu des viciſſitudes auxquelles ils ſont ſi ſouvent expoſés ici-bas. Comme c'eſt une des plus grandes conſéquences de cette importante vérité, développons-la avec tout le ſoin qu'elle mérite. Or, nous pouvons conſidérer ſous trois points de vue l'avantage que nous offre cet attribut de la Divinité. Il nous aſſure de la conſtance de la nature, de la régularité du Gouvernement de l'univers, & de l'accompliſſement de toutes les promeſſes divines.

Premiérement, il nous autoriſe à croire que la Nature aura toujours un cours uni-

SERM. IX. forme & conſtant. C'eſt ſur l'Immutabilité divine que repoſent les fondemens de l'univers. Ce que nous nommons loix de la nature, n'eſt autre choſe que les décrets de l'Être ſuprême. C'eſt parce qu'Il *n'a ni variation, ni aucune ombre de changement*, que ces loix ont perſévéré dans le même état depuis la création du monde juſqu'à nos jours. C'eſt par cette raiſon que le ſoleil ſe leve & ſe couche à des heures ſi régulieres, que les mêmes ſaiſons reviennent chaque année, que les eaux de l'océan s'enflent & s'abaiſſent périodiquement, que la terre nous offre ſes fruits à des époques déterminées, que le corps humain & les facultés de l'ame parviennent, par des progrès ſucceſſifs, à une entiere maturité. La nature, dans tous ſes mouvemens, dans toutes ſes opérations, n'éprouve ni mutabilité, ni changement, ni obſtacles, ni infraction à l'ordre établi. La main puiſſante qui lui donna la premiere impulſion, l'empêche de paſſer les limites qu'elle lui preſcrivit. Voilà la baſe de tous les agrémens dont nous jouiſſons ici-bas. Nous vivons

dans un monde régulier, & ſagement ordonné. L'avenir nous offre une ſucceſſion d'événemens connus. Nous pouvons former des plans ſolides. Nous calculons les effets par les cauſes, & le paſſé nous aide à raiſonner avec confiance ſur l'avenir. SERM. IX.

Accoutumés dès l'enfance à cette marche uniforme de la nature, à peine néanmoins avons-nous une légere idée des avantages qu'elle nous aſſure. Cette habitude produit dans nôtre cœur le même effet que la plupart des jouiſſances, elle en efface le ſentiment. Mais, admettons pour un inſtant le contraire; ſuppoſons que le pouvoir qui regle le cours de la nature eſt ſujet aux mêmes caprices, à la même inconſtance que la foible humanité; permettons-nous le ſoupçon que le ſoleil ceſſera, un jour ſeulement, d'éclairer notre hémiſphere, le courant des eaux de ſuivre ſa pente accoutumée, les loix du mouvement & celles de la végétation, de produire les effets auxquels nous ſommes habitués; alors, dans quel déſeſpoir tous les cœurs ne ſeront-ils pas plongés! de quelle horreur toute la

SERM. IX.

face de la nature ne nous ſemblera-t-elle pas couverte! Que ferons-nous? où courrons-nous, au milieu des convulſions qui renverſeront toutes les meſures que nous avons priſes pour notre conſervation, pour notre bonheur? Le ſéjour actuel de l'homme deviendra ſemblable à celui de la mort, & l'on pourra lui appliquer la deſcription que Job fait du tombeau : *Ce ſera une région de ténebres, telles que les ténebres de l'ombre de la mort, où il n'y a aucun ordre, & où la lumiere elle-même reſſemble aux ténebres les plus épaiſſes.* * De quelle ſatisfaction ne doit donc pas nous pénétrer cette douce certitude que le Maître bienfaiſant, ſous les loix duquel nous avons le bonheur de vivre, eſt immuable dans ſes deſſeins; & que, loin d'avoir à redouter un tel malheur, nous pouvons être aſſurés que la Nature conſervera l'ordre qu'il lui a fixé au commencement des ſiecles, juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue à l'époque de ſon entiere diſſolution!

* Job. x, 22.

SERM. IX.

MAIS, quoique les grandes loix de la Nature ſoient auſſi conſtantes que leur Auteur, les affaires humaines éprouvent néanmoins beaucoup de variation & de changement. Tout ce qui regarde notre avantage temporel & nos jouiſſances actuelles, a été laiſſé, avec une grande ſageſſe, dans une incertitude preſque totale; & c'eſt cette incertitude qui produit la plupart des miſeres de la vie humaine. Effrayés des changemens auxquels nous ſommes expoſés dans ce monde, nous jetons autour de nous un œil inquiet, nous nous attachons avec opiniâtreté à tous les objets qui ſemblent nous promettre quelque choſe de ſûr & de ſtable. Mais en vain parcourons-nous dans ce but le cercle entier des choſes humaines. Rien ne peut, ſur cette terre, nous aſſurer un repos ſans nuages; il n'eſt ici-bas aucun être aſſez puiſſant pour nous offrir une protection conſtante. Le temps, des accidens inévitables, la cruelle mort, triomphent de tous nos efforts. L'édifice de bonheur que nous élevons avec tant de peine, ils le renverſent dans un inſtant. La proſpérité des

SERM. IX.

nations, la fortune des individus ſont expoſées à la même cataſtrophe. Le tableau de la vie ne conſerve pas long-temps la même nuance, le théatre du monde change ſans ceſſe de décoration. — Au milieu de tant de viciſſitudes, qu'elle eſt propre à raſſurer notre ame, à l'ouvrir à la plus douce conſolation, au calme le plus parfait, cette penſée ſublime que nous ſommes gouvernés par une Providence ſage & juſte, *en qui il n'y a ni variation, ni aucune ombre de changement!* Quoique tout ce qui nous entoure éprouve des révolutions inévitables; quoique nous ſoyons nous-mêmes compris dans cette mutabilité générale, néanmoins ſoyons perſuadés que, tant qu'une bonté ferme & permanente tiendra les renes de l'univers, les grands intérêts des gens de bien ſeront en ſûreté. *Ce fleuve*, dont les eaux *réjouiſſent les habitans de la cité de Dieu*, coulera pendant toute l'éternité. Comme l'Être ſuprême aima la juſtice dès le commencement des ſiecles, il continuera de l'aimer juſqu'au dernier jour; & ſon gouvernement n'éprouvera jamais aucune

des révolutions qui bouleverſent ſi ſouvent les royaumes de la terre. Lorſque les monarques meurent, ils laiſſent le trône à de nouveaux maîtres ; auſſi-tôt ceux-ci appellent à eux de nouveaux miniſtres, de nouveaux conſeils ; toutes les affaires politiques changent de face ; tous les plans de leurs prédéceſſeurs tombent dans l'oubli. *Mais le trône de l'Eternel eſt établi pour toujours ; & les penſées de ſon cœur ſubſiſtent de génération en génération.* Nous adorons le même Dieu que nos ancêtres invoquerent avant nous, & notre poſtérité le ſervira encore, lorſque nous ſerons dans ſon ſein paternel. Son empire immuable embraſſe tous les événemens & tous les âges. Il unit, par un principe permanent, le paſſé, le préſent & l'avenir. Il donne une baſe fixe aux objets en eux-mêmes les plus vacillans ; il entretient dans un ordre parfait les choſes en apparence les plus confuſes. L'Eternel regne ſur l'univers, & ſes loix ſont invariables : *Terre, réjouis-toi donc, & que la multitude de tes iſles ſoit ſatisfaite.* SERM. IX.

Refuſer d'admettre ce grand article de

SERM. IX.

notre foi, dire, *avec l'inſenſé, qu'il n'y a point de Dieu*, ou ſuppoſer, avec l'homme ſuperſtitieux, que celui qui gouverne le monde, eſt un Être variable dans ſes opinions, & capricieux dans ſes volontés; c'eſt mettre *la hache à la racine de l'arbre*; c'eſt couper d'un ſeul coup l'eſpérance & la ſûreté du genre humain; c'eſt ne voir dans toute l'étendue de la nature qu'un aſſemblage d'objets éphémeres, & d'événemens fortuits; c'eſt ne laiſſer ni baſe à la confiance, ni protection à l'homme droit, ni principe ſolide pour affermir, pour régler la ſucceſſion de l'exiſtence. Au lieu de ce magnifique ſpectacle qu'offre le monde, lorſqu'on le conſidere comme l'empire immédiat d'une Providence immuable, il ne préſenteroit plus alors qu'un chaos peuplé d'une multitude de créatures mortelles, ſortant de la pouſſiere, errant ſur la ſurface de la terre, ſans guide, ſans protecteur; luttant quelques années contre le torrent de l'incertitude & du changement; tombant bientôt après dans un oubli profond, & ſe diſſipant comme les ſonges de la nuit. Une

myſtérieuſe obſcurité envelopperoit l'origine des choſes ; un déſordre abſolu marqueroit leurs progrès ; les ténebres les plus épaiſſes couvriroient leur derniere iſſue. Au contraire, que la foi éleve nos cœurs à ce Souverain univerſel, dont le pouvoir n'éprouva jamais d'altération, dont la ſageſſe eſt immuable, dont la bonté cherche ſans ceſſe à s'exercer ; auſſi-tôt le tableau de la vie humaine prendra une teinte vive & brillante. Un rayon émané du foyer éternel de la lumiere, ſemblera illuminer toute la création. Les gens de bien verront en Dieu un Pere & un Ami. Ils trouveront en lui une fortereſſe contre tous les dangers, un port aſſuré dans toutes les tempêtes, une *demeure pour toutes les générations. Ils ne ſeront plus effrayés ; leur cœur ſera affermi ; ils ſe confieront au Seigneur.* SERM. IX.

Ces raiſonnemens, tirés de la marche uniforme & invariable du gouvernement divin, ſont très-propres ſans doute à raſſurer les gens de bien contre l'inſtabilité des choſes humaines. Mais leur ſatisfaction

SERM. IX.

arrivera à ſon dernier période, s'ils appliquent ce principe aux promeſſes poſitives qui leur ont été faites au nom de Dieu. L'Immutabilité de ſes deſſeins eſt un ſûr garant que ſes promeſſes ſeront accomplies dans le temps fixé par ſa ſageſſe, malgré les obſtacles que les circonſtances ſemblent oppoſer à leur exécution. *Le Dieu fort n'eſt point un homme pour mentir, ni le fils d'un homme pour ſe repentir. Il l'a dit, & ne le fera-t-il point? Il l'a promis, & ne l'accomplira-t-il point?* Nous ne pouvons commander qu'au moment préſent. Si nous le laiſſons échapper, il peut ſurvenir des changemens, ſoit dans notre propre état, ſoit dans la ſituation des objets qui nous environnent; changemens qui contrarieront nos plus ſages projets de bonheur; changemens qui rendront infructueuſes toutes les promeſſes que nous avons faites à nos ſemblables. Qu'en réſulte-t-il? qu'en faiſant même abſtraction des inconvéniens inſéparables de l'inconſtance humaine, nous ne pouvons accorder aux protecteurs que nous avons ſur la terre qu'une confiance très-

très-limitée & très-imparfaite. L'homme, même au plus haut degré de la gloire, n'eſt qu'un roſeau qui flotte ſur le fleuve du temps, & qui eſt forcé d'en ſuivre toutes les directions. Mais Dieu eſt le *rocher des ſiecles.* Le temps eſt tout en ſes mains. Nul accident ne peut renverſer ſes projets, nul obſtacle retarder l'exécution de ſes promeſſes. *Un jour eſt pour lui comme mille ans, & mille ans comme un jour.* Hommes vertueux, réfugiez-vous donc, dans toutes vos viciſſitudes, vers cet Être immuable, comme vers un ami ſûr & fidele, votre ferme conducteur pendant le temps de votre pélerinage, & le repos éternel de votre ame après votre mort. Tous vos patrons peuvent vous délaiſſer, tous vos amis peuvent mourir; mais *Dieu vit éternellement: il eſt votre rocher; & le Dieu très-haut eſt votre Rédempteur.* Il a promis qu'*il ne vous abandonnera pas dans votre vieilleſſe, & qu'il ne vous oubliera point quand votre force diminuera; lors même que votre cœur défailleroit, & que votre chair tomberoit, il ſera la force de votre cœur, & votre portion à* SERM. IX.

SERM. IX.

jamais. Son immutabilité eſt non ſeulement la baſe de votre confiance pendant votre ſéjour ſur cette terre, mais elle vous annonce que l'adminiſtration de ce Dieu ſage & bon, durera juſqu'à la fin des ſiecles. Lorſque vous ſerez prêts à changer de demeure, à dire un éternel adieu à cette terre, & à toutes les ſcenes qui s'y ſuccedent, remettez dans une douce ſécurité votre famille, vos amis, tout ce que vous avez de plus cher au monde, dans les mains de ce Dieu qui regne à jamais, & dont *les yeux verront toujours le juſte* avec la même complaiſance. Ecriez-vous, avec David, *mes jours ſont comme l'ombre qui s'abaiſſe, & je deviens ſec comme l'herbe. Mais toi, ô Eternel! tu demeures éternellement, & ta mémoire eſt d'âge en âge. Les enfans de tes ſerviteurs habiteront près de toi, & leur poſtérité ſera établie devant toi.**

TELS ſont les avantages que les gens de bien retirent de la penſée que Dieu n'éprouve *ni variation, ni aucune ombre de*

* Pſ. CII, 12, 13, 29.

changement. Elle leur inſpire les ſentimens les plus affectueux, une ardente piété, une crainte reſpectueuſe, une vive reconnoiſſance. Elle leur trace un plan de conduite dont ils ne doivent jamais s'écarter; elle réprime leur légéreté, leur inconſtance; elle les ſoutient au milieu de leurs craintes; elle les conſole dans leurs traverſes. L'immutabilité de Dieu eſt la baſe la plus ſolide de leurs eſpérances. Elle eſt la colonne ſur laquelle repoſe tout l'univers. — Que cette méditation importante ſoit donc l'objet fréquent de nos penſées. Alors elle corrigera cette folie, cette légéreté qui s'inſinuent ſi aiſément dans le cœur humain. Et lorſque notre ame ſera épouvantée, lorſqu'elle ſera abattue par cette idée ſublime de la Nature Divine, adouciſſons-en l'éclat par la penſée qu'il nous eſt permis de nous élever à cet Être immuable par le miniſtere de notre Médiateur, qui, quoique revêtu de tous les attributs divins, n'eſt étranger ni à la foibleſſe, ni aux infirmités humaines.

SERM. IX.

SERMON X.

Sur les AVANTAGES *que la* CONNOISSANCE *de la* RELIGION *procure au* GENRE-HUMAIN.

Prêché devant la Société établie en Ecoſſe pour la Propagation de la Foi chrétienne.

ESAÏE, XI, 9.

On ne nuira point, on ne ſera aucun dommage à perſonne dans toute la montagne de ma ſainteté ; car la terre ſera remplie de la connoiſſance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent.

SERM. X.

TOUS les Interpretes s'accordent à rapporter ce paſſage d'Eſaïe aux ſiecles de l'évangile. Le Prophete décrit, dans les verſets qui précedent notre texte, les heureuſes influences du regne du Meſſie. Il prédit qu'elles s'étendront ſur toute la

nature, & qu'elles produiront un bonheur universel. Le parfait accompliſſement de cet oracle n'aura lieu que dans une période plus avancée du royaume de Dieu, lorſque la véritable religion ſera devenue générale, & que le but primitif de l'évangile aura un effet complet. A la vue de cet événement, le Prophete ſemble s'élever au deſſus de lui-même; & pour peindre cet âge heureux, il emploie les traits les plus ſublimes de la poéſie orientale. Il nous offre un tableau magnifique de l'état du monde à cette époque glorieuſe. Alors l'innocence régnera de nouveau parmi les hommes. Toute la nature fleurira dans le ſein de la paix. La diſcorde, la fraude ſeront abolies; les ennemis les plus acharnés réconciliés, les nations les plus ſauvages civiliſées. *Le loup habitera avec l'agneau, & le léopard avec le chevreau; le veau, le jeune lion, & le bétail ſeront enſemble, & un enfant les conduira. Le lion mangera du fourrage comme le bœuf; l'enfant à la mamelle jouera avec la bouche de l'aſpic, & celui qu'on ſevre mettra la main dans le trou du baſilic. On ne nuira point, on ne*

SERM. X.

SERM. X. *ſera aucun dommage à perſonne dans toute la montagne de ma ſainteté ; car la terre ſera remplie de la connoiſſance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent.*

On ne peut pas lire ces paroles, ſans reconnoître à quel point elles encouragent les ſages établiſſemens formés pour étendre le regne de l'évangile dans le monde. O vous, qui travaillez avec un zele infatigable à cet important ouvrage, vous avez la conſolation de penſer, non ſeulement que vous plaidez une très-bonne cauſe, mais que votre ſuccès eſt immanquable. Dieu vous aſſure ici par la bouche de ſon Prophete, que la vérité & la juſtice remporteront enfin une victoire ſignalée ſur l'erreur & le péché ; & que la religion fera des progrès qui influeront puiſſamment ſur le bonheur général. En exécutant ce pieux deſſein, vous agiſſez ſur le plan de Dieu, & vous coopérez avec lui à l'avancement du regne du Meſſie. Que cette penſée eſt ſatisfaiſante ! qu'elle eſt propre à fortifier votre courage, à ſurmonter tous les obſtacles ! Qu'eſt-ce qui pourroit donc retarder

vos efforts, & porter le découragement dans votre ame? Quoiqu'une multitude de circonſtances ſemblent s'oppoſer à vos ſages deſſeins; quoique l'ignorance & la corruption qui couvrent encore une grande partie du monde, offrent un aſpect obſcur & myſtérieux, il n'eſt point impoſſible à cet Être ſuprême, qui tire la lumiere des ténebres les plus épaiſſes, de diſſiper ces ſombres nuages, de retirer par degrés le genre-humain du labyrinthe de la ſuperſtition & du vice. En effet, paroiſſoit-il plus probable, lorſque l'évangile fut prêché pour la premiere fois, qu'il triompheroit d'une religion ſoutenue par le fanatiſme des prêtres, la puiſſance des Céſars, les paſſions du vulgaire, & qu'il étendroit juſqu'à nous ſes douces influences? Or, je vous le demande, eſt-il rien dans l'état actuel du monde qui rende moins vraiſemblable que l'évangile ſe répandra un jour ſur toute la ſurface de la terre, & qu'il renverſera tous les autels des faux dieux, comme il l'a déja fait dans l'Europe entiere? A la naiſſance du chriſtianiſme il y avoit une diſproportion au moins

SERM. X.

auſſi grande entre les cauſes en apparence humaines, & l'effet qu'elles ont produit, qu'il n'y en a entre l'état actuel de la religion, & les progrès qui lui reſtent à faire. Les rayons bienfaiſans du *Soleil de Juſtice* ayant déja percé le ſombre nuage qui le cachoit à nos yeux, eſpérons avec fondement que ſon influence ſera aſſez puiſſante pour le diſſiper entiérement; & que, montant par degrés juſqu'à ſon midi, il produira enfin ce jour parfait, où la paix & la ſanté régneront parmi toutes les nations. *Cette petite famille s'augmentera juſqu'à mille perſonnes; & de peu conſidérable qu'elle eſt, elle deviendra une grande nation. Je ſuis l'Eternel, je hâterai ceci en ſon temps.**

Esaïe ne ſe borne pas à prédire dans notre texte que l'évangile obtiendra enfin un triomphe complet ſur la ſuperſtition; mais il offre la liaiſon la plus intime entre les progrès de la foi chrétienne & le bonheur du genre humain. S'il nous annonce que *la connoiſſance de l'Eternel remplira la terre,*

* Eſaïe, LX, 22.

quelle conclusion en tire-t-il ? *qu'on ne nuira plus, qu'on ne fera plus aucun dommage à personne dans toute la montagne de Dieu.* Voilà le sujet intéressant sur lequel je me propose de diriger vos réflexions. Il est aussi convenable à la circonstance qui nous rassemble, qu'il est nécessaire dans ces temps fâcheux, où l'indifférence religieuse fait des ravages si déplorables. La plupart des hommes n'attachent presque aucune importance à la propagation du christianisme parmi les nations sauvages. Beaucoup ont adopté cette opinion funeste, que la vertu peut régner dans le cœur, quelle que soit la religion qui le dirige. Ils ont le respect le plus profond pour les principes de la morale; mais ceux de la religion, ils les reléguent à l'écart, comme des objets purement spéculatifs, qui sont la source des disputes les plus ameres, & dont l'influence est à peine sensible sur les actions. La conduite de l'homme, prétendent-ils, est toujours déterminée par des principes & par des projets relatifs à l'état actuel des choses; & ils en concluent que la connoissance de

SERM. X.

la religion ne ſauroit avoir une liaiſon directe avec le vrai bonheur. — Combien cette opinion eſt oppoſée aux vérités que la religion nous enſeigne, & aux devoirs qu'elle nous preſcrit ; c'eſt ce qui eſt ſuffiſamment démontré. Combien elle nuit au bonheur général, & aux vrais intérêts du genre-humain ; c'eſt ce que je me flatte de faire voir à toutes les perſonnes qui m'écouteront ſans prévention.

La connoiſſance de l'Eternel, dont parle notre texte, n'eſt point bornée à celle que la nature nous donne de la Divinité. Il eſt évident que le Prophete parle ici de l'époque où le genre-humain devoit recevoir par Jeſus-Chriſt des notions completes ſur la Divinité, ſes perfections & ſa providence ; & ces idées ſont infiniment plus étendues & plus ſublimes que celles de la raiſon abandonnée à ſes ſeules lumieres. *La connoiſſance de l'Eternel* embraſſe donc les principes du chriſtianiſme comme ceux de la religion naturelle. A quel point cette ſcience auguſte influe ſur le bonheur général, c'eſt ce que nous reconnoîtrons, ſi nous enviſa-

geons l'homme ſous le double rapport, I. d'individu, II. de membre de la ſociété. SERM. X.

I. CONSIDÉRONS d'abord l'homme comme un individu, & recherchons les avantages qu'il retire en cette qualité de la connoiſſance de la vraie religion. Or je dis premiérement qu'elle perfectionne ſon eſprit & ſon cœur; en ſecond lieu, qu'elle le conſole dans toutes ſes afflictions.

PREMIÉREMENT, combien d'avantages une connoiſſance profonde de la religion & une foi ſolide n'offrent-elles pas à l'homme? Elles ſeules lui fourniſſent les moyens de travailler avec ſuccès à la perfection de ſon ame, de faire des progrès dans l'étude des objets utiles & dignes d'eſtime, d'acquérir les diſpoſitions & les habitudes néceſſaires pour jouer un rôle diſtingué ſur le théatre du monde, & pour ſe préparer à des fonctions beaucoup plus nobles dans la vie à venir. Il eſt inconteſtable que tout homme qui augmente la ſomme de ſes connoiſſances fait un pas vers la perfection. Plus il étend

ERM. X. la ſphere de ſon intelligence ; plus il embraſſe d'objets, ſur-tout s'ils ſont aſſortis à l'excellence de ſon origine & de ſa deſtination, & plus ces facultés ſpirituelles, la gloire, le bonheur de l'homme, prennent de force, & font de progrès vers la maturité. Mais ſi ſes recherches ſur la religion ſont purement ſpéculatives, quelque noble que cette ſpéculation ſoit en elle-même, on ne peut la regarder comme fort eſſentielle à ſon bonheur. Si nous recommandons cette étude à l'homme, c'eſt qu'elle eſt le ſeul moyen de former ſon cœur & d'éclairer ſa conduite. Ces idées relevées & touchantes que la religion chrétienne nous donne de Dieu, le Pere univerſel des hommes, le Gouverneur puiſſant & juſte de l'univers, le Modele de la perfection la plus pure, l'*Auteur de toute grace & de tout don parfait*, dirigé dans toute ſon adminiſtration par un amour inviolable pour l'ordre, la vérité & la vertu, protégeant ſans ceſſe les gens de bien, veillant ſur leur bonheur, défendant leurs vrais intérêts, employant à cet uſage, dès le commencement des ſiecles,

toute l'étendue de ſa puiſſance, & tous les conſeils de ſa ſageſſe; de telles idées, dis-je, enflamment la piété, fortifient l'amour du devoir. Elles encouragent l'homme dans la pratique de la vertu, & le perſuadent que, ſans la juſtice, il n'eſt point de vraie jouiſſance ſur cette terre, point de félicité dans le ciel. SERM. X.

L'évangile a porté au plus haut degré de la clarté & de l'évidence, les vérités que la nature n'avoit que foiblement entrevues. Il nous a développé le ſyſtême entier de la Providence; il nous a prouvé que ce ſyſtême eſt particuliérement adapté à nos circonſtances & à nos beſoins; que ſon but eſſentiel eſt de nous retirer de cet état de corruption dans lequel l'expérience témoigne que nous ſommes plongés, de nous ramener dans les voies de l'intégrité, de nous rétablir dans les bonnes graces de notre Créateur. La maniere dont Dieu a mis en exécution ce projet bienfaiſant, préſente, ſous le point de vue le plus frappant, l'importance de la vertu, & l'amour inviolable qu'il lui porte. Si ſon Fils unique

SERM. X.

parut ſur la terre pour nous éclairer par ſon exemple comme par ſes préceptes ; s'il s'offrit en ſacrifice propiciatoire pour les péchés du monde, c'eſt dans l'intention expreſſe d'*établir à jamais le regne de la juſtice, de purger nos conſciences des œuvres mortes*, de nous porter *à ſervir le Dieu vivant*, de nous *racheter de toute iniquité*, & de *ſe former un nouveau peuple zélé à faire de bonnes œuvres.* Cette intervention miſéricordieuſe du Maître du monde, outre qu'elle réfléchit le plus vif éclat ſur ſa bonté, & ſur le ſoin particulier qu'il prend des intérêts moraux de ſes enfans, nous offre en même temps les plus juſtes ſujets de confiance. Elle nous préſente un objet ſur lequel nous pouvons fonder nos plus cheres eſpérances. Elle en appelle à un fait diſtingué qui porte dans notre ame une évidence fort au deſſus de celle des raiſonnemens les plus ſpécieux. Elle nous aſſure que *Celui qui n'a point épargné ſon propre Fils, mais qui l'a livré pour tous les hommes, nous donnera toutes choſes avec lui.* *

* Rom. VIII, 32.

Si la doctrine de la rédemption place le Gouvernement divin dans le jour le plus aimable, ſi elle encourage tous les cœurs vertueux dans la pratique des devoirs moraux, elle offre en même temps un objet très-effrayant, très-ſolemnel. Elle pénetre l'ame de la plus profonde vénération pour la Providence. Elle prouve que le péché porte avec lui un caractere profond de malignité, & que le crime a des conſéquences qui nous ſont inconnues, ſoit dans leurs cauſes, ſoit dans leurs effets, mais qui doivent être terribles, puiſqu'elles engagerent le Souverain du monde à interrompre le cours ordinaire de ſon adminiſtration, & à employer un moyen ſi extraordinaire pour réhabiliter l'homme déchu. Que cette penſée eſt ſublime ! qu'elle eſt propre à toucher nos cœurs, à y réveiller les réflexions les plus ſérieuſes ! La ſainteté de Dieu, la rigueur de ſa juſtice, l'importance des fonctions qui nous ſont aſſignées, toutes ces idées nobles & grandes nous dégagent peu-à-peu des vanités de la vie humaine; elles impriment ſur la vertu un nouveau caractere

SERM. X.

SERM. X. de grandeur, de dignité. Elles parviennent ſur-tout à produire ces grands effets, en découvrant la liaiſon intime qui exiſte entre cette vie & la vie à venir; en nous enſeignant que nous *ſemons maintenant ce que nous moiſſonnerons* dans la ſuite; que nous ſommes engagés dans un cours d'épreuves qui nous conduira dans le ſéjour des récompenſes, ou dans celui des punitions, ſelon qu'il ſe terminera à nôtre avantage, ou que nous perſiſterons dans nos écarts. Une révélation ſi poſitive nous éleve fort au deſſus des doutes, des conjectures, des raiſonnemens incertains que la raiſon, réduite à ſes ſeules lumieres, offroit ſur l'état futur de l'homme. Elle nous met devant les yeux ce qui peut ſeul avoir une influence puiſſante ſur notre conduite, des promeſſes & des menaces, une loi ſanctionnée par l'autorité, un Gouverneur & un Juge, & tous les motifs qui peuvent porter dans l'ame l'eſpérance ou la crainte, accompagnés de cette ſublime déclaration : *Ainſi l'a dit l'Eternel des Armées.* En un mot, l'évangile déploie à nos yeux le plan vaſte & magnifique

ſique de la Providence ; & il n'omet rien de ce qui peut imprimer dans notre ame cette perſuaſion intime que nous ſommes tous, dans le ſens le plus ſtrict, ſoumis au gouvernement moral de Dieu. SERM. X.

LES bornes de ce Diſcours ne nous permettent pas de préſenter un tableau complet des principes de la doctrine chrétienne ; mais l'eſquiſſe que nous en avons donnée ſuffira pour forcer tout homme dégagé de préjugés, de convenir que la connoiſſance de cette doctrine eſt intimement liée à la perfection de l'homme, & par conſéquent à ſon bonheur. J'interrogerai maintenant ceux qui prétendent que la vertu eſt le ſeul principe, ſoit de la perfection, ſoit de la félicité. Je leur permettrai de porter au plus haut degré l'autorité de la conſcience, la force & l'évidence de ſes arrêts ; je leur demanderai s'ils peuvent refuſer de reconnoître que le but naturel des vérités dont j'ai fait mention, eſt de ſanctionner ces arrêts, & de fortifier cette autorité ; de faire naître

SERM. X. lorſque l'occaſion l'exige, les émotions les plus efficaces ; d'inſpirer une nouvelle horreur pour le vice, d'offrir de nouveaux motifs à la vertu ? Je leur demanderai s'ils oſeroient affirmer que leur conſcience n'a, dans aucun cas, beſoin de ces ſecours puiſſans, pour les diriger parmi tant de ténebres & d'incertitudes ; pour les ſoutenir dans les voies de la vertu, malgré leur foibleſſe, leur irréſolution, & le penchant fatal qui les entraîne au vice ?

Mais quelque bon que puiſſe être le but des principes de la religion, on met néanmoins en queſtion dans le monde s'ils ſont de quelque avantage, & s'ils influent ſur notre conduite. On allegue diverſes raiſons pour combattre ce ſyſtême conſolant. L'expérience, dit-on, ne démontre que trop qu'il n'y a point une liaiſon néceſſaire entre la connoiſſance de ces principes religieux, & les mœurs qui y ſont relatives ; & l'on en conclut que rien ne nous aſſure que leur propagation produira dans la conduite un changement proportionné à leur importance. Cette objection a quelque

fondement, je l'avoue, puiſque nous admettons que la connoiſſance de la religion, & la croyance qui en réſulte, ſont ſuſceptibles de divers degrés, avant que nous parvenions à cette foi ſolide, qui, ſelon l'écriture, eſt le ſeul moyen de *purifier le cœur*. Mais, quoiqu'il n'y ait pas une liaiſon néceſſaire & invariable entre ces principes & la pratique de la vertu, on ne ſauroit néanmoins diſconvenir que cette liaiſon n'exiſte réellement. La religion eſt une avenue qui ouvre l'entrée du cœur. Si c'eſt dans un bon but que nous en étudions les principes, la ſageſſe nous dirigera dans cette étude, & le devoir nous impoſera la loi d'y perſévérer. D'ailleurs, elle produira tôt ou tard des effets ſalutaires; ces effets ſeront même beaucoup plus fréquens qu'on ne l'obſerve & qu'on ne le croit communément. Sans parler de ces hommes qui ſe ſont fait un nom diſtingué dans le monde chrétien, par leur zele pour la religion & pour la vertu, combien n'en eſt-il pas dans les conditions les plus obſcures de la vie privée, qui ne ſont point apperçus par ceux qui n'étudient

SERM. X.

SERM. X.

que ſuperficiellement le cœur humain, & ſur la conduite deſquels la religion agit avec la plus grande force? Lors même qu'elle ne produit pas un effet complet ſur ces eſprits légers, qui n'ont point de ſolidité dans le caractere, & qui n'ont jamais réfléchi ſur leurs devoirs, on ne peut néanmoins pas dire qu'elle leur ſoit inutile. Elle pourſuit le vice juſques dans ſes derniers retranchemens. Souvent elle l'arrête avant que le mal ſoit ſans remede; & ſi elle ne réforme pas tout-à-fait le pécheur, elle maintient du moins l'ordre ſocial. Ceux dont nous redoutons la méchanceté, ſeroient bien plus dangereux encore, & le monde auroit ſans doute beaucoup plus à ſouffrir de leur licence effrénée, s'ils n'avoient point connu la religion. Elle jette ſecrétement dans leur cœur des ſemences de bonté, que les circonſtances, & d'heureuſes occaſions, développent dans la ſuite; & ſi on ne le remarque pas, c'eſt que la réforme du pécheur n'eſt point auſſi éclatante que ſes crimes l'avoient été. On a droit de conclure, d'après le but primitif de l'inſtruction religieuſe, que ces

heureux effets ne ſont point auſſi rares qu'on ſe plaît à le ſuppoſer. On peut beaucoup mieux juger de ſon influence par ſa nature & par ſon but, que par des obſervations qui ſont le réſultat d'une expérience ſouvent auſſi bornée dans ſes objets, que fauſſe dans ſes concluſions. SERM. X.

Un fait inconteſtable nous fournit une nouvelle démonſtration de l'influence des principes religieux ſur les mœurs. Ceux qui ſoutiennent qu'il n'eſt d'aucune importance d'étendre le regne de l'évangile dans le monde, parce que ſes effets ſur la conduite ſont peu conſidérables, n'ont pas de peine à raſſembler des exemples pour prouver que la foi, lorſqu'elle eſt aveuglée par l'erreur ou par les paſſions, produit dans la ſociété les déſordres les plus funeſtes. Ils peignent avec de ſombres couleurs les fâcheuſes ſuites de la ſuperſtition & de l'enthouſiaſme. Ils expliquent comment ces erreurs de l'eſprit corrompirent le cœur, & pervertirent les mœurs publiques; comment elles parvinrent à faire taire les loix, à ſubjuguer la raiſon, à bannir de l'ame

SERM. X.

tous les ſentimens d'humanité. On ne ſauroit nier ces faits déplorables ; mais parce que de faux principes de religion ont agi ſur le cœur humain avec une énergie ſi puiſſante, en conclura-t-on que ceux qui ſont conformes à la raiſon & à l'évangile, ne produiront aucun heureux changement? — Il ſeroit bien mortifiant qu'une religion formée par les paſſions humaines pût faire un ſi grand mal, tandis que la vraie religion n'auroit aucune influence ſur les mœurs ; & que la foi, ſi active dans le premier cas, le fût ſi peu dans le ſecond. — Une opinion de cette nature n'entrera jamais dans l'eſprit d'un obſervateur impartial, & d'un homme raiſonnable. L'hiſtoire entiere du genre-humain eſt donc une démonſtration que *les* principes religieux, de quelque nature qu'ils ſoient, influent irréſiſtiblement ſur le cœur, qu'ils forment le caractere, qu'ils dirigent la conduite. Les maux qu'a produits la religion chrétienne, défigurée par l'ambition & par le fanatiſme, ſont une forte leçon de nous prémunir avec ſoin contre l'erreur ; mais comme ils indiquent clairement quels effets

puiſſans la foi produit ſur le cœur humain, ils donnent lieu d'eſpérer que ces effets ſeront beaucoup plus puiſſans encore, lorſqu'on les ramenera à leur but primitif. Ce fleuve qui, ſorti de ſon lit naturel, ſubmerge & ravage toute la campagne, l'orne & l'enrichit lorſqu'il a repris ſon cours ordinaire. Si l'on oppoſe que la ſuperſtition eſt plus puiſſante dans ſes effets que la vérité, parce qu'elle a plus de rapport avec la folie & la corruption des hommes, nous répondrons que la vérité a de ſon côté l'approbation de Dieu, & ſes faveurs les plus précieuſes. Augurons bien du ſuccès d'une cauſe ſi bonne par elle-même, & ſi utile au genre humain. La vérité eſt puiſſante, elle triomphera un jour. Répandons-en les *ſemences incorruptibles* auſſi loin que nous le pourrons, & ſoyons perſuadés que Dieu leur donnera tôt ou tard l'accroiſſement. — Après avoir prouvé que la connoiſſance de la religion offre à l'homme l'avantage précieux de perfectionner ſon eſprit & ſon cœur, conſidérons,

SERM. X.

SERM. X. En ſecond lieu, comment elle parvient à le conſoler dans ſes afflictions, à l'aider, à le ſoutenir dans les viciſſitudes de la vie. Voilà ſans contredit le plus beau triomphe du chriſtianiſme. Voilà l'argument le plus propre à engager ceux qui s'intéreſſent au bonheur de l'humanité, à faire des vœux ardens pour qu'il étende ſa lumiere bienfaiſante ſur toute la ſurface de la terre. En effet, arracher à l'homme la foi & l'eſpérance, c'eſt lui ravir tout ce qu'il a de plus précieux ſur cette terre. Sans la révélation, il ſeroit comme un étranger dans ce vaſte univers, où les loix & les opérations de la nature ne ſont connues que de la maniere la plus imparfaite; où l'origine & la fin des choſes ſont enveloppées dans une obſcurité myſtérieuſe; où il ne peut découvrir avec préciſion, ni d'où il vient, ni dans quel but il a reçu l'exiſtence; ſi le Maître auquel il eſt ſoumis eſt indulgent ou ſévere; comment il doit expliquer la plupart des diſpenſations de la Providence, & quel ſera ſon deſtin lorſqu'il quittera ce monde. Quelle ſituation déſeſ-

pérante pour un homme qui réfléchit ſérieuſement ſur ce qu'il eſt, & ſur ce qu'il deviendra un jour ! Plus il a de vertu & de ſenſibilité, plus il riſque de ſuccomber ſous le poids d'une penſée ſi accablante. Et quand il auroit le pouvoir de bannir ces pénibles réflexions, quand il rempliroit toutes les heures de ſa vie par des occupations ou par des plaiſirs temporels, cette vie ne lui paroîtroit-elle pas un malheur certain ? Mais eſt-ce là ſa véritable condition ? eſt-ce le but pour lequel il a été placé ſur cette terre ? Loin de le croire lui-même, il a la conſcience de ſa fragilité, de ſa foibleſſe naturelle ; il ſe voit environné de dangers & de périls, & ſon cœur anticipe par une vive crainte, ou par une ſombre mélancolie, les maux auxquels il eſt expoſé dans la carriere de l'exiſtence. Dans un état ſi cruel, lui révéler un Dieu, tel que la religion chrétienne le dépeint, c'eſt lui révéler un Pere & un Ami ; c'eſt introduire un rayon de lumiere au milieu des ténebres qui enveloppent la vie humaine. Auparavant c'étoit un orphelin délaiſſé dans un déſert inculte,

SERM. X. ſans guide, ſans aſyle ; maintenant c'eſt un enfant bien-aimé, admis dans une retraite paiſible, d'où il peut braver l'inclémence des ſaiſons & la fureur des vents. Il ſait quel Protecteur il doit invoquer, à quel Ami confier ſes peines, dans quel Sein répandre ſes larmes, & de quelle Main attendre du ſoulagement.

C'eſt une vérité d'expérience, que quand le cœur eſt profondément bleſſé par un malheur récent, rien ne contribue à guérir ſes plaies comme le baume ſalutaire de la religion. Elle diſſipe la douleur la plus ſombre, elle adoucit les peines les plus cruelles, par la certitude de la Protection divine, par la perſpective d'une bienheureuſe immortalité. L'homme s'attache avec la plus vive joie à ces eſpérances délicieuſes ; & lorſqu'il eſt arraché des bras de ſes amis temporels, il s'en conſole, dans la penſée qu'il a dans le ciel un Ami qui ne l'abandonnera jamais. Des raiſonnemens ſubtils ſur la nature humaine, & ſur l'utilité que la philoſophie enſeigne à retirer de chaque événement, peuvent occuper le cœur tandis

qu'il eſt tranquille ; ils parviennent même à le calmer, lorſqu'il eſt légérement froiſſé par l'affliction. Mais eſt-il déchiré par un chagrin violent ? alors qu'ils ſont froids, qu'ils ſont légers tous ces argumens, comparés aux promeſſes poſitives de Dieu ! Sa parole eſt pour l'ame une *ancre également ſûre & inébranlable.* Elle eſt la reſſource, la conſolation de tous les gens vertueux ; elle calme leurs cœurs dans un temps où les raiſonnemens les plus perſuaſifs ne produiroient nul effet. SERM. X.

C'eſt ſur-tout à l'approche de la mort, de ce moment redoutable, dont la penſée ſeule plonge l'ame dans la plus cruelle inquiétude ſur ſa deſtination future, que le chrétien éprouve toute l'énergie du pouvoir conſolateur de la religion. Ici l'évangile déploie à nos yeux les richeſſes ineſtimables de la Bonté divine. Non ſeulement il nous révele la vie & l'immortalité, mais il nous fait connoître un Médiateur, mais il proclame une loi de miſéricorde, mais il nous aſſure que Dieu verra ſans colere les foibleſſes de l'homme humble & repentant ;

SERM. X.

que ce Pere tendre nous encouragera par ſa préſence, lorſque *nous paſſerons à travers la vallée de l'ombre de la mort*, & qu'il nous tranſportera ſans accident dans les régions inviſibles du repos & de la félicité. Raſſuré, fortifié par ces penſées conſolantes, le fidele quitte ce monde ſans crainte, ſans regret. Mais cette heure formidable, où la nature éprouve des combats ſi violens, cette heure qui développe tous les myſteres du cœur humain, comment la ſoutiendra-t-il ce malheureux qui ne connut point la religion, ou qui n'écouta jamais ſa voix conſolante? Un ſentiment ſecret lui dit qu'il n'a point rempli les devoirs qui lui étoient impoſés; & ſa conduite paſſée éleve dans ſon ame les ſouvenirs les plus amers. Il ſouhaite d'exiſter après la mort, mais il redoute de ſurvivre à ſa dépouille mortelle. N'ayant jamais cherché à connoître la main qui gouverne l'univers, il ne ſauroit prévoir ſi les efforts qu'il fait pour obtenir le pardon de ſes fautes, ne ſeront point infructueux. Tout ce qui l'environne lui paroît couvert d'une obſcurité qui le fait friſſonner; & au

milieu des doutes, des perplexités auxquelles il eſt en proie, ſon ame tremblante & tourmentée par le remords, eſt arrachée de ſon corps, & conduite au pied du tribunal ſuprême, pour recevoir ſon arrêt. Comme les infortunes de la vie étoient beaucoup plus inſupportables pour cet homme, que pour celui que la religion raſſuroit, il en eſt de même du coup qui termine ſon exiſtence. Le ſoleil s'enveloppe à ſes yeux d'un nuage impénétrable, & la nuit de la mort couvre ſa tête courbée ſous le poids de la douleur.

Après avoir indiqué les avantages que la *connoiſſance du Seigneur* offre à l'homme conſidéré comme individu, voyons maintenant,

II. Les heureux effets qu'elle produit ſur lui en ſa qualité de membre de la ſociété. J'ai anticipé cette partie de mon diſcours par celle qui l'a précédée. En effet, toutes les lumieres que l'homme reçoit comme individu, deviennent un avantage réel pour la ſociété. Elle recueille le fruit des vertus

SERM. X.

des membres qui la compoſent ; & plus chaque citoyen déploie de bonnes diſpoſitions, plus la patrie fleurit & proſpere.

La religion ne borne point là ſes heureux effets ; mais ſon but direct eſt d'épurer le commerce ſocial, & d'encourager les projets formés pour le bonheur public. Elle eſt le grand inſtrument dont le génie ſe ſert pour civiliſer les peuples, & pour augmenter l'union des citoyens, parce qu'elle réprime la férocité des paſſions, & qu'elle adoucit la rudeſſe des manieres. Et combien de raiſons ne ſe réuniſſent pas pour nous convaincre qu'il n'exiſte point de ſociété réguliere, qu'il eſt même impoſſible qu'il en exiſte aucune, ſans principes religieux? Ceux qui, dans les premiers âges du monde, entreprirent de réunir en corps de nations ces hordes ſauvages errant dans les forêts, ſans loix, ſans morale, de les raſſembler dans des cités, de leur propoſer une forme de gouvernement, reconnurent bientôt que le ſeul moyen d'y parvenir étoit de gagner leur confiance, en leur donnant une religion & un culte. Les plus ſages légiſlateurs

regarderent le reſpect pour la Divinité comme le principe de l'adminiſtration civile, & ils établirent ſur cette baſe tout le ſyſtême de leur politique. Si l'hommage accordé au Pouvoir ſouverain de l'univers, malgré la ſuperſtition & l'erreur qui le dégradoient, étoit ſi néceſſaire au bonheur ſocial, combien ne le ſera pas un culte raiſonnable, tel que celui que preſcrit l'évangile ? La vraie religion jette les fondemens d'une ſoumiſſion réguliere aux loix, & au ſouverain de qui elles émanent ; parce qu'elle accoutume l'homme à craindre la puiſſance de Dieu, à reſpecter ſa ſageſſe, à reconnoître ſa bonté. C'eſt un principe naturel d'aſſociation qui forme de nouveaux liens pour unir ſes diſciples, & qui ſanctifie toutes leurs relations réciproques. Ces temples auguſtes conſacrés au Roi de l'univers, & ouverts à chacun de ſes ſujets ; ce culte ſolemnel auquel tous ſont invités ; cet hommage religieux qu'ils rendent en commun à leur Pere céleſte ; ce ſentiment intime, qu'ils dépendent tous du même Protecteur, qu'ils ſont tous liés au devoir par les mêmes chaînes, qu'ils

SERM. X. partagent les bienfaits de la Bonté ſuprême; qu'ils ſont appellés aux mêmes récompenſes; ces idées touchantes pénetrent l'ame des plus douces émotions; elles l'ouvrent à la bienveillance la plus active, à l'amitié la plus ſincere; elles reſſerrent, elles fortifient toutes les liaiſons du cœur. La doctrine chrétienne déclare une guerre ouverte à l'oppreſſion & à la tyrannie; mais elle inſpire un profond reſpect pour les bons Rois & pour les bons Gouvernemens. Elle réprime les licences, diſſipe les ſéditions, inſpire aux ſujets une ſage obéiſſance envers leurs ſupérieurs légitimes, & un amour inviolable pour ceux qui cherchent à les rendre heureux. Elle nous ordonne *de craindre Dieu, d'honorer le Roi, de ne point nous aſſocier avec ceux qui ſe plaiſent dans le déſordre ou dans le changement.*

La religion encourage encore tout ce qui peut augmenter les lumieres & la ſplendeur de la ſociété. Plus ſes divines influences s'étendent au loin, plus les ſciences fleuriſſent, plus les arts libéraux ſont cultivés & perfectionnés. Des idées juſtes de la religion

religion donnent à l'ame ce courage, cette élévation qui forment les héros. Elles engagent le chrétien à penſer par lui-même, à n'adopter aucun principe qu'après un mûr examen, & à ne point ſoumettre ſa conſcience aux jugemens des hommes. De là cette averſion naturelle pour l'eſclavage; de là cet amour de la liberté, ce reſpect pour les loix, cette vénération pour les monarques juſtes & bienfaiſans. Le deſpotiſme n'étend plus maintenant ſon ſceptre de fer que ſur les nations aveuglées par les ténebres du Mahométiſme ou de la religion Païenne, parce que la violence a toujours employé l'erreur & le menſonge pour affermir ſon trône. Dans ces ſiecles de férocité, où la plus groſſiere ſuperſtition gouvernoit tout le monde chrétien, l'oppreſſion, l'eſclavage marchoient à ſa ſuite. Le nuage de l'ignorance s'étoit appeſanti ſur l'Europe entiere, & le genre-humain étoit menacé de retomber dans la barbarie des premiers âges. Mais les ſciences & les arts, de ſages loix, un gouvernement modéré, une politique éclairée, des rois plus jaloux de rendre SERM. X.

SERM. X.

leurs peuples heureux que d'aggrandir leurs domaines, ont retiré inſenſiblement le monde de cet état d'ignorance & de cruauté. La religion s'eſt offerte au cœur ſous un aſpect plus doux, plus tolérant. Elle a abjuré toutes les atrocités commiſes ſous ſon nom; elle a repris ſon éclat primitif.

La religion fait plus encore; elle eſt la baſe ſur laquelle repoſent l'ordre moral & la confiance publique. Elle eſt la plus ſûre défenſe de l'homme contre l'homme, le boulevard de la juſtice, le ſoutien des loix. La derniere reſſource de la vérité, ſa caution la plus ſacrée, le ſerment, cet acte ſolemnel, ſans lequel la ſociété ne ſauroit ſubſiſter, tire toute ſon autorité du profond reſpect que celui qui le prête éprouve pour Dieu, aux perfections duquel il appelle publiquement. Bannir la religion de la ſociété, c'eſt briſer tous les liens qui enchaînent l'homme à l'homme; c'eſt ébranler la colonne fondamentale de la foi publique & des promeſſes mutuelles; c'eſt détruire cette ſûreté générale & particuliere, qui eſt l'objet eſſentiel des loix. Les

loix humaines ne ſauroient pourvoir à une infinité de cas qui intéreſſent eſſentiellement le ſalut du genre-humain. Elles deviendroient de très-foibles inſtrumens de l'ordre & de la paix, ſi le ſentiment de la légiſlation divine n'impoſoit un frein aux paſſions des hommes, ſi le dogme des récompenſes ou des punitions futures, effrayant la conſcience, ne ſuppléoit à l'inſuffiſance des loix & des gouvernemens humains. SERM. X.

La religion eſt d'une ſi grande importance pour le bonheur public, que la deſcription la plus énergique que nous puiſſions faire d'une ſociété livrée à l'anarchie, au déſordre, à la corruption des mœurs, c'eſt de dire que la crainte de Dieu n'habite point dans ſon ſein. Auſſi-tôt l'imagination ſe repréſente tous les citoyens abandonnés au vol & au brigandage, à la perfidie & à la trahiſon, trompant & trompés à leur tour, opprimant & opprimés, conſumés par des fureurs inteſtines, & affoibliſſant le corps entier, au point qu'il devient la proie du premier uſurpateur. D'un autre côté, pour offrir une idée diſtincte d'une

SERM. X.

ſociété parvenue au plus haut degré de la gloire, de la félicité, il ſuffit d'affirmer que la foi chrétienne exerce ſon influence ſur tous les individus qui la compoſent. Auſſi-tôt la ſcene la plus délicieuſe s'ouvre à nos yeux. Nous voyons toutes les cauſes de la déſunion publique diſparoître ; les citoyens, animés de ce noble eſprit d'amour & de charité que notre ſainte religion inſpire à ſes diſciples, ſe conſacrer entiérement à l'exécution de ces grands projets, qui ne laiſſent nulle place dans le cœur aux jalouſies & aux rivalités. Nous voyons les familles, les cités, tous les corps qui participent à l'adminiſtration publique, vivre dans l'amitié la plus intime, & travailler d'un cœur & d'une ame à l'intérêt général. Nous voyons les goûts épurés, la ſobriété rétablie, les mœurs ramenées à leur ſimplicité primitive, une vertueuſe émulation diriger les entrepriſes, la joie, le contentement régner dans tous les cœurs. En vain les politiques imaginent-ils les ſyſtêmes les plus vaſtes, & les projets les plus ſpécieux pour le bonheur public ; la Religion, la

Vertu, voilà les ſeuls reſſorts de la force, de la proſpérité d'une nation. Si ces reſſorts perdent leur énergie, toute la ſageſſe humaine ne ſauroit les remplacer. Mais qu'ils agiſſent avec l'activité qui leur eſt propre, alors ils retireront la ſociété de cette dégradation où elle eſt encore plongée; & ils la rapprocheront, par la grace divine, de cet âge heureux, *où les nations ne tireront plus l'épée l'une contre l'autre, où l'on n'apprendra plus à faire la guerre.* SERM. X.

Une conſidération digne de l'attention la plus particuliere, achevera le tableau des avantages que la connoiſſance de la religion procure à la ſociété. C'eſt que ſi l'on ne jette pas dans le cœur humain une *bonne ſemence*, il produira infailliblement de l'*ivroie*. Un penchant irréſiſtible nous entraîne vers la religion. La nature a préparé notre ame à recevoir l'impreſſion d'une doctrine ſurnaturelle. Cette diſpoſition indélébile eſt un agent dont l'homme ſuperſtitieux & l'enthouſiaſte n'ont ſu que trop bien profiter, pour manier à leur gré le vulgaire ignorant. Combien de formes monſtrueuſes

SERM. X. ils lui ont fait prendre, & combien de maux il en eſt réſulté; c'eſt ce que l'hiſtoire de toutes les nations enſeigne clairement. Mais ce danger n'eſt pas le ſeul que courre un peuple ſans éducation religieuſe. La foibleſſe d'ame, qui eſt la ſuite de cette ignorance, donne le plus grand avantage à l'homme entreprenant, s'il ſait profiter, pour remplir ſes vues intéreſſées, du penchant à la ſuperſtition, qu'on remarque dans la multitude. La ſuperſtition, ce mal déja ſi redoutable par lui-même, entraîne des conſéquences bien plus redoutables encore, lorſqu'elle devient l'inſtrument dangereux d'une fourberie ambitieuſe, ou d'une adroite tyrannie. Travaillons donc avec un zele infatigable à propager la doctrine de l'évangile, afin que les principes ſimples & raiſonnables qui en forment l'eſſence, prennent dans tous les cœurs l'empire qu'une groſſiere idolâtrie ou une aveugle incrédulité tendent ſans ceſſe à uſurper. Mais que ce zele ſoit réglé par la prudence. Pour convaincre la raiſon, il faut commencer par perſuader le cœur. Sans confiance, point de conviction; & la douceur

ſeule gagne la confiance. Loin de préſenter le Roi de l'univers comme un Maître redoutable, un Juge ſévere, toujours prêt à punir, à lancer la foudre, peignons-le comme un Pere tendre, qui aime tous ſes enfans, & qui ne veut la mort d'aucun. Suivons les traces de Jeſus-Chriſt, dont la tolérance ne ſauroit être trop méditée. Ajoutons à nos préceptes la force toute-puiſſante de l'exemple : perſuadons par nos vertus autant que par notre éloquence. Faiſons aimer l'évangile de Jeſus-Chriſt, en l'annonçant comme une loi d'amour & de charité ; & ramenons-le à ſon but primitif, qui eſt d'unir tous les hommes par les liens les plus doux, les plus ſacrés. SERM. X.

Telle doit être l'ambition de tous ceux qui s'intéreſſent au bonheur du genre-humain. Telle eſt la vôtre, ô vous, qui, brûlant du deſir de propager la vérité, ne négligez ni travaux, ni dépenſes pour y parvenir. Mon cœur ſe plaît à vous rendre ce glorieux témoignage. Il ſe réjouit d'habiter dans le ſein de cette ſociété que votre zele forma, que votre généroſité ſoutient

SERM. X. avec tant d'honneur. Il ſe réjouit de ſe trouver au milieu de cette aſſemblée de vrais chrétiens, qui prouvent leur foi par leurs œuvres, & leur amour pour l'humanité par l'ardeur avec laquelle ils combattent les préjugés & l'idolâtrie. Vous me repréſentez ces premiers croyans, qui, enflammés par l'eſprit de Dieu, ſe répandoient avec tant de courage chez toutes les nations, pour y arborer l'étendard de la Foi. Ah! pourſuivez une ſi belle carriere. Que les difficultés ne vous rebutent point. Tirez tous vos motifs de votre cauſe même; &, loin d'avoir *jamais honte de prêcher le Chriſt crucifié*, que votre voix répete ſa gloire & ſes vertus juſqu'aux limites de la terre. Par-là vous prouverez que vous ſentez le prix ineſtimable de la faveur que Dieu vous a faite, en mettant en vos mains le flambeau de la vérité. Par-là vous goûterez la douce ſatisfaction de rappeller au bonheur ceux qui ſont *près de périr manque de connoiſſance.* Par-là vous accélérerez cette heureuſe période annoncée par la plupart des Prophetes; cette époque

où *l'Eternel ſera Roi ſur toute la terre*, où *il n'y aura qu'un ſeul Eternel*, & où *ſon empire ſera univerſel*, où *ſon nom ſera célébré depuis le ſoleil levant juſqu'au ſoleil couchant*; où *l'on ne nuira point*, où *l'on ne fera aucun dommage à perſonne dans toute la montagne de ſa ſainteté*; où *le jugement habitera le déſert, & la juſtice les campagnes fertiles*; où *les lieux ſauvages ſe réjouiront & fleuriront comme la roſe*; où *la terre ſera remplie de la connoiſſance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent.* *

* Zach. XIV, 9. Malach. I, 11. Eſaïe, XI. — XXXII, 16. — XXXV, 1.

SERMON
DU TRADUCTEUR.
Sur la BONTÉ.*

JACQ. III, 17.

La Sageſſe qui vient d'en haut eſt pleine — de bons fruits.

L'HOMME eſt naturellement bon, tout le démontre ; & l'excellence de l'Être qui l'anima de ſon ſouffle bienfaiſant, qui le forma à ſon image, qui le deſtine au bonheur ; & les idées exactes de vertu, de juſtice, d'humanité qu'il reçut de la nature. Si quelqu'un doutoit de cette ſublime vérité, qui honore l'homme en lui retraçant ſon origine, je le citerois au

* Ce Sermon a été prononcé dans la Chapelle Françoiſe de Sa Majeſté Britannique, à Saint-James, & dans celle de S. A. S. le Stathouder, à la Haie.

tribunal de ſon propre cœur : j'appellerois en témoignage cette compaſſion involontaire qu'il éprouve à la vue de l'infortuné ; ce plaiſir ſecret qui accompagne une action vertueuſe ; les remords qui déchirent ſa conſcience, lorſqu'il a commis une injuſtice ; la tranquillité qui leur ſuccede, dès qu'il l'a réparée.

La Bonté eſt donc un des caracteres eſſentiels de cette *ſageſſe qui vient d'en haut*, & qui nous porte à tout ce qu'il y a de juſte, d'honnête, d'utile. Elle eſt entrée dans la conſtitution du cœur humain ; elle produit même *les fruits* les plus ſalutaires, tant que l'égoïſme n'y exerce point ſes malignes influences. Exhorter l'homme à la bonté, c'eſt donc le ramener à la nature, auſſi bien qu'à la religion ; c'eſt l'inviter à maintenir un juſte équilibre entre l'amour de ſoi & l'amour de l'humanité ; c'eſt fonder ſon bonheur ſur une baſe inébranlable. Tel eſt notre but en ce jour, M. T. C. F. ; & pour y parvenir, tracer les principaux traits de cette bonté univerſelle qui doit être le principe de nos procédés

réciproques; recommander cette vertu par les motifs les plus propres à perſuader tout homme qui reſpecte la Divinité, qui aime ſes ſemblables, qui aſpire au bonheur; & indiquer quelques conſeils qui en facilitent la pratique, tel eſt l'objet & le plan de ce diſcours.

Douce Bonté, aliment des belles ames, & leur plus précieuſe jouiſſance! deſcends des cieux, viens enflammer nos cœurs d'un amour réciproque! Et toi, qui, dans tout le cours de ton miniſtere, nous en donnas l'exemple le plus touchant, divin Jeſus, ſeconde mes foibles efforts, réunis tous tes diſciples ſous l'étendard de la bonté; afin que, marchant déſormais ſur tes traces, notre ambition ſoit plutôt de nous faire aimer, que de nous faire craindre!

Ne confondons point cette *ſageſſe qui vient d'en haut, & qui eſt pleine de bons fruits*, avec le caractere de cet homme foible & ſans énergie, qui conſent à tout, parce qu'il n'a point aſſez de courage pour ne conſulter que ſon propre cœur,

& qui, trop léger pour ſuivre irrévocablement un principe ſolide, n'a nul mérite en accédant aux volontés des autres. Un tel homme eſt un être dégénéré. Incapable de toute fonction importante, il eſt nul pour la ſociété comme pour lui-même. Il n'eſt point à redouter, je l'avoue; mais auſſi n'eſt-il point à rechercher. Hors d'état & d'éclairer par ſes conſeils, & d'aider par ſes travaux; ſuſceptible de toutes les impreſſions; auſſi verſatile que les circonſtances, & obéiſſant à tous les mouvemens qu'elles lui impriment, on le voit tour-à-tour vertueux & méchant, aimer le bien & faire le mal; & l'homme qui ſait captiver ſon ame, l'entraîne où il veut, ſans éprouver de réſiſtance.

Gardons-nous encore de nommer Bonté ce ton honnête, cette complaiſance adulatrice, qui, ſous le maſque de la politeſſe & de l'uſage du monde, cachent ſouvent ou un cœur inſenſible, ou des deſſeins dangereux. Celui qui affecte ces dehors, careſſe pour mieux frapper; il flatte celui qu'il veut ſacrifier; il endort ſa victime,

avant de lui plonger le poignard dans le ſein. — Je ne dis pas cependant que toute politeſſe ſoit diſſimulation, tout égard tromperie. L'aménité du cœur doit ſe prouver par l'aménité des manieres. Ce n'eſt point aſſez d'aimer notre prochain, il faut le lui faire entendre par des procédés honnêtes, autant que par des ſervices eſſentiels. Quelquefois même la prudence nous ordonne de cacher notre avis, pour ne pas heurter en face ceux qui penſent différemment. La prudence nous ordonne de ménager l'amour-propre des perſonnes avec leſquelles nous nous entretenons, d'accéder à leur ſentiment dans les choſes indifférentes, & de conſerver même un reſte d'égard envers celles que nous ne ſaurions eſtimer. — Mais il y a loin de cette politeſſe générale aux flatteries outrées, aux proteſtations menſongeres, aux offres de ſervices qu'on ſe permet dans le monde, & qui, réduites à leur valeur réelle, ne diſent rien du tout. En vain prend-on l'extérieur de la bonté; la malice du cœur perce tôt ou tard le voile dont on s'efforce

de la couvrir. Une action peu meſurée, un propos imprudent, une phyſionomie équivoque, ſuffiſent ſouvent pour trahir l'homme, & pour peindre ſon caractere: tant il eſt vrai que l'hypocriſie la plus conſommée ne ſauroit maſquer les traits hideux de la méchanceté. Un regard obſervateur ſuffit à l'homme vertueux pour les démêler au travers du fard dont elle les colore; & s'il n'en dévoile pas toute la turpitude, c'eſt que ſon indulgence eſt égale à ſes lumieres.

La véritable bonté prend donc ſa ſource dans le cœur. Elle inſpire une vive ſenſibilité pour les maux de l'homme, & une douce joie à contempler ſon bonheur. Elle réſulte du ſentiment naturel qui uniroit toute l'humanité par des liens d'amour, s'il n'étoit ſi ſouvent étouffé par l'orgueil, par l'égoïſme. Elle eſt exactement cette diſpoſition qui nous porte à ſouhaiter tout le bien poſſible à nos ſemblables, à ne rien négliger pour y contribuer, à repouſſer juſqu'à l'idée de leur nuire. Tantôt elle nous engage à leur parler ſans déguiſement, & à

les éclairer ſur leurs vrais intérêts. Tantôt elle nous détermine à oublier généreuſement leurs torts, & à ſacrifier notre amour-propre à l'amour de la paix. A cette franchiſe aimable, à cette généreuſe modération, elle unit la candeur & l'indulgence: auſſi peu diſpoſée à juger avec précipitation qu'à trop exiger, elle étend ſes douces influences ſur les diſcours, ſur les penſées, comme ſur les actions. L'homme vraiment bon n'eſt point un être foible & puſillanime, qui fuit la contradiction, parce qu'il la redoute, & qui cede pour éviter de combattre. Il a du courage, mais il ne l'emploie qu'à propos. Il ſait ſe ſoumettre à quelques ſacrifices, quand la charité l'ordonne, & ſe relâcher du droit rigoureux, lorſque l'équité lui en impoſe la loi. Il eſt toujours zélé à rendre ſervice, & il ne néglige rien pour y parvenir. Il accorde beaucoup, & il demande peu. Il aime les hommes tels qu'ils ſont. Il recherche leurs qualités plutôt que leurs défauts; &, ſe rappellant que la foibleſſe eſt l'appanage de la nature humaine, il ſe garde bien de traiter avec mépris ſes ſemblables,

ımblables, parce qu'ils ne ſont point parenus à un degré de perfection dont il eſt luiıême très-éloigné. Au lieu de ſe contenter 'adoucir ſes manieres & de compoſer ſon iſage, il parle toujours le langage du :ntiment ; & cette éloquence du cœur ne ıanque jamais de plaire, d'intéreſſer. Eſt-il ans la ſolitude ? il emploie ces momens récieux à combiner les moyens d'être tile à ſes freres, & d'alléger le poids de ı miſere générale. Rentre-t-il dans le ıonde ? il y rapporte cette généreuſe iſpoſition, & il ſe hâte de la réaliſer.)ans ſa famille, il eſt affable & complaiınt, auſſi éloigné de l'humeur qui y ſuit :s gens du monde, que de l'ennui qui eſt : partage de l'oiſive frivolité. Dans la)ciété, il unit les graces de la politeſſe ux agrémens de l'eſprit, la noble franchiſe 'une ame qui a la conſcience de ſon intérité, à l'aimable modeſtie qui eſt l'appaage du vrai mérite. Dans les emplois ublics, il écoute avec le même intérêt : pauvre & le riche, le puiſſant & le)ible. Dans les affaires, il concilie ſcru-

puleuſement ſes intérêts avec la juſtice rigoureuſe, & il ne ſe permet rien qui puiſſe bleſſer ſa délicateſſe. Jamais il ne perd de vue ce principe inconteſtable, que tous les hommes ſont égaux par la nature; que l'opinion ſeule, établiſſant entr'eux des différences, doit diſparoître aux yeux de la raiſon; que le beſoin réciproque forma les nœuds qui les uniſſent; que tout être ſocial ſe ſoumet à un juſte échange de ſervices; & que celui qui, loin d'obſerver religieuſement ces obligations, rapporte à lui ſeul tous ſes projets, tous ſes travaux, toutes ſes jouiſſances, eſt un paraſite dangereux qu'il faut ſequeſtrer de la ſociété. Il réfléchit donc au beſoin qu'il a de tous les hommes, & il remplit ſans négligence tous les devoirs qui le lient à eux. A-t-il lieu de ſe plaindre de ſon prochain? il recherche s'il n'eſt point également coupable à ſon égard; & il conclut que s'il prétend avoir un cœur meilleur, c'eſt un motif de plus pour lui pardonner généreuſement. Ses ſoins officieux ſe diverſifient ſelon les perſonnes & les circonſtances. On

le voit tour-à-tour relever avec complaiſance l'homme foible, éclairer avec douceur l'ignorant, protéger de ſon crédit l'opprimé, conſoler le malheureux. Loin de reſtreindre ſa bonté à de ſtériles apparences; loin de la borner à une bienveillance générale, ou à quelques actes de généroſité, elle eſt la diſpoſition habituelle de ſon cœur. Elle le ſuit à chaque heure, & dans toutes les ſituations; non ſeulement dans le monde, où elle peut n'être qu'une affectation hypocrite, mais dans l'intérieur de ſa propre maiſon, mais dans le ſein de ſa famille & de ſes amis, mais avec ſes inférieurs comme avec ſes égaux, mais dans l'aſyle de la miſere comme ſous les lambris dorés, mais dans les maiſons de deuil comme dans celles de feſtin. Il s'identifie, en quelque ſorte, avec cette vertu; elle préſide à toutes ſes entrepriſes, elle dirige toutes ſes démarches, elle rehauſſe tous ſes ſentimens, elle ennoblit tous ſes procédés. Elle eſt toute en lui, plus précieuſe que l'or, plus reſpectable que les grandeurs, plus aimable que la gaieté, plus ſéduiſante que l'eſprit:

il la met au deſſus de toute autre qualité; de toute autre vertu; il la fait entrer dans ſon culte comme ſes prieres & ſes louanges; il puiſe en elle toute ſa félicité; il lui rapporte toutes ſes eſpérances.

APRÈS avoir tracé quelques traits de cette vertu ſi pleine de charmes, de cette émanation *de la Sageſſe du ciel*, qui produit de ſi *bons fruits*, recherchons les motifs qui nous perſuadent de la prendre pour regle de notre conduite.

I. DIEU nous donne chaque jour l'exemple de la bonté la plus généreuſe, de l'amour le plus déſintéreſſé. C'eſt cette perfection qu'il a pris plaiſir à nous préſenter ſous l'aſpect le plus varié, le plus attendriſſant; c'eſt elle qui dit: Faiſons des heureux. Voulez-vous définir l'Eſſence divine? donnez-lui le nom de Bonté. Voulez-vous expliquer le ſyſtême du monde, en ſaiſir la premiere loi? cherchez-la dans la Bonté. Du côté de ſon pouvoir, le Roi de l'univers eſt *un Dieu qui ſe cache;*

du côté de ſa Bonté, *c'eſt un Dieu qui ſe voit comme à l'œil.* Si ſon immenſité nous abſorbe, ſi ſa juſtice nous effraie, ſi ſa puiſſance nous confond ; ces attributs, adoucis par ſa miſéricorde, prennent un caractere ſublime & touchant, qui, ſans affoiblir notre reſpect, excite dans nos cœurs l'amour le plus vif. *O mon Dieu, fais-moi voir ta gloire*, s'écrie le Légiſlateur des Hébreux ; & l'Eternel lui répond: *Voici, je vais faire paſſer toute ma bonté devant toi.* Laiſſant donc l'homme inſenſible s'arrêter aux cauſes ſecondes, & jouir du bienfait ſans penſer au Bienfaiteur, remontons à la ſource des richeſſes inépuiſables qui ſont à notre portée. Contemplons la Providence tenant en main les renes de l'univers, & combinant tous les événemens pour le plus grand bonheur de ſes enfans. La nature, dans ſes brillans tableaux, dans ſes abondantes productions, annonce avec une éloquence victorieuſe la bonté de ſon Auteur. On la retrouve dans l'agréable printemps, dans le brûlant été, dans la fertile automne, & même dans l'hiver

rigoureux. Ce mêlange raviſſant de ſimplicité & d'art, de magnificence & de richeſſes, concourt, par des nuances preſqu'inſenſibles, à former un tout harmonieux qui ſe renouvelle à chaque inſtant, & qui charme ſans ceſſe. Il diſpoſe au reſpect, à la reconnoiſſance envers cette Sageſſe ineffable, qui, toujours en action, toujours occupée de notre félicité, meut l'univers en ſilence; &, du centre d'où part le mouvement, anime les rayons du ſoleil, modere leur ardeur par des pluies rafraîchiſſantes, pénetre le ſein de la terre pour la fertiliſer, fait éclore les plantes, & nourrit chaque créature. Cette contemplation raviſſante ouvre notre cœur aux plus douces émotions. Nous déſirons de les exprimer avec autant de force que nous les éprouvons : mais, hors d'état de le faire, contentons-nous d'adorer dans le ſilence du ſentiment ce Pere tendre, qui ſe plaît à répandre le bonheur ſur toutes ſes créatures; & loin de borner notre hommage à une ſtérile admiration, cherchons à mériter de nouveaux témoignages de ſa bonté, en la prenant pour modele.

Cette vertu ne brille pas moins dans le ſyſtême de la religion que dans celui de la nature. C'eſt à elle que nous devons toutes nos lumieres ſur notre origine & ſur notre deſtination, tous les ſecours qui nous aident à remplir nos devoirs, toutes les conſolations qui nous dédommagent de nos ſacrifices. Dès la création du monde, nous voyons la Providence ſans ceſſe occupée de l'homme. Nous la voyons balancer, par les loix les plus ſages, les paſſions dont l'excès pourroit l'entraîner à ſa ruine, déterminer par des motifs prochains ſon choix en faveur de la vertu, & l'y encourager par les promeſſes les plus magnifiques. Tel un bon pere qui veille ſans interruption ſur ſes enfans chéris, ſoutenant leur débile jeuneſſe, corrigeant l'étourderie de leur âge, les diſpoſant par des progrès ſagement ménagés à jouer un rôle diſtingué dans le monde. C'eſt encore la bonté qui perſuade notre Sauveur adorable de prendre un corps ſemblable au nôtre, pour mettre la morale en action, & pour nous porter à la vertu par ſa conduite, autant que par

ſes préceptes. C'eſt elle qui le détermine à boire le *calice d'amertume* qui lui eſt offert, & à mourir pour nous ſauver. Tels ſont encore les dons que le S. Eſprit diſtribue aux Fideles ; ſavoir, *la joie, la patience, la douceur, la charité.* Auſſi, quoique ce principe fondamental d'une Religion dont toutes les loix tendent à faire régner dans le cœur l'amour fraternel, quoique cette vertu, dont le Ciel nous donne chaque jour l'exemple, & que les plus grands Saints ont portée juſqu'à l'héroïſme, n'ait pas encore détruit toutes les paſſions qui affoibliſſent ſon influence, elle a cependant proſcrit du monde chrétien cette barbarie dans les guerres, & même dans les amuſemens publics, ces ſupplices atroces, cette cruauté raffinée, ce deſpotiſme altier & ſanguinaire, cet eſclavage révoltant qui ſouillent les annales de l'hiſtoire ancienne. Les ſentimens de la nature ont repris une partie de leur force. Les relations du ſang & de l'amitié ſont maintenant plus douces, plus intimes. L'épouſe ne regarde plus ſon époux comme un tyran cruel. Le pere,

loin de diſpoſer de ſon enfant au gré de ſes caprices, le reçoit comme un bienfait précieux de la Providence, comme un dépôt ſacré dont il eſt reſponſable à la ſociété. Voilà les fruits de cette *ſageſſe qui vient d'en haut*, & dont Jeſus a étendu l'empire ſur la terre : & ſi des guerres ſanglantes, ſi des perſécutions tyranniques, ſi de cruelles injuſtices ont été faites ſous le nom de la religion, gardons-nous de croire que ce monſtre odieux, qui, pendant pluſieurs ſiecles, ſouffla dans toute l'Europe le venin de l'intolérance, & qui arma les diverſes Communions les unes contre les autres, ait pris naiſſance dans le chriſtianiſme. Il eſt bien plutôt un monument éternel de la folie à laquelle l'homme ſe livre néceſſairement, lorſqu'il ne conſulte que ſes paſſions, ſans prendre l'Evangile pour regle de ſa foi. Ah, que la religion chrétienne eſt différente dans ſes principes! Aimable comme ſon Fondateur, douce dans ſes préceptes, indulgente dans ſa morale, ſon but unique eſt de faire du genre-humain une ſeule famille, unie par

les liens les plus intimes, raſſemblée ſous la protection du plus grand des Bienfaiteurs. — Puiſque la Bonté eſt l'attribut eſſentiel de l'Être ſuprême, puiſqu'elle eſt la premiere loi de la nature & de la religion, puiſque c'eſt elle ſur-tout qui fixera l'attention de notre Juge, loin de fermer nos cœurs à ſes douces influences, *revêtons-nous donc des ſentimens de miſéricorde, de douceur, de bonté qui conviennent à des Saints, à des diſciples de Jeſus-Chriſt. Supportons-nous les uns les autres; & ſi l'un a ſujet de ſe plaindre de l'autre, qu'il l'oublie inceſſamment.* — Alors nous aurons pour Rémunérateur, non ſeulement le Juge des conſciences, mais la ſociété qui ſera l'objet comme le témoin de notre bonté. En effet,

II. Comme le commerce ſocial n'eſt autre choſe qu'un échange de bons offices; comme le bonheur de chaque individu eſt intimement lié au bonheur général, il eſt de notre intérêt, autant que de notre devoir, de fortifier ces mouvemens d'humanité que la nature imprima dans nos ames.

Nous ne méritons de vivre dans le ſein de la ſociété qu'autant que nous offrons à nos ſemblables les mêmes avantages que nous attendons d'eux. Sans cela, quelle ſeroit la baſe de ce vaſte édifice que nous habitons en commun ? quel ſeroit le motif qui nous y raſſembleroit ? & quelle influence les loix civiles pourroient-elles avoir, ſi la contrainte ſeule en formoit la ſanction ? La bonté eſt donc le principe de l'union ſociale, & par conſéquent de toutes les jouiſſances réciproques. Il eſt ſi ſatisfaiſant de méditer des projets de charité ! il eſt ſi doux de retrouver dans ſon cœur le germe de cette vertu ! Dans un état ſagement ordonné, un homme méchant eſt un fléau public. Etranger à tout ſentiment noble & généreux, il trouble ſans ceſſe l'ordre civil, & il ne reſpecte pas mieux les loix de la ſociété que celles de la nature. Qu'il ne prenne nul ſoin de maſquer ſa malignité, ou qu'elle ne ſe montre que par des nuances imperceptibles, n'importe ; comme ſon cœur eſt corrompu, il eſt également redoutable ; à cela près que s'il eſt revêtu

d'un pouvoir éminent, il fait beaucoup de mal ; & que ſi ſes mauvaiſes intentions ſont bridées par les circonſtances, il eſt réduit à attendre qu'elles lui fourniſſent l'occaſion de nuire. Quel retour la ſociété devra-t-elle à un homme de ce caractere ? C'eſt un ſerpent qu'elle réchauffe dans ſon ſein ; c'eſt un principe peſtilentiel qui, tôt ou tard, portera au loin la terreur, la déſolation. Qui oſera s'attacher à lui par les nœuds de l'amitié ? Qui pourra lui vouer des ſentimens affectueux ? Quel homme de bien s'affligera de ſes diſgraces, ſe réjouira de ſes ſuccès ? Craint dans ſa famille, dénué d'amis, déchiré par-tout où il n'eſt pas, ſi on lui accorde quelques hommages, il les doit à la terreur plutôt qu'au reſpect. Si on le flatte, c'eſt pour l'empêcher de nuire. Si on le recherche comme ami, c'eſt pour ne pas le redouter comme ennemi. Son empire n'étant fondé ni ſur l'eſtime, ni ſur l'affection, lui eſt inceſſamment ravi ; & de tous ſes détours, de toute ſa malice, il ne retire que la haine publique, & le mépris de ceux qu'il a trahis.

L'homme bon, au contraire, eſt l'enfant de la ſociété, & il en obtient les faveurs les plus précieuſes. Il ne cherche que le bien général; il ne conſulte, dans tous ſes procédés, que ſon cœur généreux; il n'a donc jamais d'ennemis. Il ſe repoſe ſous l'aile protectrice de l'opinion publique. Il ſe couche en paix, il ſe leve avec ſérénité; entouré de ceux qui ont éprouvé les effets de ſa bienveillance; liſant dans tous les cœurs le témoignage glorieux qu'on accorde à ſes vertus; plus fier de l'eſtime générale que des inſcriptions les plus faſtueuſes, il réduit ſans peine au ſilence tous ceux dont ſa réputation allume l'envie. Dans toutes les circonſtances, il reçoit les preuves les plus touchantes de l'affection de ſes concitoyens. Puiſſant, il eſt aimé plutôt que craint; riche, il eſt béni par tous les indigens, pour l'emploi qu'il fait de ſa fortune; inſtruit, on l'écoute avec confiance & ſans jalouſie; malheureux, il eſt plaint ſans être blâmé. Et l'amitié, dont toujours il chérit les devoirs, l'amitié, cet aliment des cœurs vertueux & tendres, ce

ſentiment ſi plein de charmes, ſans lequel l'homme ſeroit environné de jouiſſances, qu'il ne connoîtroit jamais le bonheur, l'amitié eſt ſa joie, ſa conſolation ; elle épure ſon ame, elle aſſaiſonne ſes plaiſirs, elle ajoute un nouvel attrait à l'exercice de ſa bonté. Qui oſeroit donc l'offenſer? qui entreprendroit de lui nuire ? adoré de ſes proches, eſtimé des hommes vertueux, en paix avec tous ſes freres, habile à concilier leurs divers intérêts, à ménager leur délicateſſe, à leur faire du bien ſans les humilier : qui auroit la hardieſſe d'attaquer ce Pere bienfaiſant au milieu de ſa famille, de l'arracher des bras de ſes enfans chéris, de s'expoſer au blâme univerſel, en cherchant à détruire ſa réputation ? Si quelqu'un tentoit de démentir la voix publique, en lui prêtant des vices qu'il n'eut jamais, que de témoins ne s'éleveroient pas pour le juſtifier ! Ici, ceux qui admirerent la nobleſſe de ſes procédés ; là, ceux dont il ſoutint l'innocence, dont il protégea la foibleſſe ; plus loin, ceux qu'il garantit des traits empoiſonnés de la calomnie, ou des

atteintes ſecretes de la mauvaiſe foi. Tous diroient : Voilà le bien qu'il nous a fait. Certainement un tel homme redoutera peu les clameurs de l'envie, ou les pieges de la méchanceté. Ses concitoyens ont inſcrit ſes vertus dans leur cœur, & la malice la plus adroite ne parviendra jamais à les en effacer. — En vain donc de vils détracteurs, jaloux des égards qu'on lui accorde, & des éloges dont on honore ſa conduite, ſemblables à ce Grec idiot ou méchant qui proſcrivit Ariſtide, par la raiſon ſeule qu'il étoit las de l'entendre nommer *le Juſte*, entreprennent-ils de lui ravir l'eſtime publique & les ſuffrages de la poſtérité. En vain mettent-ils en œuvre fauſſetés adroitement colorées, rapports indiſcrets, ſoupçons finement inſinués, toutes les ruſes de l'envie, de la malice; l'homme bon réſiſte à ces chocs réunis. Il eſt aimé autant qu'il mérite de l'être; & le blâme dont ſes ennemis s'efforcent de le couvrir, retombe tout entier ſur eux-mêmes. Il recueille donc dans la ſociété les prémices des récompenſes que méritent ſes courageux ſacrifices. Car,

il faut l'avouer, il aura de nombreuſes contradictions à vaincre. L'injuſtice s'efforcera d'ébranler ſes principes, ou d'endurcir ſon ame; &, pour mieux remplir ſon but, elle appellera l'ingratitude à ſon ſecours. Mais, je ne crains point de l'avancer, l'homme bon ne courra ce danger que juſqu'à l'époque où il aura poſé dans le cœur de ſes freres les fondemens d'une amitié pure, d'une ſolide eſtime, d'une ſincere reconnoiſſance. Dès qu'il y ſera parvenu, il n'aura plus rien à redouter; & s'il demeure ferme dans ſes principes de bienfaiſance, & conſtant dans leur obſervation, il réuſſira bientôt à détourner tous les coups de l'envie. D'ailleurs, il les redoutera d'autant moins, que ſon cœur eſt le ſeul mobile qui le fait agir; & que quand la ſociété lui refuſeroit la conſidération que méritent ſes vertus, le témoignage d'une bonne conſcience, & la ſérénité de ſon ame, ſuffiroient pour l'en dédommager. C'eſt ce que vous appercevrez aiſément ſi vous conſidérez,

III. VOTRE

III. VOTRE bonheur perſonnel. La paix de l'ame eſt le principe de toutes les jouiſſances. Si le cœur eſt ouvert à une paſſion violente, en vain poſſéderoit-on tous les avantages que le monde nomme bonheur, l'on ne ſauroit être heureux; parce que la ſource du bonheur eſt dans le cœur même, plutôt que dans les objets extérieurs. En effet, nul ſentiment plus pénible que celui de la méchanceté, nul travail plus fatigant que celui de nuire. Ces paſſions portent avec elles leur châtiment; elles déchirent l'ame qui leur a donné accès, avant de répandre au dehors leurs funeſtes influences; & l'homme qui les entretient, devient ſon propre bourreau, avant même de nuire aux objets de ſa haine. Au contraire, eſt-il un ſentiment plus délicieux que celui de la bienveillance? eſt-il une occupation plus douce que celle de faire des heureux? Lorſque le cœur médite une belle action, il jouit d'avance du plaiſir qu'il va faire; & il devient ſon propre rémunérateur avant d'être la joie des perſonnes qu'il ſe propoſe d'obliger. Tel eſt en effet l'empire irréſiſtible

de la vertu, qu'indépendamment de ſon parfait accord avec les loix divines & humaines, avec l'ordre & l'intérêt ſocial, elle pénetre le cœur d'une noble aſſurance, d'une ſatisfaction inexprimable. Telle eſt ſur-tout la récompenſe de la bonté, cette vertu ſublime, qui unit le courage à la ſenſibilité, & le caractere le plus ferme aux procédés les plus délicats.

Pour s'en convaincre, il ſuffit de deſcendre dans le cœur de l'homme inſenſible, & dans celui du chrétien conſtamment dévoué au ſervice de ſes freres; il ſuffit de les ſuivre dans leur retraite, d'écouter quelques inſtans leurs entretiens ſolitaires, pour eſtimer leurs jouiſſances intérieures à leur juſte valeur, pour reconnoître que celui que le monde nomme heureux, eſt ſouvent très-éloigné de l'être. Rarement la félicité habite-t-elle au milieu de l'éclat & de la pompe. Elle ſe plaît plutôt à viſiter la modeſte médiocrité, qui eſt trop près de l'indigence pour ignorer qu'elle exiſte, & qui, ſans poſſéder beaucoup, poſſede aſſez pour être utile. — Quel homme jugerons-

nous donc le plus près du bonheur, de celui qui eſt toujours occupé de lui-même, ou de celui qui s'oublie fréquemment pour ne s'occuper que de ſes freres ? L'un penſe & agit comme s'il exiſtoit ſeul : L'autre penſe & agit comme un pere tendre à l'égard de ſes enfans bien-aimés. L'un ſacrifie ſans remords l'intérêt général à ſon intérêt particulier : L'autre ſacrifie ſon intérêt, dès qu'il eſt en oppoſition avec celui de la ſociété. L'un, ne connoiſſant, ne recherchant que les plaiſirs des ſens, eſt étranger aux jouiſſances délicates d'un cœur ſenſible & bienfaiſant : L'autre, ſe rappellant qu'il eſt homme, & que chaque jour il a beſoin de ſes ſemblables, cherche à mériter leurs ſecours, en les aidant toutes les fois que les circonſtances le lui permettent. L'un pourſuit le bonheur ſans jamais l'atteindre, tantôt dévoré par l'ennui, tantôt dévoré par la haine, toujours livré à une indifférence accablante, ſans amis, ſans conſolations, ſans connoître le plaiſir de faire le bien d'une maniere déſintéreſſée, ſans tenter même cette douce expérience :

Tel un vent ſuffocant qui corrompt l'air, deſſeche les campagnes, & laiſſe en tout lieu des traces funeſtes de ſon paſſage. L'autre trouve le bonheur à chaque pas, parce qu'il s'occupe ſans ceſſe de celui de ſon prochain. Son ame eſt ouverte aux émotions les plus délicates, aux ſouvenirs les plus ſatisfaiſans. Le plaiſir de faire du bien eſt une jouiſſance dont il ne peut ſe paſſer; il eſt auſſi néceſſaire à ſon exiſtence morale, qu'une nourriture ſalubre à la conſervation de ſon corps. La vue de ſon ſemblable, loin de lui être à charge, ajoute à ſa félicité. Il ſe plaît à éprouver, à entretenir ce beſoin d'aimer qu'il reçut de la nature, & qu'il reſpecta toujours; & ce ſentiment, ſi ſouvent ſtérile, produit en lui les meilleurs *fruits*. Il le conduit à la douceur & au pardon des injures, à l'indulgence & à la candeur. Il devient le principe de ſes actions comme de ſes jouiſſances. Il eſt ſans ceſſe en activité; épurant toutes ſes penſées, dirigeant tous ſes procédés, aſſaiſonnant tous ſes plaiſirs: Telle une pluie douce & rafraî-

chiſſante qui répand un ſuc nourricier ſur les champs qu'elle arroſe, qui ſeme la verdure & la fertilité ſur toute la nature. Bonté, noble épanchement d'une ame vertueuſe! ſublime émanation de la Divinité! les cieux & la terre célebrent à l'envi tes heureuſes influences. C'eſt toi qui es la ſource de tous les biens que la nature nous offre; c'eſt toi qui produis toutes les actions héroïques & généreuſes qu'on admire dans le monde. Heureux l'état qui te voit aſſiſe ſur le trône de ſes Rois! Heureuſe la famille dont tous les individus reſpectent tes loix ſaintes! Heureux l'homme ſenſible auquel tu ne parlas jamais en vain! Ah! viens enfin fixer ton ſéjour ſur cette terre. Parois-y avec tout l'éclat que la Majeſté divine réfléchit ſur toi. Diſſipe par ta lumiere tous les nuages qui errent autour de notre cœur, & qui nous dérobent la vue de nos freres. Alors la ſociété prendra une forme nouvelle. Plus de factions qui la diviſent, plus de haines qui la déchirent, plus d'injuſtices qui en troublent l'harmonie. La paix,

l'ordre, le bonheur habiteront avec toi dans nos maiſons. Tu régleras nos deſirs, tu calmeras nos paſſions, tu éclaireras toute notre conduite. Tu nous prépareras à habiter le ciel, & tu formeras nos cœurs pour la ſociété des bienheureux. Tu nous approcheras peu à peu du foyer éternel de tout don parfait. Tu nous rendras dignes d'être admis un jour en la préſence de la Bonté ſuprême, d'être les témoins de ſon pouvoir auguſte, & les inſtrumens de ſes volontés bienfaiſantes. — Pour remplir le but que je me ſuis propoſé, il me reſte encore à vous indiquer quelques conſeils propres à vous faciliter l'exercice de la bonté.

Pour cet effet, je vous exhorte premiérement à vous former une juſte idée de la nature & des obligations de cette vertu, & à ne point vous en exagérer les difficultés. Ce n'eſt ni votre fortune, ni votre repos, ni votre vie que vous êtes appellés à ſacrifier à votre prochain. Tout devoir eſt réciproque; & ce ſeroit une injuſtice de la part de votre frere, d'exiger que vous

vous privaſſiez, pour faire ſon bonheur, de ce qui forme l'eſſence du vôtre. Mais ce qui n'en eſt que l'acceſſoire; mais ce qui ne demande que du travail ou des privations aiſées à réparer, doit être conſtamment à ſa diſpoſition, & dans tous les temps vous lui en devez le ſacrifice. Pour ſatisfaire le deſir que vous avez de lui être utiles, il n'eſt point néceſſaire d'attendre de grandes occaſions, toujours très-rares, très-difficiles à ſaiſir. Vous pouvez l'exercer habituellement par des procédés délicats, par des diſcours affectueux, par des ſervices à votre portée. Et combien de circonſtances où un avis prudent, une conſolation bien ménagée, un zele ſoutenu, ſont plus utiles à celui qui en eſt l'objet, qu'un bienfait éclatant! — La véritable bonté ſe prouve autant par le bien qu'on deſire de faire, que par celui qu'on fait. Loin d'être le partage excluſif de l'homme puiſſant ou du riche, elle eſt à la portée de tout le genre-humain; & le pauvre qui offre à la ſociété le travail de ſon bras, rend un ſervice auſſi eſſentiel que le riche qui le récompenſe.

Il n'y a donc qu'une inſenſibilité monſtrueuſe, caractériſée maintenant ſous le nom d'*Egoïſme*, qui puiſſe détourner l'homme d'un devoir ſi naturel, d'un devoir ſi cher à toutes les ames ſenſibles, d'une vertu dont le ciel nous donne chaque jour l'exemple touchant, d'une vertu qui habite avec la paix dans les demeures éternelles de la félicité, d'une vertu dans l'exercice de laquelle les Saints & les Eſprits bienheureux ſe réjouiſſent & ſe réjouiront à jamais. — L'Egoïſme...! quel nom odieux, quelle paſſion aviliſſante! L'Egoïſme...! Eh quoi! la félicité habite-t-elle ailleurs que dans le cœur? & le cœur peut-il être ſatisfait, tant qu'il eſt la proie d'un penchant auſſi funeſte? L'Egoïſme....! c'eſt donc un avantage bien précieux que de n'exiſter que pour ſoi, que de n'intéreſſer perſonne, que de ſe refuſer aux plus doux ſentimens de la nature & de l'amitié! L'Egoïſme...! comment dans ce ſiecle nommé celui des lumieres, dans ce ſiecle où le mot *humanité* eſt dans toutes les bouches, dans ce ſiecle où l'on ſe glorifie de revenir à la nature,

à la ſimplicité, comment ce ſyſtême barbare a-t-il pu faire des progrès ſi rapides, infecter les capitales, où le luxe & l'amour du plaiſir lui ont donné naiſſance, & pouſſer ſes funeſtes racines juſques dans le ſein des campagnes ? L'Egoïſme.... ! ah que ceux qui ont adopté cet étrange principe connoiſſent peu leurs véritables intérêts, & qu'ils ſont éloignés d'atteindre ce qu'ils pourſuivent avec tant d'ardeur ! Les inſenſés ! eſt-ce donc dans des biens fragiles, dans des hommages adulateurs, dans un luxe orgueilleux, dans les voluptés des ſens, que réſident les vraies jouiſſances ? Qu'ils ſont inſipides les plaiſirs auxquels le cœur n'a nulle part ! Qu'ils ſont vains les avantages pompeux de la fortune & de la grandeur, quand on les poſſede ſans partage ! Voilà cependant le ſeul privilege de l'Egoïſte. Frappé d'aveuglement, il prétend faire uſage de ſes yeux pour ſaiſir le bonheur ; mais il n'embraſſe qu'un vain fantôme. Au lieu de ſatisfaire ſon cœur, il ne ſatisfait que ſon orgueil. Toujours eſclave des circonſtances, toujours mécon-

tent de ce qu'il poſſede, & deſirant ce qu'il n'a pas, une ſeule choſe lui eſt néceſſaire pour être heureux; il la tient en ſes mains, & il ne ſait l'employer. En faiſant du bien, il gagneroit tous les cœurs; & il les repouſſe par ſon inſenſibilité. En faiſant du bien, il s'aſſureroit des reſſources abondantes dans le malheur; & il s'expoſe à ſes coups les plus violens. En faiſant du bien, il ſe prépareroit dans le ciel des tréſors incorruptibles; & ſes deſirs demeurent conſtamment fixés ſur cette terre périſſable. Ah! puiſſe-t-il enfin changer de ſyſtême, obéir à la nature plutôt qu'à l'opinion, à l'impulſion d'un cœur ſenſible & généreux, plutôt qu'aux mouvemens déſordonnés du luxe & du plaiſir : Et ſi le germe de la bonté demeura juſqu'ici ſans activité dans ſon ame, loin de s'oppoſer à ſon développement, puiſſe-t-il déſormais le hâter, en réfléchiſſant à l'excellence de cette vertu, aux avantages qui l'accompagnent, à la récompenſe qui lui eſt deſtinée!

Pour rendre cette diſpoſition plus complete & plus efficace, travaillons en ſecond

lieu à ſimplifier notre genre de vie, & à mettre de juſtes bornes à nos deſirs. Si nous voulons vivre ſelon la nature, nous aurons toujours quelque choſe au ſervice de nos amis : ſi nous voulons vivre ſelon l'opinion, nous aurons toujours beſoin d'eux. La nature demande peu ; l'opinion demande tout. — A cette généreuſe économie, uniſſons la prudence & la circonſpection. Il faut aimer tous les hommes, mais il faut ne ſe confier à eux qu'avec la plus grande réſerve. Il y a une diſtance immenſe de la bonté à la foibleſſe d'ame, avec laquelle on la confond ſi ſouvent. Pour mériter le nom de vertu, elle doit être intimement unie au courage, à la fermeté: aſſez douce pour céder dans les choſes peu importantes, aſſez forte pour réſiſter dans ce qui intéreſſe la probité ou l'honneur.

Enfin, cultivons avec ſoin *cette douce ſageſſe qui vient d'en haut*, & qui eſt le principe de la bonté. Qu'elle ſoit à jamais notre ornement & notre gloire. Qu'elle tempere notre humeur, qu'elle dicte nos diſcours, qu'elle regle même nos manieres

extérieures. Gardons-nous de jamais ſéparer la bonté de la piété, de la juſtice qui en ſont la baſe. Qu'elle ſoit le mobile de toutes nos actions & le ſoutien de toutes nos eſpérances. Soyons bons, pour imiter la Charité éternelle qui répand ſur nous les bienfaits les plus abondans : ſoyons bons, pour mériter le titre de diſciples de Jeſus-Chriſt, qui nous en donna l'exemple le plus touchant, ſoit dans ſa vie, ſoit dans ſa mort : ſoyons bons, pour être aimés de nos freres : ſoyons bons, pour être heureux. Intéreſſons tous les hommes à notre félicité. Forçons-les à y coopérer par reconnoiſſance, autant que par devoir ; & ſi quelque paſſion contraire à cette vertu vient troubler la ſérénité de notre ame, comme une tempête ſubite agite la ſurface des eaux, que de ſalutaires réflexions ramenent bientôt le calme en diſſipant l'orage. Enfans d'un même Pere, diſciples d'un même Maître, habitant la même demeure, appellés aux mêmes récompenſes, freres par la naiſſance freres par la foi, freres par le beſoin, ſoyon le auſſi par le cœur ; & ſi le bonheur n'

point ici-bas un être chimérique, s'il eſt vrai qu'il ſoit à la portée de tous ceux qui le deſirent ſincérement, cherchons-le dans le ſéjour qui lui eſt aſſigné, dans l'exercice des vertus qui lient l'homme à l'homme, dans l'imitation des perfections divines, & dans la douce eſpérance de la couronne de gloire que Dieu deſtine à ſes élus. Amen.

Fin du Tome troiſieme.

TABLE DES SERMONS

Contenus dans ce Volume.

Pag.

OBSERVATIONS ſur l'Eloquence de la Chaire. 1

SERMON I.

Sur le Mêlange de Joie & de Crainte dans la Religion.

PS. XI, 11. *Réjouiſſez-vous avec crainte.* 85

SERMON II.

Sur le Véritable Prix de la Vie Humaine.

ECCLÉS. XII, 8. *Vanité des vanités, dit l'Eccléſiaſte, tout eſt vanité.* 114

SERMON III.

Continuation du même Sujet.

ECCLÉS. XII, 8. *Vanité des vanités, dit l'Eccléſiaſte, tout eſt vanité.* 138

SERMON IV.

Jeſus compatiſſant aux Foibleſſes Humaines.

HÉB. IV, 15. *Nous n'avons point un ſouverain Sacrificateur incapable de compatir à nos maux, puiſqu'il a été*

Page

éprouvé comme nous par toutes ſortes de tentations, ſi l'on en excepte le péché. 163

SERMON V.

Sur le Gouvernement du Cœur.

PROV. IV, 23. *Garde ton cœur plus que tout ce qu'on garde; car c'eſt de lui que procedent les ſources de la vie.* 198

SERMON VI.

Continuation du même Sujet.

PROV. IV, 23. *Garde ton cœur plus que tout ce qu'on garde; car c'eſt de lui que procedent les ſources de la vie.* 228

SERMON VII.

Sur la Mort.

PS. XXIII, 4. *Lors même que je marcherois dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrois aucun mal; car tu es avec moi: ton bâton & ta houlette me raſſurent.* 263

SERMON VIII.

Sur le Bonheur de la Vie Future.

APOC. VII, 9. *Après cela je regardai; & je vis une grande multitude que perſonne ne pouvoit compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple & de toute langue, qui ſe tenoit devant*

Pag.
le trône & devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, & tenant des palmes dans leurs mains. 302

SERMON IX.

Sur l'Immutabilité de la Nature Divine.

JACQ. I, 17. *Tout ce que nous recevons de bon, & tout don parfait vient d'en haut, & deſcend du Pere des lumieres, en qui il n'y a ni variation, ni aucune ombre de changement.* 336

SERMON X.

Sur les Avantages que la connoiſſance de la Religion procure au genre-humain.

ESAÏE, XI, 9. *On ne nuira point, on ne fera aucun dommage à perſonne dans toute la montagne de ma ſainteté; car la terre ſera remplie de la connoiſſance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent.* 372

SERMON DU TRADUCTEUR.

Sur la Bonté.

JACQ. III, 17. *La Sageſſe qui vient d'en haut eſt pleine — de bons fruits.* 410

Fin de la Table.

L'Approbation & le Privilege ſe trouvent à la fin du ſecond Volume.